

HISTOIRE NATURELLE
DE BUFFON.

QUADRUPEDES.

TOME VII.

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON,

classée par ordres, genres et espèces, d'après le système de Linné,

AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES et la nomenclature Linnéenne;

Par RENÉ-RICHARD CASTEL, auteur du poëme des *Plantes*.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME X.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1802.

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON,

classée par ordres, genres et espèces,
d'après le système de Linnæus ;

AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES
et la nomenclature Linnéenne ;

Par RENÉ-RICHARD CASTEL, auteur du poëme
des *Plantes*.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME X.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, nº 16.

AN X — 1802.



Deseve del. Montet Sculp.

1. LE TAUREAU. 2. LE ZEBU.

HISTOIRE NATURELLE

DES QUADRUPÈDES.

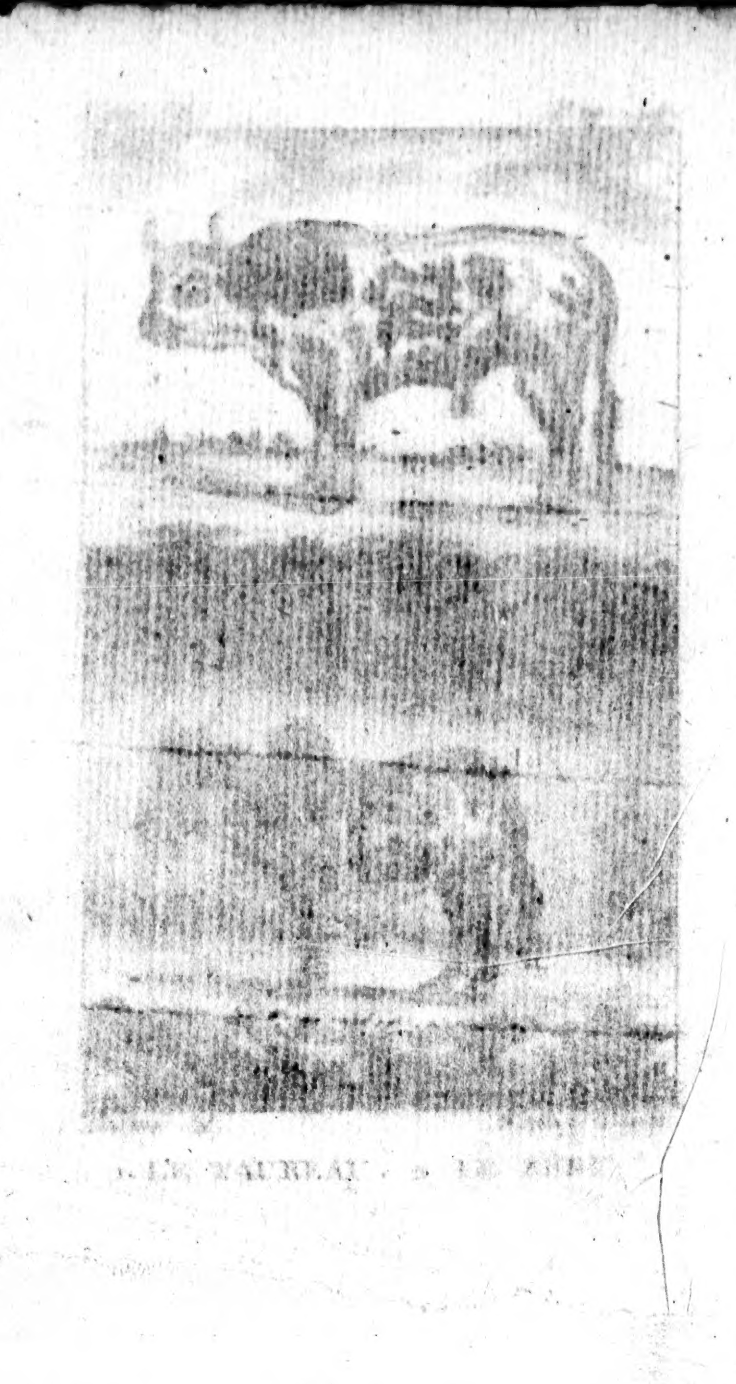
XXIX.e GENRE.

LE BŒUF. BOS.

Caractère générique : cornes creuses, dirigées en avant; point de dents canines.

LE BŒUF.

La surface de la terre, parée de sa verdure, est le fonds inépuisable et commun duquel l'homme et les animaux tirent leur subsistance; tout ce



1. LE TAUREAU. 2. LE ZEBU

HISTOIRE NATURELLE DES QUADRUPÈDES.

XXXIXe GENRE.

LE BŒUF, *BOS.*

Caractère générique : cornes creuses, dirigées en avant; point de dents canines.

LE BŒUF.

La surface de la terre, parée de sa verdure, est le fonds inépuisable et commun duquel l'homme et les animaux tirent leur subsistance; tout ce

qui a vie dans la nature vit de ce qui végète, et les végétaux vivent à leur tour des débris de tout ce qui a vécu et végète; pour vivre il faut détruire, et ce n'est en effet qu'en détruisant des êtres que les animaux peuvent se nourrir et se multiplier. Dieu en créant les premiers individus de chaque espèce d'animal et de végétal, a non-seulement donné la forme à la poussière de la terre, mais il l'a rendue vivante et animée, en renfermant dans chaque individu une quantité plus ou moins grande de principes actifs, de molécules organiques vivantes, indestructibles et communes à tous les êtres organisés : ces molécules passent de corps en corps, et servent également à la vie actuelle et à la continuation de la vie; à la nutrition, à l'accroissement de chaque individu; et après la dissolution du corps, après sa destruction, sa réduction en cendres, ces molécules organiques, sur lesquelles la mort ne

peut rien, survivent, circulent dans l'univers, passent dans d'autres êtres et y portent la nourriture et la vie : toute production, tout renouvellement, tout accroissement par la génération, par la nutrition, par le développement, supposent donc une destruction précédente, une conversion de substance, un transport de ces molécules organiques qui ne se multiplient pas, mais qui, subsistant toujours en nombre égal, rendent la nature toujours également vivante, la terre également peuplée, et toujours également resplendissante de la première gloire de celui qui l'a créée.

A prendre les êtres en général, le total de la quantité de vie est donc toujours le même, et la mort qui semble tout détruire ne détruit rien de cette vie primitive et commune à toutes les espèces d'êtres organisés : comme toutes les autres puissances subordonnées et subalternes, la mort n'attaque

que les individus, ne frappe que la surface, ne détruit que la forme, ne peut rien sur la matière, et ne fait aucun tort à la nature qui n'en brille que davantage, qui ne lui permet pas d'anéantir les espèces, mais la laisse moissonner les individus et les détruire avec le temps, pour se montrer elle-même indépendante de la mort et du temps, pour exercer à chaque instant sa puissance toujours active, manifester sa plénitude par sa fecondité, et faire de l'univers, en reproduisant, en renouvelant les êtres, un théâtre toujours rempli, un spectacle toujours nouveau.

Pour que les êtres se succèdent, il est donc nécessaire qu'ils se détruisent entr'eux; pour que les animaux se nourrissent et subsistent, il faut qu'ils détruisent des végétaux ou d'autres animaux; et comme avant et après la destruction la quantité de vie resto toujours la même, il semble qu'il de-

vroit être indifférent à la nature que telle ou telle espèce détruisît plus ou moins; cependant, comme une mère économe, au sein même de l'abondance, elle a fixé des bornes à la dépense et prévenu le dégât apparent, en ne donnant qu'à peu d'espèces d'animaux l'instinct de se nourrir de chair; elle a même réduit à un assez petit nombre d'individus ces espèces voraces et carnassières, tandis qu'elle a multiplié bien plus abondamment et les espèces et les individus de ceux qui se nourrissent de plantes; et que dans les végétaux elle semble avoir prodigué les espèces, et répandu dans chacune avec profusion le nombre et la fécondité. L'homme a peut-être beaucoup contribué à seconder ses vues, à maintenir et même à établir cet ordre sur la terre; car dans la mer on retrouve cette indifférence que nous supposions, toutes les espèces sont presqu'également voraces, elles vivent sur elles-mêmes ou

sur les autres, et s'entredévorent perpétuellement sans jamais se détruire, parce que la fécondité y est aussi grande que la déprédation, et que presque toute la nourriture, toute la consommation tourne au profit de la production.

L'homme sait user en maître de sa puissance sur les animaux, il a choisi ceux dont la chair flatte son goût, il en a fait des esclaves domestiques, il les a multipliés plus que la nature ne l'auroit fait, il en a formé des troupeaux nombreux, et par les soins qu'il prend de les faire naître, il semble avoir acquis le droit de se les immoler; mais il étend ce droit bien au-delà de ses besoins, car indépendamment de ces espèces qu'il s'est assujetties, et dont il dispose à son gré, il fait aussi la guerre aux animaux sauvages, aux oiseaux, aux poissons, il ne se borne pas même à ceux du climat qu'il habite, il va chercher au loin, et jusqu'au milieu

des mers, des nouveaux mets, et la nature entière semble suffire à peine à son intempérance, et à l'inconstante variété de ses appétits. L'homme consomme, engloutit lui seul plus de chair que tous les animaux ensemble n'en dévorent; il est donc le plus grand destructeur, et c'est plus par abus que par nécessité; au lieu de jouir modérément des biens qui lui sont offerts, au lieu de les dispenser avec équité, au lieu de réparer à mesure qu'il détruit, de renouveler lorsqu'il anéantit, l'homme riche met toute sa gloire à consommer, toute sa grandeur à perdre en un jour à sa table plus de biens qu'il n'en faudroit pour faire subsister plusieurs familles; il abuse également et des animaux et des hommes, dont le reste demeure affamé, languit dans la misère, et ne travaille que pour satisfaire à l'appétit immodéré et à la vanité encore plus insatiable de cet homme, qui, détruisant les autres par la di-

sette, se détruit lui-même par les excès.

Cependant l'homme pourroit, comme l'animal, vivre de végétaux; la chair qui paroît être si analogue à la chair, n'est pas une nourriture meilleure que les graines ou le pain; ce qui fait la vraie nourriture, celle qui contribue à la nutrition, au développement, à l'accroissement et à l'entretien du corps, n'est pas cette matière brute qui compose à nos yeux la texture de la chair ou de l'herbe; mais ce sont les molécules organiques que l'un et l'autre contiennent, puisque le bœuf, en paissant l'herbe, acquiert autant de chair que l'homme ou que les animaux qui ne vivent que de chair et de sang; la seule différence réelle qu'il y ait entre ces alimens, c'est qu'à volume égal, la chair, le blé, les graines contiennent beaucoup plus de molécules organiques que l'herbe, les feuilles, les racines et les autres parties des plantes,

comme nous nous en sommes assurés en observant les infusions de ces différentes matières ; en sorte que l'homme et les animaux dont l'estomac et les intestins n'ont pas assez de capacité pour admettre un très-grand volume d'alimens, ne pourroient pas prendre assez d'herbe pour en tirer la quantité de molécules organiques nécessaire à leur nutrition ; et c'est par cette raison que l'homme et les autres animaux qui n'ont qu'un estomac ne peuvent vivre que de chair ou de graines, qui dans un petit volume contiennent une très-grande quantité de ces molécules organiques nutritives, tandis que le bœuf et les autres animaux ruminans qui ont plusieurs estomacs, dont l'un est d'une grande capacité, et qui par conséquent peuvent se remplir d'un grand volume d'herbe, en tirent assez de molécules organiques pour se nourrir, croître et multiplier : la quantité compense ici la qualité de la

nourriture, mais le fonds en est le même, c'est la même matière, ce sont les mêmes molécules organiques qui nourrissent le bœuf, l'homme et tous les animaux.

On ne manquera pas de m'opposer que le cheval n'a qu'un estomac, et même assez petit; que l'âne, le lièvre et d'autres animaux qui vivent d'herbe, n'ont aussi qu'un estomac, et que par conséquent cette explication, quoique vraisemblable, n'en est peut-être ni plus vraie ni mieux fondée; cependant, bien loin que ces exceptions apparentes la détruisent, elles paroissent au contraire la confirmer; car quoique le cheval et l'âne n'aient qu'un estomac, ils ont des poches dans les intestins, d'une si grande capacité, qu'on peut les comparer à la panse des animaux ruminans; et les lièvres ont l'intestin cœcum d'une si grande longueur et d'un tel diamètre, qu'il équivaut au moins à un second estomac;

ainsi il n'est pas étonnant que ces animaux puissent se nourrir d'herbe; et en général on trouvera toujours que c'est de la capacité totale de l'estomac et des intestins que dépend dans les animaux la diversité de leur manière de se nourrir; car les ruminans, comme le bœuf, le bélier, le chameau, &c. ont quatre estomacs et des intestins d'une longueur prodigieuse; aussi vivent-ils d'herbe, et l'herbe seule leur suffit: les chevaux, les ânes, les lièvres, les lapins, les cochons-d'Inde, &c. n'ont qu'un estomac, mais ils ont un cœcum qui équivaut à un second estomac, et ils vivent d'herbe et de graines; les sangliers, les hérissons. les écureuils, &c. dont l'estomac et les boyaux sont d'une moindre capacité, ne mangent que peu d'herbe, et vivent de graines, de fruits et de racines; et ceux qui, comme les loups, les renards, les tigres, &c. ont l'estomac et les intestins d'une plus petite capacité que tous les autres,

relativement au volume de leur corps, sont obligés, pour vivre, de choisir les nourritures les plus succulentes, les plus abondantes en molécules organiques, et de manger de la chair et du sang, des graines et des fruits.

C'est donc sur ce rapport physique et nécessaire, beaucoup plus que sur la convenance du goût, qu'est fondée la diversité que nous voyons dans les appétits des animaux; car si la nécessité ne les déterminoit pas plus souvent que le goût, comment pourroient-ils dévorer la chair infecte et corrompue avec autant d'avidité que la chair succulente et fraîche? pourquoi mangeroient-ils également de toutes sortes de chair? Nous voyons que les chiens domestiques qui ont de quoi refusent assez constamment certaines viandes, comme la bécasse, la grive, le cochon, &c. tandis que les chiens sauvages, les loups, les renards, &c. mangent également, et la chair de cochon,

et la bécasse, et les oiseaux de toutes espèces et même les grenouilles, car nous en avons trouvé deux dans l'estomac d'un loup ; et lorsque la chair ou le poisson leur manque, ils mangent des fruits, des graines, des raisins, &c. et ils préfèrent tout ce qui, dans un petit volume, contient une grande quantité de parties nutritives, c'est-à-dire de molécules organiques propres à la nutrition et à l'entretien du corps.

Si ces preuves ne paroissent pas suffisantes, que l'on considère encore la manière dont on nourrit le bétail que l'on veut engraisser ; au lieu de laisser le bœuf à sa pâture ordinaire et à l'herbe pour toute nourriture, on lui donne du son, du grain, des navets, des alimens en un mot, plus substantiels que l'herbe ; et en très-peu de temps la quantité de la chair de l'animal augmente, les sucs et la graisse abondent et font d'une chair assez dure et assez

sèche par elle-même, une viande succulente et si bonne, qu'elle fait la base de nos meilleurs repas.

Il résulte aussi de ce que nous venons de dire, que l'homme, dont l'estomac et les intestins ne sont pas d'une très-grande capacité relativement au volume de son corps, ne pourroit pas vivre d'herbe seule; cependant il est prouvé par les faits, qu'il pourroit bien vivre de pain, de légumes et d'autres graines de plantes, puisqu'on connoît des nations entières et des ordres d'hommes auxquels la réligion défend de manger de rien qui ait eu vie; mais ces exemples appuyés même de l'autorité de Pythagore, et recommandés par quelques médecins trop amis de la diète, ne me paroissent pas suffisans pour nous convaincre qu'il y eût à gagner pour la santé des hommes et pour la multiplication du genre humain à ne vivre que de légumes et de pain, d'autant plus que les gens de la campagne,

que le luxe des villes et la somptuosité de nos tables réduisent à cette façon de vivre, languissent et dépérissent plutot que les hommes de l'état mitoyen, auxquels l'inanition et les excès sont égalcment inconnus.

Après l'homme, les animaux qui ne vivent que de chair sont les plus grands destructeurs, ils sont en même temps et les ennemis de la nature et les rivaux de l'homme; ce n'est que par une attention toujours nouvelle et par des soins prémédités et suivis qu'il peut conserver ses troupeaux, ses volailles, &c. en les mettant à l'abri de la serre de l'oiseau de proie et de la dent carnassière du loup, du renard, de la fouine, de la belette, &c. ce n'est que par une guerre continuelle qu'il peut défendre son grain, ses fruits toute sa subsistance, et même ses vêtemens, contre la voracité des rats, des chenilles, des scarabées, des mites, &c.; car les insectes sont aussi de

ces bêtes qui dans le monde font plus de mal que de bien ; au lieu que le bœuf, le mouton et les autres animaux qui paissent l'herbe, non-seulement sont les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puisqu'ils le nourrissent, mais sont encore ceux qui consomment et dépensent le moins ; le bœuf sur-tout, est à cet égard, l'animal par excellence, car il rend à la terre tout autant qu'il en tire ; et même il améliore le fonds sur lequel il vit, il engraisse son pâturage, au lieu que le cheval et la plupart des autres animaux amaigrissent en peu d'années les meilleures prairies.

Mais ce ne sont pas-là les seuls avantages que le bétail procure à l'homme ; sans le bœuf, les pauvres et les riches auroient beaucoup de peine à vivre, la terre demeureroit inculte, les champs, et même les jardins seroient secs et stériles ; c'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne, il est le do-

mestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre, il fait toute la force de l'agriculture : autrefois il faisoit toute la richesse des hommes, et aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des États, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres et par l'abondance du bétail, puisque ce sont les seuls biens réels, tous les autres, et même l'or et l'argent, n'étant que des biens arbitraires, des représentations, des monnoies de crédit, qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval, l'âne, le chameau, &c. pour porter des fardeaux; la forme de son dos et de ses reins le démontre; mais la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug, c'est aussi de cette manière qu'il tire le plus avantageusement; et il est singulier que cet

usage ne soit pas général, et que dans des provinces entières on l'oblige à tirer par les cornes ; la seule raison qu'on ait pu m'en donner, c'est que quand il est attelé par les cornes on le conduit plus aisément : il a la tête très-forte et il ne laisse pas de tirer assez bien de cette façon, mais avec beaucoup moins d'avantage que quand il tire par les épaules : il semble avoir été fait exprès pour la charrue, la masse de son corps, la lenteur de ses mouvemens, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité et sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, et plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts : le cheval, quoique peut-être aussi fort que le bœuf, est moins propre à cet ouvrage, il est trop élevé sur ses jambes, ses mouvemens sont trop grands, trop brusques, et d'ailleurs il

s'impatiente et se rebute trop aisément, on lui ôte même toute la légéreté, toute la souplesse de ses mouvemens, toute la grace de son attitude et de sa démarche, lorsqu'on le réduit à ce travail pesant, pour lequel il faut plus de constance que d'ardeur, plus de masse que de vîtesse, et plus de poids que de ressorts.

Dans les espèces d'animaux dont l'homme a fait des troupeaux et où la multiplication est l'objet principal, la femelle est plus nécessaire, plus utile que le mâle; le produit de la vache est un bien qui croît et qui se renouvelle à chaque instant; la chair du veau est une nourriture aussi abondante que saine et délicate, le lait est l'aliment des enfans, le beurre l'assaisonnement de la plupart de nos mets, le fromage la nourriture la plus ordinaire des habitans de la campagne: que de pauvres familles sont aujourd'hui réduites à vivre de leur vache! ces mêmes hom-

mes qui tous les jours, et du matin au soir, gémissent dans le travail et sont courbés sur la charrue, ne tirent de la terre que du pain noir, et sont obligés de céder à d'autres la fleur, la substance de leur grain; c'est par eux et ce n'est pas pour eux que les moissons sont abondantes; ces mêmes hommes qui élèvent, qui multiplient le bétail, qui le soignent et s'en occupent perpétuellement, n'osent jouir du fruit de leurs travaux; la chair de ce bétail est une nourriture dont ils sont forcés de s'interdire l'usage, réduits par la nécessité de leur condition, c'est-à-dire, par la dureté des autres hommes, à vivre comme les chevaux, d'orge et d'avoine ou de légumes grossiers, et de lait aigre.

On peut aussi faire servir la vache à la charrue; et quoiqu'elle ne soit pas aussi forte que le bœuf, elle ne laisse pas de le remplacer souvent: mais lorsqu'on veut l'employer à cet usage, il

faut avoir attention de l'assortir, autant qu'on le peut, avec un bœuf de sa taille et de sa force, ou avec une autre vache, afin de conserver l'égalité du trait et de maintenir le soc en équilibre entre ces deux puissances; moins elles sont inégales, et plus le labour de la terre en est régulier : au reste, on emploie souvent six et jusqu'à huit bœufs dans les terreins fermes, et sur-tout dans les friches, qui se lèvent par grosses mottes et par quartiers, au lieu que deux vaches suffisent pour labourer les terreins meubles et sablonneux; on peut aussi dans ces terreins légers pousser à chaque fois le sillon beaucoup plus loin que dans les terreins forts. Les anciens avoient borné à une longueur de cent vingt pas la plus grande étendue du sillon que le bœuf devoit tracer par une continuité non interrompue d'efforts et de mouvemens, après quoi, disoient-ils, il faut cesser de l'exciter et le laisser

reprendre haleine pendant quelques momens avant de poursuivre le même sillon ou d'en commencer un autre; mais les anciens faisoient leurs délices de l'étude de l'agriculture, et mettoient leur gloire à labourer eux-mêmes, ou du moins à favoriser le laboureur, à épargner la peine du cultivateur et du bœuf; et parmi nous ceux qui jouissent le plus des biens de cette terre, sont ceux qui savent le moins estimer, encourager, soutenir l'art de la cultiver.

Le taureau sert principalement à la propagation de l'espèce; et quoiqu'on puisse aussi le soumettre au travail, on est moins sûr de son obéissance, et il faut être en garde contre l'usage qu'il peut faire de sa force: la nature a fait cet animal indocile et fier; dans le temps du rut il devient indomptable, et souvent furieux; mais par la castration l'on détruit la source de ces mouvemens impétueux, et l'on ne re-

tranche rien à sa force ; il n'en est que plus gros, plus massif, plus pesant et plus propre à l'ouvrage auquel on le destine ; il devient aussi plus traitable, plus patient, plus docile et moins incommode aux autres : un troupeau de taureaux ne seroit qu'une troupe effrénée, que l'homme ne pourroit ni dompter ni conduire.

Le printemps est la saison où les vaches sont le plus communément en chaleur ; la plupart dans ce pays-ci reçoivent le taureau et deviennent pleines depuis le 15 avril jusqu'au 15 juillet ; mais il ne laisse pas d'y en avoir beaucoup dont la chaleur est plus tardive, et d'autres dont la chaleur est plus précoce ; elles portent neuf mois, et mettent bas au commencement du dixième ; on a donc des veaux en quantité depuis le 15 janvier jusqu'au 15 avril, on en a aussi pendant tout l'été assez abondamment, et l'automne est le temps où ils sont le plus rares.

Le taureau doit être choisi, comme le cheval étalon, parmi les plus beaux de son espèce; il doit être gros, bien fait et en bonne chair, il doit avoir l'œil noir, le regard fier, le front ouvert, la tête courte, les cornes grosses, courtes et noires, les oreilles longues et velues, le muffle grand, le nez court et droit, le cou charnu et gros, les épaules et la poitrine larges, les reins fermes, le dos droit, les jambes grosses et charnues, la queue longue et bien couverte de poil, l'allure ferme et sûre, et le poil rouge. Les vaches retiennent souvent dès la première, seconde ou troisième fois; et si-tôt qu'elles sont pleines, le taureau refuse de les couvrir, quoiqu'il y ait encore apparence de chaleur; mais ordinairement la chaleur cesse presqu'aussi-tôt qu'elles ont conçu, et elles refusent aussi elles-mêmes les approches du taureau.

Les vaches sont aussi sujettes à avorter lorsqu'on ne les ménage pas et qu'on

les met à la charrue, au charroi, &c.; il faut même les soigner davantage, et les suivre de plus près lorsqu'elles sont pleines que dans les autres temps, afin de les empêcher de sauter des haies, des fossés, &c. Il faut aussi les mettre dans les pâturages les plus gras, et dans un terrein qui, sans être trop humide et marécageux, soit cependant très-abondant en herbe; six semaines ou deux mois avant qu'elles mettent bas, on les nourrira plus largement qu'à l'ordinaire, en leur donnant à l'étable de l'herbe pendant l'été, et pendant l'hiver, du son le matin ou de la luzerne, du sainfoin, &c.; on cessera aussi de les traire dans ce même temps, le lait leur est alors plus nécessaire que jamais pour la nourriture de leur fœtus; aussi y a-t-il des vaches dont le lait tarit absolument un mois ou six semaines avant qu'elles mettent bas; celles qui ont du lait jusqu'aux derniers jours, sont les meilleures mères

et les meilleures nourrices ; mais ce lait des derniers temps est généralement mauvais et peu abondant. Il faut les mêmes attentions pour l'accouchement de la vache que pour celui de la jument : et même il paroît qu'il en faut davantage, car la vache qui met bas paroît plus épuisée, plus fatiguée que la jument : on ne peut se dispenser de la mettre dans une étable séparée où il faut qu'elle soit chaudement et commodément sur de la bonne litière, et de la bien nourrir, en lui donnant pendant dix ou douze jours de la farine de fèves, de blé ou d'avoine, &c. délayée avec de l'eau salée, et abondamment de la luzerne, du sainfoin ou de la bonne herbe bien mûre ; ce temps suffit ordinairement pour la rétablir, après quoi on la remet par degrés à la vie commune et au pâturage ; seulement il faut encore avoir l'attention de lui laisser tout son lait pendant les deux premiers mois, le veau profitera da-

vantage, et d'ailleurs le lait de ces premiers temps n'est pas de bonne qualité.

On laisse le jeune veau auprès de sa mère pendant les cinq ou six premiers jours, afin qu'il soit toujours chaudement, et qu'il puisse teter aussi souvent qu'il en a besoin; mais il croît et se fortifie assez dans ces cinq ou six jours pour qu'on soit dès-lors obligé de l'en séparer si l'on veut la ménager, car il l'épuiseroit s'il étoit toujours auprès d'elle; il suffira de le laisser teter deux ou trois fois par jour, et si l'on veut lui faire une bonne chair et l'engraisser promptement, on lui donnera des œufs crus, du lait bouilli, de la mie de pain; au bout de quatre ou cinq semaines ce veau sera excellent à manger; on pourra donc ne laisser teter que trente ou quarante jours, les veaux qu'on voudra livrer au boucher; mais il faudra laisser au lait pendant deux mois au moins ceux qu'on voudra nour-

rir, plus on les laissera teter, plus ils deviendront gros et forts; on préférera pour les éleves ceux qui seront nés aux mois d'avril, mai et juin; les veaux qui naissent plus tard ne peuvent acquérir assez de force pour résister aux injures de l'hiver suivant, ils languissent par le froid, et périssent presque tous. A deux, trois ou quatre mois on sèvrera donc les veaux qu'on veut nourrir; et avant de leur ôter le lait absolument, on leur donnera un peu de bonne herbe ou de foin fin, pour qu'ils commencent à s'accoutumer à cette nouvelle nourriture, après quoi on les séparera tout-à-fait de leur mère, et on ne les en laissera point approcher ni à l'étable, ni au pâturage, où cependant on les mènera tous les jours, et où on les laissera du matin au soir pendant l'été; mais dès que le froid commencera à se faire sentir en automne, il ne faudra les laisser sortir que tard dans la matinée, et les ramener de bonne heure le soir;

et pendant l'hiver, comme le grand froid leur est extrêmement contraire, on les tiendra chaudement dans une étable bien fermée et bien garnie de litière, on leur donnera avec l'herbe ordinaire, du sainfoin, de la luzerne, &c. et on ne les laissera sortir que par le temps doux ; il leur faut beaucoup de soin pour passer ce premier hiver, c'est le temps le plus dangereux de leur vie, car ils se fortifieront assez pendant l'été suivant pour ne plus craindre le froid du second hiver.

La vache est à dix-huit mois en pleine puberté, et le taureau à deux ans ; mais quoiqu'ils puissent déjà engendrer à cet âge, on fera bien d'attendre jusqu'à trois ans avant de leur permettre de s'accoupler ; ces animaux sont dans leur grande force depuis trois ans jusqu'à neuf, après cela les vaches et les taureaux ne sont plus propres qu'à être engraissés et livrés au boucher. Comme ils prennent en deux ans

la plus grande partie de leur accroissement, la durée de leur vie est aussi, comme dans la plupart des autres espèces d'animaux, à-peu-près de sept fois deux ans, et communément ils ne vivent guère que quatorze ou quinze ans.

Dans tous les animaux quadrupèdes, la voix du mâle est plus forte et plus grave que celle de la femelle, et je ne crois pas qu'il y ait d'exception à cette règle; quoique les anciens ayent écrit que la vache, le bœuf et même le veau, avoient la voix plus grave que le taureau, il est très-certain que le taureau a la voix beaucoup plus forte, puisqu'il se fait entendre de bien plus loin que la vache, le bœuf ou le veau. Ce qui a fait croire qu'il avoit la voix moins grave, c'est que son mugissement n'est pas un son simple, mais un son composé de deux ou trois octaves, dont la plus élevée frappe le plus l'oreille; et en y faisant attention, l'on entend en même temps un son

grave, et plus grave que celui de la voix de la vache, du bœuf et du veau, dont les mugissemens sont aussi bien plus courts : le taureau ne mugit que d'amour, la vache mugit plus souvent de peur et d'horreur que d'amour, et le veau mugit de douleur, de besoin de nourriture et de desir de sa mère.

Les animaux les plus pesans et les plus paresseux, ne sont pas ceux qui dorment le plus profondément ni le plus long-temps ; le bœuf dort, mais d'un sommeil court et léger, il se réveille au moindre bruit : il se couche ordinairement sur le côté gauche, et le rein ou rognon, de ce côté gauche, est toujours plus gros et plus chargé de graisse que le rognon du côté droit.

Les bœufs, comme les autres animaux domestiques, varient pour la couleur ; cependant le poil roux paroît être le plus commun, et plus il est rouge, plus il est estimé : on fait cas aussi du poil noir ; et on prétend que

les bœufs sous poil bai durent long-temps ; que les bruns durent moins et se rebutent de bonne heure ; que les gris, les pommelés et les blancs ne valent rien pour le travail, et ne sont propres qu'à être engraissés : mais de quelque couleur que soit le poil du bœuf, il doit être luisant, épais et doux au toucher; car s'il est rude, mal uni ou dégarni, on a raison de supposer que l'animal souffre, ou du moins qu'il n'est pas d'un fort tempérament. Un bon bœuf, pour la charrue, ne doit être ni trop gras ni trop maigre ; il doit avoir la tête courte et ramassée, les oreilles grandes, bien velues et bien unies, les cornes fortes, luisantes et de moyenne grandeur, le front large, les yeux gros et noirs, le muffle gros et camus, les naseaux bien ouverts, les dents blanches et égales, les lèvres noires, le cou charnu, les épaules grosses et pesantes, la poitrine large, le *fanon*, c'est-à-dire, la peau du devant

pendante jusques sur les genoux, les reins fort larges, le ventre spacieux et tombant, les flancs grands, les hanches longues, la croupe épaisse, les jambes et les cuisses grosses et nerveuses; le dos droit et plein, la queue pendante jusqu'à terre et garnie de poils touffus et fins, les pieds fermes, le cuir grossier et maniable, les muscles élevés, et l'ongle court et large : il faut aussi qu'il soit sensible à l'aiguillon, obéissant à la voix et bien dressé; mais ce n'est que peu à peu, et en s'y prenant de bonne heure, qu'on peut accoutumer le bœuf à porter le joug volontiers, et à se laisser conduire aisément. Dès l'âge de deux ans et demi ou trois ans au plus tard, il faut commencer à l'apprivoiser et à le subjuguer; si l'on attend plus tard, il devient indocile et souvent indomptable; la patience, la douceur et même les caresses, sont les seuls moyens qu'il faut employer, la force et les mauvais traitemens ne

serviroient qu'à le rebuter pour toujours; il faut donc lui frotter le corps, le caresser, lui donner de temps en temps de l'orge bouilli, des fèves concassées, et d'autres nourritures de cette espèce, dont il est le plus friand, et toutes mêlées de sel qu'il aime beaucoup : en même temps on lui liera souvent les cornes, quelques jours après on le mettra au joug, et on lui fera traîner la charrue avec un autre bœuf de même taille et qui sera tout dressé; on aura soin de les attacher ensemble à la mangeoire, de les mener de même au pâturage, afin qu'ils se connoissent et s'habituent à n'avoir que des mouvemens communs, et l'on n'emploiera jamais l'aiguillon dans les commencemens, il ne serviroit qu'à le rendre plus intraitable; il faudra aussi le ménager et ne le faire travailler qu'à petites reprises, car il se fatigue beaucoup tant qu'il n'est pas tout à-fait dressé; et par la même raison, on le

nourrira plus largement alors que dans les autres temps.

Le bœuf ne doit servir que depuis trois ans jusqu'à dix; on fera bien de le tirer alors de la charrue pour l'engraisser et le vendre, la chair en sera meilleure que si l'on attendoit plus long-temps. On reconnoît l'âge de cet animal par les dents et par les cornes : les premières dents du devant tombent à dix mois, et sont remplacées par d'autres qui ne sont pas si blanches et qui sont plus larges ; à seize mois les dents voisines de celles du milieu tombent et sont aussi remplacées par d'autres, et à trois ans toutes les dents incisives sont renouvelées, elles sont alors égales, longues et assez blanches ; à mesure que le bœuf avance en âge, elles s'usent et deviennent inégales et noires : c'est la même chose pour le taureau et pour la vache, ainsi la castration ni le sexe ne changent rien à la crue et à la chute des dents.

« A l'âge de trois ans, dit M. Forster, une lame très-mince se sépare de la corne ; cette lame, qui n'a pas plus d'épaisseur qu'une feuille de bon papier commun, se gerce dans toute sa longueur, et au moindre frottement elle tombe ; mais la corne subsiste, ne tombe pas en entier, et n'est pas remplacée par une autre : c'est une simple exfoliation d'où se forme cette espèce de bourrelet qui se trouve depuis l'âge de trois ans au bas des cornes des taureaux, des bœufs et des vaches, et chaque année suivante un nouveau bourrelet est formé par l'accroissement et l'addition d'une nouvelle lame conique de cornes, formée dans l'intérieur de la corne immédiatement sur l'os qu'elle enveloppe, et qui pousse le cône corné de trois ans un peu plus avant. Il semble donc que la lame mince, exfoliée au bout de trois ans, formoit l'attache de la corne à l'os frontal, et que la production d'une nouvelle lame intérieure

force la lame extérieure qui s'ouvre par une fissure longitudinale, et tombe au premier frottement ; le premier bourrelet formé, les lames intérieures suivent d'année en année, et poussent la corne triennale plus avant, et le bourrelet se détache de même par le frottement ; car on observe que ces animaux aiment à frotter leurs cornes contre les arbres ou contre les bois dans l'étable. Il y a même des gens assez soigneux de leur bétail pour planter quelques poteaux dans leur pâturage, afin que les bœufs et les vaches puissent y frotter leurs cornes ; sans cette précaution, ils prétendent avoir remarqué que ces animaux se battent entr'eux par les cornes, et cela parce que la démangeaison qu'ils y éprouvent, les force à chercher les moyens de la faire cesser ; ce poteau sert aussi à ôter les vieux poils qui, poussés par les nouveaux, causent des démangeaisons à la peau de ces animaux ».

Ainsi les cornes de bœuf sont permanentes, et ne tombent jamais en entier que par accident, et quand le bœuf se heurte avec violence contre quelque corps dur ; et lorsque cela arrive, il ne reste qu'un petit moignon qui est fort sensible pendant plusieurs jours, et quoiqu'il se durcisse, il ne prend jamais d'accroissement, et l'animal est écorné pour toute la vie.

Le cheval mange nuit et jour, lentement, mais presque continuellement; le bœuf au contraire mange vîte et prend en assez peu de temps toute la nourriture qu'il lui faut, après quoi il cesse de manger et se couche pour ruminer : cette différence vient de la différente conformation de l'estomac de ces animaux. Le bœuf, dont les deux premiers estomacs ne forment qu'un même sac d'une très-grande capacité, peut sans mouvement prendre à-la-fois beaucoup d'herbes et le remplir en peu de temps, pour ru-

miner ensuite et digérer à loisir; le cheval, qui n'a qu'un petit estomac, ne peut y recevoir qu'une petite quantité d'herbe et le remplir successivement à mesure qu'elle s'affaisse et qu'elle passe dans les intestins, où se fait principalement la décomposition de la nourriture; car ayant observé dans le bœuf et dans le cheval le produit successif de la digestion, et surtout la décomposition du foin, nous avons vu dans le bœuf qu'au sortir de la partie de la panse, qui forme le second estomac et qu'on appelle le *bonnet*, il est réduit en une espèce de pâte verte, semblable à des épinards hachés et bouillis; que c'est sous cette forme qu'il est retenu et contenu dans les plis ou livrets du troisième estomac qu'on appelle le *feuillet*; que la décomposition en est entière dans le quatrième estomac qu'on appelle la *caillette*, et que ce n'est pour ainsi dire que le marc qui passe dans les intestins;

au lieu que dans le cheval le foin ne se décompose guère ni dans l'estomac ni dans les premiers boyaux, où il devient seulement plus souple et plus flexible, comme ayant été macéré et pénétré de la liqueur active dont il est environné; qu'il arrive au cœcum et au colon sans grande altération; que c'est principalement dans ces deux intestins, dont l'énorme capacité répond à celle de la panse des ruminans, que se fait dans le cheval la décomposition de la nourriture, et que cette décomposition n'est jamais aussi entière que celle qui se fait dans le quatrième estomac du bœuf.

Par ces mêmes considérations et par la seule inspection des parties, il me semble qu'il est aisé de concevoir comment se fait la rumination, et pourquoi le cheval ne rumine ni ne vomit, au lieu que le bœuf et les autres animaux qui ont plusieurs estomacs, semblent ne digérer l'herbe qu'à mesure qu'ils ruminent. La rumination n'est

qu'un vomissement sans effort, occasionné par la réaction du premier estomac sur les alimens qu'il contient. Le bœuf remplit ces deux premiers estomacs, c'est-à-dire, la panse et le bonnet, qui n'est qu'une portion de la panse, tout autant qu'ils peuvent l'être; cette membrane tendue réagit donc alors avec force sur l'herbe qu'elle contient, qui n'est que très-peu mâchée, à peine hachée, et dont le volume augmente beaucoup par la fermentation : si l'aliment étoit liquide, cette force de contraction le feroit passer par le troisième estomac, qui ne communique à l'autre que par un conduit étroit dont même l'orifice est situé à la partie postérieure du premier, et presque aussi haut que celui de l'œsophage; ainsi ce conduit ne peut pas admettre cet aliment sec, ou du moins il n'en admet que la partie la plus coulante; il est donc nécessaire que les parties les plus sèches remontent dans

l'œsophage, dont l'orifice est plus large que celui du conduit; elles y remontent en effet, l'animal les remâche, les macère, les imbibe de nouveau de sa salive, et rend ainsi peu à peu l'aliment plus coulant; il le réduit en pâte assez liquide pour qu'elle puisse couler dans ce conduit qui communique au troisième estomac, où elle se macère encore avant de passer dans le quatrième; et c'est dans ce dernier estomac que s'achève la décomposition du foin qui est réduit en parfait mucilage : ce qui confirme la vérité de cette explication, c'est que tant que ces animaux tetent ou sont nourris de lait et d'autres alimens liquides et coulans, ils ne ruminent pas, et qu'ils ruminent beaucoup plus en hiver et lorsqu'on les nourrit d'alimens secs, qu'en été pendant lequel ils paissent l'herbe tendre ; dans le cheval au contraire l'estomac est très-petit, l'orifice de l'œsophage est fort étroit, et celui du pylore est fort

large ; cela seul suffiroit pour rendre impossible la rumination, car l'aliment contenu dans ce petit estomac, quoique peut-être plus fortement comprimé que dans le grand estomac du bœuf, ne doit pas remonter, puisqu'il peut aisément descendre par le pylore qui est fort large ; il n'est pas même nécessaire que le foin soit réduit en pâte molle et coulante pour y entrer, la force de contraction de l'estomac y pousse l'aliment encore presque sec, et il ne peut remonter par l'œsophage, parce que ce conduit est fort petit en comparaison de celui du pylore : c'est donc par cette différence générale de conformation que le bœuf rumine et que le cheval ne peut ruminer ; mais il y a encore une différence particulière dans le cheval, qui fait que non-seulement il ne peut ruminer, c'est-à-dire, vomir sans effort, mais même qu'il ne peut absolument vomir, quelque effort qu'il puisse faire, c'est que le conduit

de l'œsophage arrivant très-obliquement dans l'estomac du cheval, dont les membranes forment une épaisseur considérable, ce conduit fait dans cette épaisseur une espèce de gouttière si oblique qu'il ne peut que se serrer davantage, au lieu de s'ouvrir par les convulsions de l'estomac. Quoique cette différence, aussi-bien que les autres différences de conformation qu'on peut remarquer dans le corps des animaux, dépendent toutes de la nature lorsqu'elles sont constantes, cependant il y a dans le développement, et sur-tout dans celui des parties molles, des différences constantes en apparence, qui néanmoins pourroient varier, et qui même varient par les circonstances; la grande capacité de la panse du bœuf, par exemple, n'est pas due en entier à la nature, la panse n'est pas telle par sa conformation primitive, elle ne le devient que successivement et par le grand volume des alimens; car dans le

veau qui vient de naître, et même dans le veau qui est encore au lait et qui n'a pas mangé d'herbe, la panse, comparée à la caillette, est beaucoup plus petite que dans le bœuf : cette grande capacité de la panse, ne vient donc que de l'extension qu'occasionne le grand volume des alimens, j'en ai été convaincu par une expérience qui me paroît décisive. J'ai fait nourrir deux agneaux de même âge et sevrés en même temps, l'un de pain et l'autre d'herbe ; les ayant ouverts au bout d'un an, j'ai vu que la panse de l'agneau qui avoit vécu d'herbe, étoit devenue plus grande de beaucoup que la panse de celui qui avoit été nourri de pain.

On prétend que les bœufs qui mangent lentement résistent plus longtemps au travail que ceux qui mangent vîte ; que les bœufs des pays élevés et secs sont plus vifs, plus vigoureux et plus sains que ceux des pays bas et humides ; que tous deviennent plus forts

lorsqu'on les nourrit de foin sec que quand on ne leur donne que de l'herbe molle; qu'ils s'accoutument plus difficilement que les chevaux au changement de climat, et que par cette raison l'on ne doit jamais acheter que dans son voisinage des bœufs pour le travail.

En hiver, comme les bœufs ne font rien, il suffira de les nourrir de paille et d'un peu de foin, mais dans le temps des ouvrages on leur donnera beaucoup plus de foin que de paille, et même un peu de son ou d'avoine avant de les faire travailler; l'été, si le foin manque, on leur donnera de l'herbe fraîchement coupée ou bien de jeunes pousses et des feuilles de frêne, d'orme, de chêne, &c. mais en petite quantité, l'excès de cette nourriture, qu'ils aiment beaucoup, leur causant quelquefois un pissement de sang; la luzerne, le sainfoin, la vesce, soit en vert ou en sec, les lupins, les navets, l'orge bouilli, &c. sont aussi de très-

bons alimens pour les bœufs; il n'est pas nécessaire de régler la quantité de leur nourriture; ils n'en prennent jamais plus qu'il ne leur en faut, et l'on fera bien de leur en donner toujours assez pour qu'ils en laissent; on ne les mettra au pâturage que vers le 15 de mai, les premières herbes sont trop crues, et quoiqu'ils les mangent avec avidité, elles ne laissent pas de les incommoder; on les fera pâturer pendant tout l'été, et vers le 15 octobre on les remettra au fourrage, en observant de ne les pas faire passer brusquement du vert au sec et du sec au vert, mais de les amener par degrés à ce changement de nourriture.

La grande chaleur incommode ces animaux, peut-être plus encore que le grand froid; il faut pendant l'été les mener au travail dès la pointe du jour, les ramener à l'étable ou les laisser dans les bois pâturer à l'ombre pendant la grande chaleur, et ne les remettre à

l'ouvrage qu'à trois ou quatre heures du soir ; au printemps, en hiver et en automne, on pourra les faire travailler sans interruption depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à cinq ou six heures du soir. Ils ne demandent pas autant de soin que les chevaux ; cependant si l'on veut les entretenir sains et vigoureux, on ne peut guère se dispenser de les étriller tous les jours, de les laver et de leur graisser la corne des pieds, &c. il faut aussi les faire boire au moins deux fois par jour, ils aiment l'eau nette et fraîche, au lieu que le cheval l'aime trouble et tiède.

La nourriture et le soin sont à-peu-près les mêmes et pour la vache et pour le bœuf ; cependant la vache à lait exige des attentions particulières, tant pour la bien choisir que pour la bien conduire : on dit que les vaches noires, sont celles qui donnent le meilleur lait, et que les blanches sont celles qui en donnent le plus ; mais de quelque poil

que soit la vache à lait, il faut qu'elle soit en bonne chair, qu'elle ait l'œil vif, la démarche légère, qu'elle soit jeune, et que son lait soit, s'il se peut, abondant et de bonne qualité; on la traira deux fois par jour en été et une fois seulement en hiver, et si l'on veut augmenter la quantité du lait, il n'y aura qu'à la nourrir avec des alimens plus succulens que de l'herbe.

Le bon lait n'est ni trop épais ni trop clair; sa consistance doit être telle que lorsqu'on en prend une petite goutte, elle conserve sa rondeur sans couler; il doit aussi être d'un beau blanc, celui qui tire sur le jaune ou sur le bleu ne vaut rien; sa saveur doit être douce, sans aucune amertume et sans âcreté, il faut aussi qu'il soit de bonne odeur ou sans odeur; il est meilleur au mois de mai et pendant l'été que pendant l'hiver, et il n'est parfaitement bon que quand la vache est en bon âge et en bonne santé; le lait des

jeunes genisses est trop clair, celui des vieilles vaches est trop sec, et pendant l'hiver il est trop épais : ces différentes qualités du lait sont relatives à la quantité plus ou moins grande des parties butireuses, caséeuses et séreuses qui le composent; le lait trop clair est celui qui abonde trop en parties séreuses; le lait trop épais est celui qui en manque, et le lait trop sec n'a pas assez de parties butireuses et séreuses; le lait d'une vache en chaleur n'est pas bon, non plus que celui d'une vache qui approche de son terme ou qui a mis bas depuis peu de temps. On trouve dans le troisième et dans le quatrième estomac du veau qui tete, des grumeaux de lait caillé, ces grumeaux de lait séchés à l'air sont la présure dont on se sert pour faire cailler le lait; plus on garde cette présure, meilleure elle est, et il n'en faut qu'une très-petite quantité pour faire un grand volume de fromage.

Les vaches et les bœufs aiment beaucoup le vin, le vinaigre, le sel; ils dévorent avec avidité une salade assaisonnée. En Espagne et dans quelques autres pays, on met auprès du jeune veau à l'étable une de ces pierres qu'on appelle *salègres*, et qu'on trouve dans les mines de sel gemme; il lèche cette pierre salée pendant tout le temps que sa mère est au pâturage, ce qui excite si fort l'appetit ou la soif, qu'au moment que la vache arrive, le jeune veau se jette à la mamelle, en tire avec avidité beaucoup de lait, s'engraisse et croît bien plus vîte que ceux auxquels on ne donne point de sel; c'est par la même raison que quand les bœufs ou les vaches sont dégoûtés, on leur donne de l'herbe trempée dans du vinaigre, ou saupoudrée d'un peu de sel; on peut leur en donner aussi lorsqu'ils se portent bien, et que l'on veut exciter leur appétit pour les engraisser en peu de temps: c'est ordinairement à l'âge de

dix ans qu'on les met à l'engrais ; si l'on attend plus tard, on est moins sûr de réussir, et leur chair n'est pas si bonne ; on peut les engraisser en toutes saisons, mais l'été est celle qu'on préfère, parce que l'engrais se fait à moins de frais, et qu'en commençant aux mois de mai ou de juin, on est presque sûr de les voir gras avant la fin d'octobre : dès qu'on voudra les engraisser, on cessera de les faire travailler, on les fera boire beaucoup plus souvent, on leur donnera des nourritures succulentes en abondance, quelquefois mêlées d'un peu de sel, et on les laissera ruminer à loisir et dormir à l'étable pendant les grandes chaleurs ; en moins de quatre ou cinq mois ils deviendront si gras qu'ils auront de la peine à marcher, et qu'on ne pourra les conduire au loin qu'à très-petites journées. Les vaches, et même les taureaux bistournés, peuvent s'engraisser aussi, mais la chair de la vache est plus sèche, et

celle du taureau bistourné est plus rouge et plus dure que la chair du bœuf, et elle a toujours un goût désagréable et fort.

Les taureaux, les vaches et les bœufs sont fort sujets à se lécher, sur-tout dans le temps qu'ils sont en plein repos; et comme l'on croît que cela les empêche d'engraisser, on a soin de frotter de leur fiente tous les endroits de leur corps auxquels ils peuvent atteindre; lorsqu'on ne prend pas cette précaution, ils enlèvent le poil avec la langue qu'ils ont fort rude, et ils avalent ce poil en grande quantité; comme cette substance ne peut se digérer, elle reste dans leur estomac et y forme des pelottes rondes qu'on a appelées *égagropiles*, et qui sont quelquefois d'une grosseur si considérable, qu'elles doivent les incommoder par leur volume, et les empêcher de digérer par leur séjour dans l'estomac; ces pelottes se revêtent avec le temps d'une croûte

brune assez solide, qui n'est cependant qu'un mucilage épaissi, mais qui par le frottement et la coction devient dur et luisant ; elles ne se trouvent jamais que dans la panse ; et s'il entre du poil dans les autres estomacs, il n'y séjourne pas non plus que dans les boyaux, il passe apparemment avec le marc des alimens.

Les animaux qui ont des dents incisives, comme le cheval et l'âne, aux deux mâchoires, broutent plus aisément l'herbe courte que ceux qui manquent de dents incisives à la mâchoire supérieure ; et si le mouton et la chèvre la coupent de très-près, c'est parce qu'ils sont petits et que leurs lèvres sont minces : mais le bœuf, dont les lèvres sont épaisses, ne peut brouter que l'herbe longue ; et c'est par cette raison qu'il ne fait aucun tort au pâturage sur lequel il vit ; comme il ne peut pincer que l'extrémité des jeunes herbes, il n'en ébranle point la racine, et n'en retarde que très-peu l'accroissement ;

au lieu que le mouton et la chèvre les coupent de si près, qu'ils détruisent la tige et gâtent la racine : d'ailleurs le cheval choisit l'herbe la plus fine, et laisse grener et se multiplier la grande herbe dont les tiges sont dures, au lieu que le bœuf coupe ces grosses tiges et détruit peu à peu l'herbe la plus grossière, ce qui fait qu'au bout de quelques années la prairie sur laquelle le cheval a vécu n'est plus qu'un mauvais pré, au lieu que celle que le bœuf a broutée devient un pâturage fin.

L'espèce de nos bœufs, qu'il ne faut pas confondre avec celles de l'aurocks, du buffle et du bison, paroît être originaire de nos climats tempérés, la grande chaleur les incommodant autant que le froid excessif ; d'ailleurs cette espèce, si abondante en Europe, ne se trouve point dans les pays méridionaux, et ne s'est pas étendue au-delà de l'Arménie et de la Perse en Asie, et au-delà de l'Egypte et de

la Barbarie en Afrique ; car aux Indes, aussi bien que dans le reste de l'Afrique, et même en Amérique, ce sont des bisons qui ont une bosse sur le dos, ou d'autres animaux auxquels les voyageurs ont donné le nom de *bœuf*, mais qui sont d'une espèce différente de celle de nos bœufs ; ceux qu'on trouve au Cap de Bonne-Espérance et en plusieurs contrées de l'Amérique, y ont été transportés d'Europe par les Hollandais et par les Espagnols ; en général il paroît que les pays un peu froids conviennent mieux à nos bœufs que les pays chauds, et qu'ils sont d'autant plus gros et plus grands, que le climat est plus humide et plus abondant en pâturages. Les bœufs de Danemarck, de la Podolie, de l'Ukraine et de la Tartarie, qu'habitent les Calmouques, sont les plus grands de tous ; ceux d'Irlande, d'Angleterre, de Hollande et de Hongrie, sont aussi plus grands que ceux de

Perse, de Turquie, de Grèce, d'Italie, de France et d'Espagne, et ceux de Barbarie sont les plus petits de tous; on assure même que les Hollandais tirent tous les ans du Danemarck un grand nombre de vaches grandes et maigres, et que ces vaches donnent en Hollande beaucoup plus de lait que les vaches de France: c'est apparemment cette même race de vaches à lait qu'on a transportée et multipliée en Poitou, en Aunis, et dans les marais de Charente, où on les appelle *vaches flandrines*: ces vaches sont en effet beaucoup plus grandes et plus maigres que les vaches communes, et elles donnent une fois autant de lait et de beurre; elles donnent aussi des veaux beaucoup plus grands et plus forts; elles ont du lait en tout temps, et on peut les traire toute l'année, à l'exception de quatre ou cinq jours avant qu'elles mettent bas, mais il faut pour ces vaches des pâturages excellens; quoiqu'elles ne

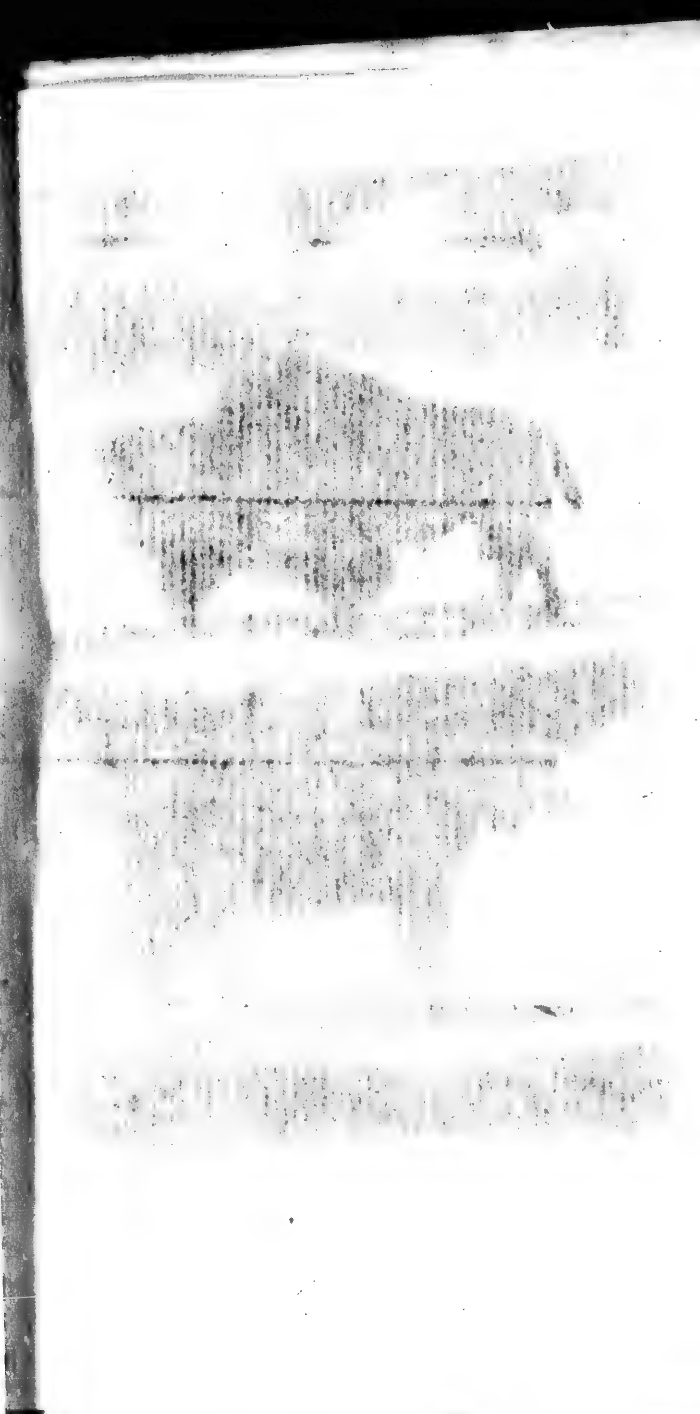
mangent guère plus que les vaches communes, comme elles sont toujours maigres, toute la surabondance de la nourriture se trouve en lait, au lieu que les vaches ordinaires deviennent grasses et cessent de donner du lait dès qu'elles ont vécu pendant quelque temps dans des pâturages trop gras. Avec un taureau de cette race et des vaches communes, on fait une autre race qu'on appelle *bâtarde*, et qui est plus féconde et plus abondante en lait que la race commune ; ces vaches bâtardes donnent souvent deux veaux à-la-fois, et fournissent du lait pendant toute l'année : ce sont ces bonnes vaches à lait qui font une partie des richesses de la Hollande, d'où il sort tous les ans pour des sommes considérables de beurre et de fromage ; ces vaches, qui fournissent une ou deux fois autant de lait que les vaches de France, en donnent six fois autant que celles de Barbarie.

En Irlande, en Angleterre, en Hol-

lande, en Suisse et dans le Nord, on sale et on fume la chair du bœuf en grande quantité, soit pour l'usage de la marine, soit pour l'avantage du commerce; il sort aussi de ces pays une grande quantité de cuirs: la peau du bœuf, et même celle du veau, servent, comme l'on sait, à une infinité d'usages; la graisse est aussi une matière utile, on la mêle avec le suif du mouton: le fumier du bœuf est le meilleur engrais pour les terres sèches et légères; la corne de cet animal est le premier vaisseau dans lequel on ait bu, le premier instrument dans lequel on ait soufflé pour augmenter le son, la première matière transparente que l'on ait employée pour faire des vitres, des lanternes, et que l'on ait ramollie, travaillée, moulée pour faire des boîtes, des peignes, et mille autres ouvrages: mais finissons, car l'histoire naturelle doit finir où commence l'histoire des arts.

L'AUROCHS, LE BISON, LE ZÉBU, LE BUFFLE.

La race de l'aurochs ou du bœuf sans bosse occupe les zones froides et tempérées; elle ne s'est pas fort répandue vers les contrées du midi. M. Forster m'a informé qu'elle ne se trouve actuellement qu'en Moscovie, et que les aurochs qui étoient en Prusse et sur les confins de la Lithuanie, ont péri pendant la dernière guerre; mais il assure que les bisons sont encore communs dans la Moldavie. Le prince Demetrius Cantemir en parle dans sa description de la Moldavie (*partie première, chapitre VII*). « Sur les montagnes occidentales de la Moldavie, on trouve, dit-il, un animal que l'on appelle *zimbr*, et qui est indigène dans cette contrée; il est de la grandeur d'un bœuf commun, mais il a la tête plus petite, le cou plus long, le ventre moins replet et les jambes plus lon-





Deseve del. Tardieu Sculp.

1 LE BISON. 2. LE BUFFLE.

gues ; ses cornes sont minces, droites, dirigées en haut, et leurs extrémités, qui sont assez pointues, ne sont que très-peu tournées en dehors : cet animal est d'un naturel farouche, il est très-léger à la course ; il gravit, comme les chèvres, sur les rochers escarpés, et on ne peut l'attraper qu'en le tuant ou le blessant avec les armes à feu. C'est l'animal dont la tête fut mise dans les armes de la Moldavie, par *Pragosh*, le premier prince du pays » ; et comme le bison s'appelle, en polonais, *zurb*, qui n'est pas éloigné de *zimbr*, on peut croire que c'est le même animal que le bison ; car le prince Cantemir le distingue nettement du buffle, en disant que ce dernier arrive quelquefois sur les rives du Niester, et n'est pas naturel à ce climat, tandis qu'il assure que le zimbr se trouve dans les hautes montagnes de la partie occidentale de la Moldavie, où il le dit indigène.

Quoique les bœufs d'Europe, les bisons d'Amérique et les bœufs à bosse de l'Asie ne diffèrent pas assez les uns des autres pour en faire des espèces séparées, puisqu'ils produisent ensemble, cependant on doit les considérer comme des races distinctes qui conservent leurs caractères, à moins qu'elles ne se mêlent, et que par ce mélange ces caractères distinctifs ne s'effacent dans la suite des générations. Par exemple, tous les bœufs de Sicile, qui sont certainement de la même espèce que ceux de France, ne laissent pas d'en différer constamment par la forme des cornes, qui sont très-remarquables par leur longueur et par la régularité de leur figure ; ces cornes n'ont qu'une légère courbure, et leur longueur ordinaire, mesurée en ligne droite, est ordinairement de trois pieds, et quelquefois de trois pieds et demi : elles sont toutes très-régulièrement contournées, et d'une forme absolument semblable ;

en sorte que tous les bœufs de cette île se ressemblent autant entr'eux par ce caractère, qu'ils différent en cela des autres bœufs de l'Europe.

Le bison que nous avons vu vivant, avoit été pris jeune dans les forêts des parties tempérées de l'Amérique septentrionale, ensuite amené en Europe, élevé en Hollande, et acheté par un Suisse qui le transportoit de ville en ville dans une espèce de grande cage, d'où il ne sortoit point, et où il étoit même attaché par la tête avec quatre cordes qui la lui tenoient étroitement assujettie. L'énorme criniere dont sa tête est entourée, n'est pas du crin, mais de la laine ondée et divisée par flocons pendans comme une vieille toison. Cette laine est très-fine, de même que celle qui couvre la loupe et tout le devant du corps. Les parties qui paroissoient nues ne le sont que dans de certains temps de l'année, et c'est plutôt en été qu'en hiver; car, au

mois de janvier , toutes les parties du corps sont à-peu-près également couvertes d'une laine frisée très-fine et très-serrée, sous laquelle la peau paroît d'un brun couleur de suie, au lieu que sur la bosse et sur les autres parties couvertes également d'une laine plus longue, la peau est de couleur taunée. Cette bosse ou loupe, qui est toute de chair , varie comme l'embonpoint de l'animal. Il ne nous a paru différer de notre bœuf d'Europe que par cette loupe et par la laine ; quoiqu'il fût très-contraint , il n'étoit pas féroce ; il se laissoit toucher et caresser par ceux qui le soignoient.

Il y a eu des bisons dans le nord de l'Europe ; m'étant informé s'il en subsistoit encore en Ecosse , on m'a répondu qu'on n'en avoit point de mémoire. M. Forster m'écrit à ce sujet que je n'ai pas été pleinement informé. « La race des bisons blancs , dit-il, subsiste encore en Ecosse , où les sei-

gneurs, et particulièrement le duc de Hamilton, le duc de Queenbury, et parmi les pairs anglais, le comte de Tankarville, ont conservé dans leurs parcs de Chatelherault et de Drumlasrrig en Ecosse, et de Chillingham dans le comté de Northumberland en Angleterre, cette race de bisons sauvages. Ces animaux tiennent encore de leurs ancêtres par leur férocité et leur naturel sauvage; au moindre bruit ils prennent la fuite, et courent avec une vîtesse étonnante, et lorsqu'on peut s'en procurer quelqu'un, on est obligé de les tuer à coups de fusil; mais cette chasse ne se fait pas sans danger, car, si on ne fait que blesser l'animal, bien loin de prendre la fuite, il court sur les chasseurs et les perceroit de ses cornes, s'ils ne trouvoient pas les moyens de l'éviter, soit en montant sur un arbre, soit en se sauvant dans quelques maisons.

Quoique ces bisons aiment la soli-

tude, ils s'approchent cependant des habitations, lorsque la faim et la disette en hiver, les force à venir prendre le foin qu'on leur fournit sous des hangars. Ces bisons sauvages ne se mêlent jamais avec l'espèce de nos bœufs; ils sont blancs sur le corps, et ont le museau et les oreilles noirs; leur grandeur est celle d'un bœuf commun de moyenne taille, mais ils ont les jambes plus longues et les cornes plus belles; les mâles pesent environ cinq cent trente livres, et les femelles environ quatre cents; leur cuir est meilleur que celui du bœuf commun; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que ces bisons ont perdu, par la durée de leur domesticité, les longs poils qu'ils portoient autrefois. Botius dit: *Gignere solet ea silva boves candidissimos in formam leonis jubam habentes, etc. Descr. regni Scotiæ, fol. xj.* Or, à présent, ils n'ont plus cette jube ou crinière de longs poils, et

sont par-là devenus différens de tous les bisons qui nous sont connus.

Il est assez singulier que les bœufs à bosse ou bisons, dont la race paroît s'être étendue depuis Madagascar et la pointe de l'Afrique, et depuis l'extrémité des Indes orientales jusqu'en Sibérie, dans notre continent, et que l'on a retrouvée dans l'autre continent, jusqu'aux Illinois, à la Louisiane, et même jusqu'au Mexique, n'aient jamais passé les terres qui forment l'isthme de Panama, car on n'a trouvé ni bœufs ni bisons dans aucune partie de l'Amérique méridionale, quoique le climat leur convînt parfaitement, et que les bœufs d'Europe y aient multiplié plus qu'en aucun lieu du monde. Depuis le mont Atlas jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, on ne trouve, pour ainsi dire, que des bœufs à bosse; et il paroît même que cette race qui a prévalu dans tous les pays chauds, a plusieurs avantages sur l'autre: ces bœufs

à bosse ont, comme le bison, duquel ils sont issus, le poil beaucoup plus doux et plus lustré que nos bœufs, qui comme l'aurochs ont le poil dur et assez peu fourni. Ces bœufs à bosse sont aussi plus légers à la course, plus propres à suppléer au service du cheval, et en même temps ils ont un naturel moins brute et moins lourd que nos bœufs; ils ont plus d'intelligence et de docilité, plus de qualités relatives et senties dont on peut tirer parti: aussi sont-ils traités dans leur pays avec plus de soin que nous n'en donnons à nos plus beaux chevaux. La considération que les Indiens ont pour ces animaux est si grande, qu'elle a dégénéré en superstition, dernier terme de l'aveugle respect. Le bœuf, comme l'animal le plus utile, leur a paru le plus digne d'être révéré; de l'objet de leur vénération ils ont fait une idole, une espèce de divinité bienfaisante et puissante; car on veut que tout ce qu'on respecte soit

grand, et puisse faire beaucoup de mal ou de bien.

Ces bœufs à bosse varient peut-être encore plus que les nôtres pour les couleurs du poil et la figure des cornes: les plus beaux sont tous blancs, comme les bœufs de Lombardie; il y en a qui sont dépourvus de cornes; il y en a qui les ont fort relevées, et d'autres si rabaissées qu'elles sont presque pendantes; il paroît même qu'on doit diviser cette race première de bisons ou bœufs à bosse en deux races secondaires, l'une très-grande et l'autre très-petite, et cette dernière est celle du zébu. Le zébu est un animal très-doux et même fort caressant, d'une figure agréable, quoique massive et un peu trop carrée; cependant il est en tout si semblable à un bœuf, que je ne puis en donner une idée plus juste, qu'en disant que si l'on regardoit un taureau de la plus belle forme et du plus beau poil avec un verre qui dimi-

nuât les objets de plus de moitié, cette figure rapetissée seroit celle du zébu; il se trouve dans les mêmes climats que le grand bison, et tous deux sont également doux et faciles à conduire, tous deux ont le poil fin et la bosse sur le dos; cette bosse ne dépend point de la conformation de l'épine ni de celle des os des épaules, ce n'est qu'une excroissance, une espèce de loupe, un morceau de chair tendre, aussi bonne à manger que la langue du bœuf; les loupes de certains bœufs pèsent jusqu'à quarante et cinquante livres, sur d'autres elles sont bien plus petites; quelques-uns de ces bœufs ont aussi des cornes prodigieuses pour la grandeur: nous en avons une au Cabinet du roi de trois pieds et demi de longueur, et de sept pouces de diamètre à la base; plusieurs voyageurs assurent en avoir vu, dont la capacité étoit assez grande pour contenir quinze et même vingt pintes de liqueur.

Dans toute l'Afrique, on ne connoît point l'usage de la castration du gros bétail, et on le pratique peu dans les Indes; comme dans tous les pays chauds, les vaches ont peu de lait, qu'on n'y connoît guère le fromage et le beurre, et que la chair des veaux n'est pas aussi bonne qu'en Europe, on y multiplie moins les bêtes à cornes; d'ailleurs toutes ces provinces de l'Afrique et de l'Asie méridionale étant beaucoup moins peuplées que notre Europe, on y trouve une grande quantité de bœufs sauvages, dont on prend les petits: ils s'apprivoisent d'eux-mêmes, et se soumettent sans aucune résistance à tous les travaux domestiques; ils deviennent si dociles, qu'on les conduit plus aisément que des chevaux; il ne faut que la voix de leur maître pour les diriger et les faire obéir; on les soigne, on les caresse, on les panse, on les ferre, on leur donne une nourriture abondante et choisie; ces ani-

maux élevés ainsi, paroissent être d'une autre nature que nos bœufs, qui ne nous connoissent que par nos mauvais traitemens : l'aiguillon, le bâton, la disette les rendent stupides, récalcitrans et foibles; en tout, comme l'on voit, nous ne savons pas assez que, pour nos propres intérêts, il faudroit mieux traiter ce qui dépend de nous. Les hommes de l'état inférieur, et les peuples les moins policés, semblent sentir mieux que les autres les loix de l'égalité et les nuances de l'inégalité naturelle; le valet d'un fermier, est pour ainsi dire, de pair avec son maître; les chevaux des Arabes, les bœufs des Hottentots sont des domestiques chéris, des compagnons d'exercice, des aides de travail, avec lesquels on partage l'habitation, le lit, la table; l'homme, par cette communauté, s'avilit moins que la bête ne s'élève et s'humanise : elle devient affectionnée, sensible, intelligente, elle fait là, par

amour, tout ce qu'elle ne fait ici que par la crainte : elle fait beaucoup plus ; car comme sa nature s'est élevée par la douceur de l'éducation et par la continuité des attentions, elle devient capable des choses presque humaines : les Hottentots élèvent des bœufs pour la guerre, et s'en servent à-peu-près comme les Indiens des éléphans ; ils instruisent ces bœufs à garder les troupeaux, à les conduire, à les tourner, les ramener, les défendre des étrangers et des bêtes féroces ; ils leur apprennent à connoître l'ami et l'ennemi, à entendre les signes, à obéir à la voix, &c. Les hommes les plus stupides sont, comme l'on voit, les meilleurs précepteurs de bêtes ; pourquoi l'homme le plus éclairé, loin de conduire les autres hommes, a-t-il tant de peine à se conduire lui-même ?

Toutes les parties méridionales de l'Afrique et de l'Asie sont donc peuplées de bœufs à bosse ou bisons, parmi

lesquels il se trouve de grandes variétés pour la grandeur, la couleur, la figure des cornes, &c. Au contraire, toutes les contrés septentrionales de ces deux parties du monde et l'Europe entière, en y comprenant même les îles adjacentes, jusqu'aux Açores, ne sont peuplées que de bœufs sans bosse, qui tirent leur origine de l'aurochs; et de la même manière que l'aurochs, qui est notre bœuf dans son état sauvage, est plus grand et plus fort que nos bœufs domestiques, le bison ou bœuf à bosse sauvage, est aussi plus fort et beaucoup plus grand que le bœuf domestique des Indes, il est aussi quelquefois plus petit, cela dépend uniquement de l'abondance de la nourriture: au Malabar, au Canada, en Abyssinie, à Madagascar, où les prairies naturelles sont spacieuses et abondantes, on ne trouve que des bisons d'une grandeur prodigieuse; en Afrique et dans l'Arabie pétrée, où les terreins sont secs,

on trouve des zébus ou bisons de la plus petite taille.

L'Amérique est actuellement peuplée par-tout de bœufs sans bosse, que les Espagnols et les autres Européens y ont successivement transportés ; ces bœufs se sont multipliés, et sont seulement devenus plus petits dans ces terres nouvelles ; l'espèce en étoit absolument inconnue dans l'Amérique méridionale, mais dans toute la partie septentrionale jusqu'à la Floride, la Louisiane, et même jusqu'auprès du Mexique, les bisons ou bœufs à bosse se sont trouvés en grande quantité ; ces bisons, qui habitoient autrefois les bois de la Germanie, de l'Ecosse et des autres terres de notre nord, ont probablement passé d'un continent à l'autre, ils sont devenus, comme tous les autres animaux, plus petits dans ce nouveau monde ; et, selon qu'ils se sont habitués dans des climats plus ou moins froids, ils ont conservé des four-

rures plus ou moins chaudes ; leur poil est plus long et plus fourni, leur barbe plus longue à la baie de Hudson qu'au Mexique, et en général ce poil est plus doux que la laine la plus fine ; on ne peut guère se refuser à croire que ces bisons du nouveau continent ne soient de la même espèce que ceux de l'ancien, ils en ont conservé tous les caractères principaux, la bosse sur les épaules, les longs poils sous le museau et sur les parties antérieures du corps, les jambes et la queue courtes ; et si l'on se donne la peine de comparer ce qu'en ont dit Hernandès, Fernandès, et tous les autres historiens et voyageurs du nouveau Monde, avec ce que les naturalistes anciens et modernes ont écrit sur le bison d'Europe, on sera convaincu que ce ne sont pas des animaux d'espèce différente.

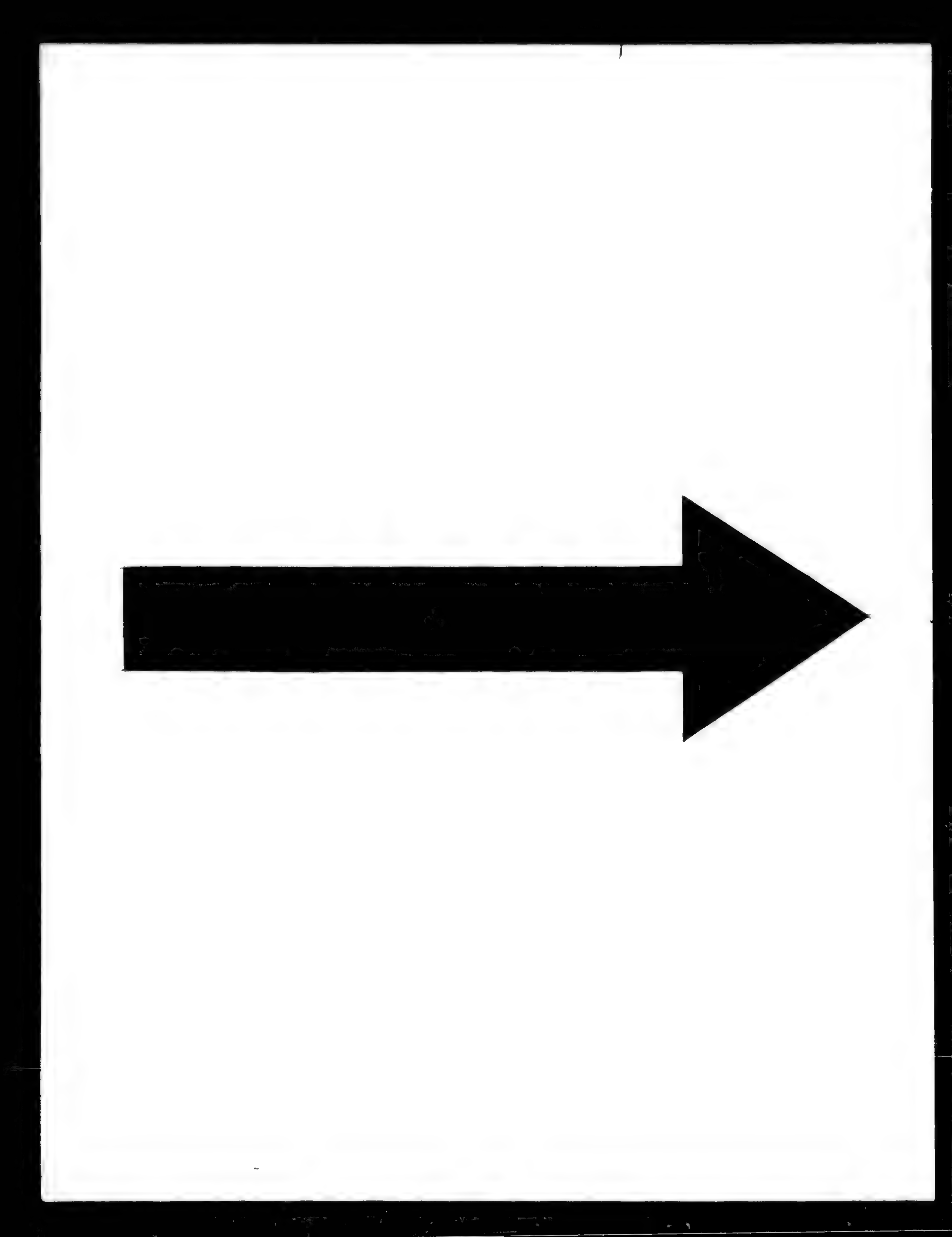
Ainsi, le bœuf sauvage et le bœuf domestique, le bœuf de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique,

l'aurochs, le bison et le zébu sont tous des animaux d'une seule et même espèce, qui selon les climats, les nourritures et les traitemens différens, ont subi toutes les variétés que nous venons d'exposer. Le bœuf, comme l'animal le plus utile, est aussi le plus généralement répandu; car à l'exception de l'Amérique méridionale, on l'a trouvé par-tout; sa nature s'est également prêtée à l'ardeur ou à la rigueur des pays du midi et de ceux du nord; il paroît ancien dans tous les climats, domestique chez les nations civilisées, sauvage dans les contrées désertes ou chez les peuples non policés; il s'est maintenu par ses propres forces dans l'état de nature, et n'a jamais perdu les qualités relatives au service de l'homme. Les jeunes veaux sauvages que l'on enlève à leurs mères aux Indes et en Afrique, deviennent en très-peu de temps aussi doux que ceux qui sont issus des races domestiques, et cette

conformité de naturel prouve encore l'identité d'espèce : la douceur du caractère dans les animaux, indique la flexibilité physique de la forme du corps ; car de toutes les espèces d'animaux dont nous avons trouvé le caractère docile, et que nous avons soumis à l'état de domesticité, il n'y en a aucune qui ne présente plus de variétés que l'on n'en peut trouver dans les espèces qui, par l'inflexibilité du caractère, sont demeurés sauvages.

Si l'on demande laquelle de ces deux races de l'aurochs ou du bison est la race première, la race primitive des bœufs, il me semble qu'on peut répondre d'une manière satisfaisante en tirant de simples inductions des faits que nous venons d'exposer ; la bosse ou loupe du bison, n'est, comme nous l'avons dit, qu'un caractère accidentel qui s'efface et se perd dans le mélange des deux races ; l'aurochs ou bœuf sans bosse est donc le plus puissant et forme

la race dominante ; si c'étoit le contraire, la bosse au lieu de disparoître s'étendroit et subsisteroit sur tous les individus de ce mélange des deux races ; d'ailleurs cette bosse du bison, comme celle du chameau, est moins un produit de la Nature qu'un effet du travail, un stygmate d'esclavage. On a de temps immémorial, dans presque tous les pays de la terre, forcé les bœufs à porter des fardeaux : la charge habituelle et souvent excessive a déformé leur dos, et cette difformité s'est ensuite propagée par les générations ; il n'est resté de bœufs non déformés que dans les pays où l'on ne s'est pas servi de ces animaux pour porter ; dans toute l'Afrique, dans tout le continent oriental, les bœufs sont bossus, parce qu'ils ont porté de tout temps des fardeaux sur leurs épaules : en Europe, où l'on ne les emploie qu'à tirer, ils n'ont pas subi cette altération, et aucun ne nous présente cette difformité :



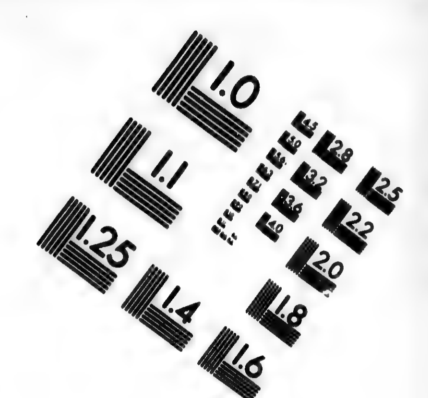
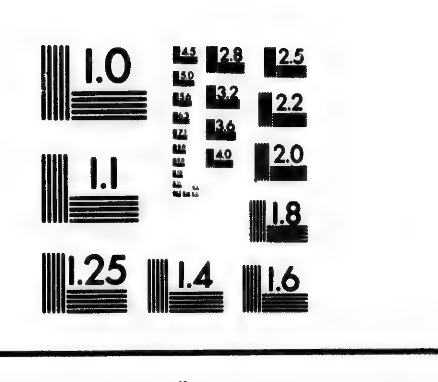
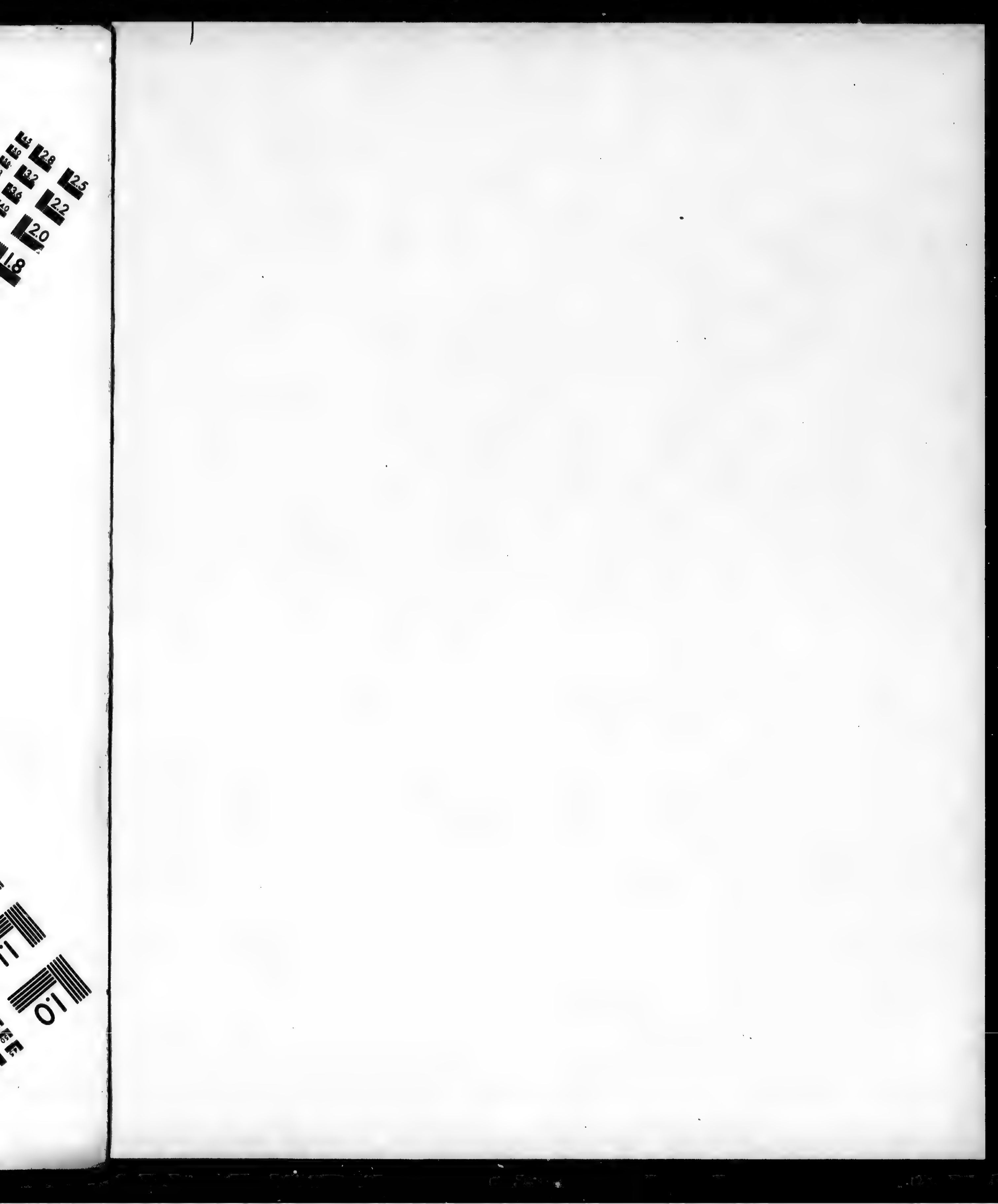


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



elle a vraisemblablement pour cause première, le poids et la compression des fardeaux; et pour cause seconde, la surabondance de la nourriture; car elle disparoît lorsque l'animal est maigre et mal nourri. Des bœufs esclaves et bossus se seront échappés ou auront été abandonnés dans les bois, ils y auront fait une postérité sauvage et chargée de la même difformité, qui loin de disparoître aura dû s'augmenter par l'abondance des nourritures dans tous les pays non cultivés; en sorte que cette race secondaire aura peuplé toutes les terres désertes du nord et du midi, et aura passé dans le nouveau continent comme tous les autres animaux, dont la nature peut supporter le froid. Ce qui confirme et prouve encore l'identité d'espèce du bison et de l'aurochs, c'est que les bisons ou bœufs à bosse du nord de l'Amérique, ont une si forte odeur qu'ils ont été appelés *bœufs musqués* par la plupart des voyageurs, et

qu'en même temps nous voyons, par le témoignage des observateurs, que l'aurochs ou bœuf sauvage de Prusse et de Livonie a cette même odeur de musc comme le bison d'Amérique.

De tous les noms que nous avons mis à la tête de ce chapitre, lesquels, pour les naturalistes tant anciens que moderne, faisoient autant d'espèces distinctes et séparées, il ne nous reste donc que le buffle et le bœuf; ces deux animaux, quoiqu'assez ressemblans, quoique domestiques, souvent sous le même toit et nourris dans les mêmes pâturages, quoiqu'à portée de se joindre, et même excités par leurs conducteurs, ont toujours refusé de s'unir; ils ne produisent, ni ne s'accouplent ensemble: leur nature est plus éloignée que celle de l'âne ne l'est de celle du cheval, elle paroît même antipathique; car on assure que les vaches ne veulent pas nourrir les petits buffles, et que les mères buffles refusent de se laisser

teter par des veaux. Le buffle est d'un naturel plus dur et moins traitable que le bœuf, il obéit plus difficilement, il est plus violent, il a des fantaisies plus brusques et plus fréquentes; toutes ses habitudes sont grossières et brutes : il est, après le cochon, le plus sale des animaux domestiques, par la difficulté qu'il met à se laisser nettoyer et panser; sa figure est grosse et repoussante, son regard stupidement farouche, il avance ignoblement son cou, et porte mal sa tete, presque toujours penchée vers la terre; sa voix est un mugissement épouvantable, d'un ton beaucoup plus fort et plus grave que celui d'un ta reau; il a les membres maigres et la queue nue; la mine obscure, la physionomie noire comme le poil et la peau; il diffère principalement du bœuf à l'extérieur par cette couleur de la peau, qu'on apperçoit aisément sous le poil, qui n'est que peu fourni; il a le corps plus gros et plus court que le

bœuf, les jambes plus hautes, la tête proportionnellement beaucoup plus petite, les cornes moins rondes, noires et en partie comprimées, un toupet de poil crêpu sur le front; il a aussi la peau plus épaisse et plus dure que le bœuf; sa chair noire et dure est non-seulement désagréable au goût, mais répugnante à l'odorat; le lait de la femelle buffle n'est pas si bon que celui de la vache; elle en fournit cependant en plus grande quantité. Dans les pays chauds, presque tous les fromages sont faits de lait de buffle; la chair des jeunes buffles, encore nourris de lait, n'en est pas meilleure; le cuir seul vaut mieux que tout le reste de la bête, dont il n'y a que la langue qui soit bonne à manger; ce cuir est solide, assez léger et presque impénétrable. Comme ces animaux sont en général plus grands et plus forts que les bœufs, on s'en sert utilement au labourage; on leur fait traîner et non pas porter les far-

deaux; on les dirige et on les contient au moyen d'un anneau qu'on leur passe dans le nez; deux buffles attelés ou plutôt enchaînés à un chariot, tirent autant que quatre forts chevaux; comme leur cou et leur tête se portent naturellement en bas, ils employent, en tirant, tout le poids de leur corps; et cette masse surpasse de beaucoup celle d'un cheval ou d'un bœuf de labour.

La taille et la grosseur du buffle indiqueroient seules qu'il est originaire des climats les plus chauds; les plus grands, les plus gros quadrupèdes appartiennent tous à la zone torride dans l'ancien continent, et le buffle dans l'ordre de grandeur ou plutôt de masse et d'épaisseur, doit être placé après l'éléphant, le rhinocéros et l'hyppopotame. La giraffe et le chameau sont plus élevés, mais beaucoup moins épais, et tous sont également originaires et habitans des contrées méridionales de l'Afrique ou de l'Asie; cependant les

buffles vivent et produisent en Italie, en France et dans les autres provinces tempérées; ceux que nous avons vus vivans à la ménagerie du roi, ont produit deux ou trois fois; la femelle ne fait qu'un petit et le porte environ douze mois, ce qui prouve encore la différence de cette espèce à celle de la vache, qui ne porte que neuf mois. Il paroît aussi que ces animaux sont plus doux et moins brutaux dans leur pays natal, et que plus le climat est chaud, plus ils y sont d'un naturel docile; en Egypte, ils sont plus traitables qu'en Italie; et aux Indes, ils le sont encore plus qu'en Egypte. Ceux d'Italie ont aussi plus de poil que ceux d'Egypte, et ceux-ci plus que ceux des Indes; leur fourrure n'est jamais fournie, parce qu'ils sont originaires des pays chauds, et qu'en général les gros animaux de ce climat n'ont point de poil ou n'en ont que très-peu.

Au Mogol, on fait combattre les buf-

fles contre les lions et les tigres, quoiqu'ils ne puissent guère se servir de leurs cornes. Ces animaux sont très-nombreux dans tous les climats chauds, sur-tout dans les contrées marécageuses et voisines des fleuves. L'eau ou l'humidité du terroin, paroissent leur être encore plus nécessaires que la chaleur du climat, et c'est par cette raison que l'on n'en trouve point en Arabie dont presque toutes les terres sont arides. On chasse les buffles sauvages, mais avec grande précaution, car ils sont très-dangereux et viennent à l'homme dès qu'ils sont blessés.

Dans les terres du Cap de Bonne-Espérance, le buffle est de la grandeur du bœuf pour le corps, mais il a les jambes plus courtes, la tête plus large; il est fort redouté. Il se tient souvent à la lisière des bois, et comme il a la vue mauvaise, il y reste la tête baissée pour pouvoir mieux distinguer les objets entre les pieds des arbres; et lors-

qu'il apperçoit à sa portée quelque chose qui l'inquiète, il s'élance dessus en poussant des mugissemens affreux, et il est fort difficile d'échapper à sa fureur : il est moins à craindre dans la plaine ; il a le poil roux et noir en quelques endroits ; on en voit de nombreux troupeaux ; ils craignent beaucoup l'aspect du feu, la couleur rouge leur déplaît. Aldrovande, Kolbe et plusieurs autres naturalistes et voyageurs, assurent que personne n'ose se vêtir de rouge dans les pays de buffles.

« L'aversion du buffle pour la couleur rouge, dit monsignor Caëtani, est générale dans tous les buffles de l'Italie, sans exception ; ce qui paroît indiquer que ces animaux ont les nerfs optiques plus délicats que les quadrupèdes connus. La foiblesse de la vue du buffle vient à l'appui de cette conjecture. En effet, cet animal paroît souffrir impatiemment la lumière ; il voit mieux la nuit que le jour, et sa

vue est tellement courte et confuse, que si, dans sa fureur, il poursuit un homme, il suffit de se jeter à terre pour n'en être pas rencontré ; car le buffle le cherche des yeux de tous côtés, sans s'appercevoir qu'il en est tout voisin.....

» Les buffles ont une mémoire qui surpasse celle de beaucoup d'autres animaux. Rien n'est si commun que de les voir retourner seuls et d'eux-mêmes à leurs troupeaux, quoique d'une distance de quarante ou cinquante milles, comme de Rome aux Marais-Pontins. Les gardiens des jeunes buffles leur donnent à chacun un nom, et, pour leur apprendre à connoître ce nom, ils le répètent souvent d'une manière qui tient du chant, en les caressant en même temps sous le menton. Ces jeunes buffles s'instruisent ainsi en peu de temps, et n'oublient jamais ce nom, auquel ils répondent exactement en s'arrêtant, quoiqu'ils

se trouvent mêlés parmi un troupeau de deux ou trois mille buffles. L'habitude du buffle d'entendre ce nom cadencé est telle, que, sans cette espèce de chant, il ne se laisse point approcher étant grand, sur-tout la femelle pour se laisser traire; et sa férocité naturelle ne lui permettant pas de se prêter à cette extraction artificielle de son lait, le gardien, qui veut traire la buffle, est obligé de tenir son petit auprès d'elle, ou s'il est mort, de la tromper en couvrant de sa peau un autre petit buffle quelconque; sans cette précaution, qui prouve, d'un côté, la stupidité de la buffle, et, de l'autre, la finesse de son odorat, il est impossible de la traire. Si donc la buffle refuse son lait, même à un autre petit buffle que le sien, il n'est pas étonnant qu'elle ne se laisse point teter par le veau, comme le remarque très-bien M. de Buffon.

» Cette circonstance de l'espèce de chant, nécessaire pour pouvoir traire

la buffle femelle, rappelle ce que dit le moine Bacon dans ses observations, qu'après Moal et les Tartares vers l'orient, *il y a des vaches qui ne permettent pas qu'on les traie, à moins qu'on ne chante*; il ajoute ensuite, *que la couleur rouge les rend furieuses, au point qu'on risque de perdre la vie, si l'on se trouve autour d'elles*. Il est indubitable que ces vaches ne sont autres que des buffles : ce qui prouve encore que cet animal n'est pas exclusivement des climats chauds.

» La couleur noire et le goût désagréable de la chair du buffle, donneroient lieu de croire que le lait participe de ces mauvaises qualités; mais, au contraire, il est fort bon, conservant seulement un petit goût musqué qui tient de celui de la noix muscade. On en fait du beurre excellent, il a une saveur et une blancheur supérieures à celui de la vache; cependant on n'en fait point dans la campagne de

Rome, parce qu'il est trop dispendieux ; mais on y fait une grande consommation du lait préparé d'autres manières. Ce qu'on appelle communément œufs de buffles, sont des espèces de petits fromages auxquels on donne la forme d'œufs, qui sont d'un manger très-délicat. Il y a une autre espèce de fromage que les Italiens nomment *provatura*, qui est aussi fait de lait de buffle ; il est d'une qualité inférieure au premier ; le menu peuple en fait grand usage, et les gardiens des buffles ne vivent presque qu'avec le laitage de ces animaux.

» Le buffle est très-ardent en amour ; il combat avec fureur pour la femelle, et, quand la victoire la lui a assurée, il cherche à en jouir à l'écart. La femelle ne met bas qu'au printemps, et une seule fois l'année ; elle a quatre mamelles, et néanmoins ne produit qu'un seul petit, ou si par hasard elle en fait deux, sa mort est presque tou-

jours la suite de cette fécondité; elle produit deux années de suite, et se repose la troisième, pendant laquelle elle demeure stérile, quoiqu'elle reçoive le mâle; sa fécondité commence à l'âge de quatre ans, et finit à douze. Quand elle entre en chaleur, elle appelle le mâle par un mugissement particulier, et le reçoit étant arrêtée; au lieu que la vache le reçoit quelquefois en marchant.

» Quoique le buffle naisse et soit élevé en troupeau, il conserve cependant sa férocité naturelle, en sorte qu'on ne peut s'en servir à rien, tant qu'il n'est pas dompté : on commence par marquer, à l'âge de quatre ans, ces animaux avec un fer chaud, afin de pouvoir distinguer les buffles d'un troupeau de ceux d'un autre.... La marque est suivie de la castration, qui se fait à l'âge de quatre ans. Cette opération paroît nécessaire pour diminuer l'ardeur violente et furieuse que

le buffle montre aux combats, et en même temps le disposer à recevoir le joug pour les différens usages auxquels on veut l'employer..... Peu de temps après la castration, on leur passe un anneau de fer dans les narines.... Mais la force et la férocité du buffle exige beaucoup d'art pour parvenir à lui passer cet anneau. Après l'avoir fait tomber au moyen d'une corde que l'on entrelace dans ses jambes, les hommes destinés à cela se jettent sur lui pour lui lier les quatre pieds ensemble, et lui passent dans les narines l'anneau de fer; ils lui délient ensuite les pieds et l'abandonnent à lui-même: le buffle furieux court de côté et d'autre, et en heurtant tout ce qu'il rencontre, cherche à se débarrasser de cet anneau; mais avec le temps, il s'accoutume insensiblement, et l'habitude, autant que la douleur, l'amènent à l'obéissance; on le conduit avec une corde que l'on attache à cet anneau qui tombe

de lui-même par la suite, au moyen de l'effort continuel des conducteurs, en tirant la corde ; mais alors l'anneau est devenu inutile, car l'animal, déjà vieux, ne se refuse plus à son devoir.....

» Le buffle paroît encore plus propre que le taureau à ces chasses, dont on fait des divertissemens publics, surtout en Espagne. Aussi les seigneurs d'Italie, qui tiennent des buffles dans leurs terres, n'y employent que ces animaux.... La férocité naturelle du buffle s'augmente lorsqu'elle est excitée, et rend cette chasse très-intéressante pour les spectateurs. En effet, le buffle poursuit l'homme avec acharnement jusque dans les maisons, dont il monte les escaliers avec une facilité particulière ; il se présente même aux fenêtres d'où il saute dans l'arène, franchissant encore les murs, lorsque les cris redoublés du peuple sont parvenus à le rendre furieux....

» J'ai souvent été témoin de ces chasses, qui se font dans les fiefs de ma famille. Les femmes mêmes ont le courage de se présenter dans l'arène : je me souviens d'en avoir vu un exemple dans ma mère.

» La fatigue et la fureur du buffle, dans ces sortes de chasses, le fait suer beaucoup ; sa sueur abonde d'un sel extrêmement âcre et pénétrant, et ce sel paroît nécessaire pour dissoudre la crasse dont sa peau est presque toujours couverte....

» Le terme de la vie du buffle est à-peu-près le même que celui de la vie du bœuf, c'est-à-dire, à dix-huit ans, quoiqu'il y en ait qui vivent ving-cinq ans ; les dents lui tombent assez communément quelque temps avant de mourir. En Italie, il est rare qu'on leur laisse terminer leur carrière ; après l'âge de douze ans, on est dans l'usage de les engraisser, et de les vendre ensuite aux Juifs de Rome : quelques

habitans de la campagne, forcés par la misère, s'en nourrissent aussi. Dans la terre de Labour du royaume de Naples, et dans le patrimoine de Saint-Pierre, on en fait un débit public deux fois la semaine. Les cornes du buffle sont recherchées et fort estimées; la peau sert à faire des liens pour les charrues, des cribles et des couvertures de coffres et de malles; on ne l'emploie pas comme celle du bœuf, à faire des semelles de souliers, parce qu'elle est trop pesante, et qu'elle prend facilement l'eau....

» Dans toute l'étendue des Marais-Pontins, il n'y a qu'un seul village qui fournisse les pâtres ou les gardiens des buffles : ce village s'appelle *Cistèrna*, parce qu'il est dans une plaine où l'on n'a que de l'eau de citerne, et c'est l'un des fiefs de ma famille.... Les habitans adonnés presque tous à garder des troupeaux de buffles, sont en même temps les plus adroits et les plus passionnés

pour les chasses dont il a été parlé ci-dessus.

» Quoique le buffle soit un animal fort et robuste, il est cependant délicat, en sorte qu'il souffre également de l'excès de la chaleur comme de l'excès du froid ; aussi, dans le fort de l'été, le voit-on chercher l'ombre et l'eau, et, dans l'hiver, les forêts les plus épaisses. Cet instinct semble indiquer que le buffle est plutôt originaire des climats tempérés, que des climats très-chauds ou très-froids ».

Au reste il seroit fort à desirer que l'on pût naturaliser en France cette espèce d'animaux aussi puissans qu'utiles ; je suis persuadé que leur multiplication réussiroit dans nos provinces, où il se trouve des marais et des marécages, comme dans le Bourbonnois, en Champagne, dans le Bassigny, en Alsace, et même dans les plaines le long de la Saône, aussi bien que dans les endroits marécageux du pays d'Arles, et

des landes de Bordeaux. L'impératrice de Russie en a fait venir d'Italie, et les a fait placer dans quelques-unes de ses provinces méridionales, ils se sont déjà fort multipliés dans le gouvernement d'Astracan et dans la nouvelle Russie.

VACHE DE TARTARIE.

M. Gmelin a donné dans les nouveaux Mémoires de l'Académie de Pétersbourg la description d'une vache de Tartarie, qui paroît au premier coup d'œil être d'une espèce différente de toutes celles dont nous avons parlé. « Cette vache, dit-il, que j'ai vue vivante et que j'ai fait dessiner en Sibérie, venoit de Calmouquie: elle avoit de longueur deux aunes et demie de Russie; par ce module on peut juger des autres dimensions dont le dessinateur a bien rendu les proportions. Le corps ressemble à celui d'une vache

ordinaire; les cornes sont torses en dedans, le poil du corps et de la tête est noir, à l'exception du front et de l'épine du dos, sur lesquels il est blanc; le cou a une crinière, et tout le corps comme celui d'un bouc, est couvert d'un poil très-long, et qui descend jusque sur les genoux, en sorte que les pieds paroissent très-courts; le dos s'élève en bosse; la queue ressemble à celle du cheval, elle est d'un poil blanc et très-fourni; les pieds de devant sont noirs, ceux de derrière blancs, et tous sont semblables à ceux du bœuf; sur les talons des pieds de derrière, il y a deux houppes de longs poils, l'une en avant et l'autre en arrière, et sur les talons des pieds de devant il n'y a qu'une houppe en arrière. Cet animal ne mugit pas comme un bœuf, mais il grogne comme un cochon; il est sauvage et même féroce, car à l'exception de l'homme qui lui donne à manger, il donne des coups de tête à tous ceux

qui l'approchent. Il ne souffre qu'avec peine la présence des vaches domestiques; lorsqu'il en voit quelqu'une, il grogne, ce qui lui arrive très-rarement en toute autre circonstance ». M. Gmelin ajoute à cette description, qu'il est aisé de voir « que c'est le même animal dont Rubruquis a fait mention dans son voyage de Tartarie.... qu'il y en a de deux espèces chez les Calmouques ; la première nommée *sarluk*, qui est celle même qu'il vient de décrire, la seconde appelée *chainuk*, qui diffère de l'autre par la grandeur de la tête et des cornes, et aussi en ce que la queue qui ressemble à son origine à celle d'un cheval, se termine ensuite comme celle d'une vache ; mais que toutes deux sont du même naturel ».

Il n'y a dans toute cette description qu'un seul caractère qui pourroit indiquer que ces vaches de Calmouquie sont d'une espèce particulière, c'est le grognement au lieu du mugissement ;

car pour tout le reste, ces vaches ressemblent si fort aux bisons, que je ne doute pas qu'elles ne soient de leur espèce ou plutôt de leur race: d'ailleurs, quoique l'auteur dise que ces vaches ne mugissent pas, mais qu'elles grognent, il avoue cependant qu'elles grognent très-rarement, et c'étoit peut-être une affection particulière de l'individu qu'il a vu, car Rubruquis et les autres qu'il cite ne parlent pas de ce grognement; peut-être aussi les bisons lorsqu'ils sont irrités ont-ils un grognement de colère; nos taureaux même, sur-tout dans le temps du rut, ont une grosse voix entrecoupée qui ressemble beaucoup plus à un grognement qu'à un mugissement. Je suis donc persuadé que cette vache grognante (*vacca grunniens*) de M. Gmelin, n'est autre chose qu'un bison, et ne fait pas une espèce particulière.

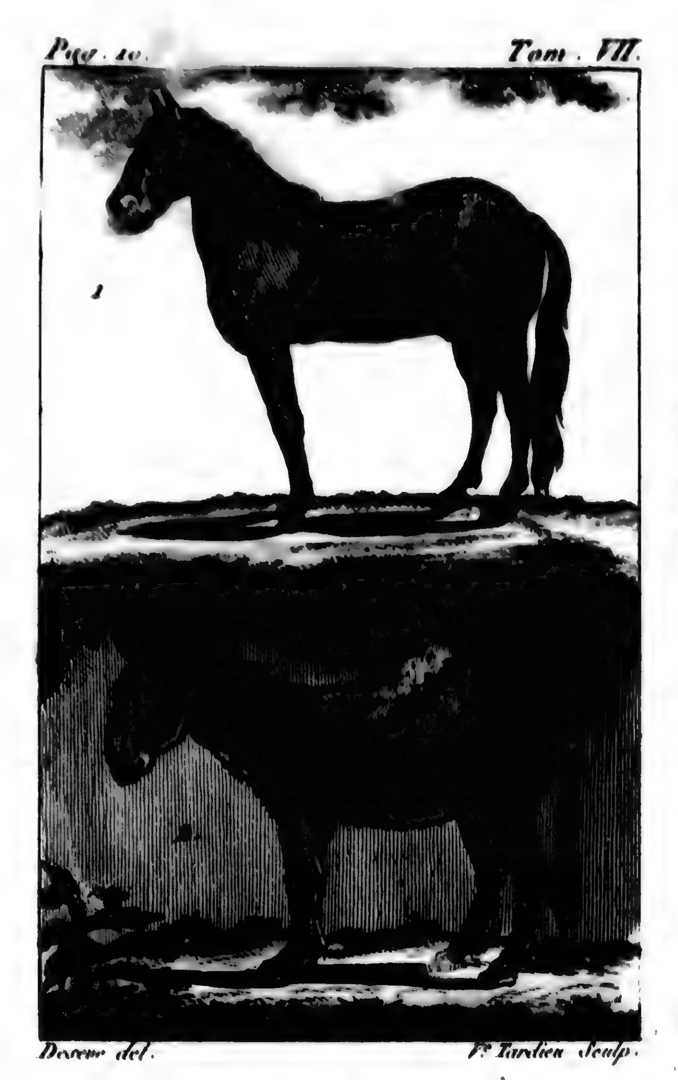
Espèces connues dans ce genre.

Le Bœuf, *bos Taurus*.
Le Bison d'Amérique, *bos Americanus*.
Le Buffle, *bos Bubalus*.

ELLE

ce genre.

sericanus.



Deseve del. *F.e Tardieu Sculp.*

1. LE CHEVAL. 2. L'ÂNE.

Tom. VII.

...en Sculp.

...E.



XLe GENRE.

LE CHEVAL, *EQUUS*.

Caractère générique : six dents incisives à chaque mâchoire.

LE CHEVAL.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats ; aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte, il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses plaisirs à la chasse, aux tournois, à la course, il

brille, il étincelle ; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvemens ; non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses desirs ; et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire : c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvemens, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le desire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont les talens sont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui dès le premier âge a été soigné et ensuite exercé, dressé au service de l'homme ; c'est par

la perte de sa liberté que commence son éducation, et c'est par la contrainte qu'elle s'achève : l'esclavage ou la domesticité de ces animaux est même si universelle, si ancienne, que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel, ils sont toujours couverts de harnois dans leurs travaux : on ne les délivre jamais de tous leurs liens, même dans le temps du repos; et si on les laisse quelquefois errer en liberté dans les pâturages, ils y portent toujours les marques de la servitude, et souvent les empreintes cruelles du travail et de la douleur; la bouche est déformée par les plis que le mors a produits, les flancs sont entamés par des plaies, ou sillonnés de cicatrices faites par l'éperon; la corne des pieds est traversée par des clous, l'attitude du corps est encore gênée par l'impression subsistante des entraves habituelles; on les en délivreroit en vain, ils n'en seroient pas plus libres : ceux même

dont l'esclavage est le plus doux, qu'on ne nourrit, qu'on n'entretient que pour le luxe et la magnificence, et dont les chaînes dorées servent moins à leur parure qu'à la vanité de leur maître, sont encore plus déshonorés par l'élégance de leur toupet, par les tresses de leurs crins, par l'or et la soie dont on les couvre, que par les fers qui sont sous leurs pieds.

La nature est plus belle que l'art, et dans un être animé la liberté des mouvemens fait la belle nature : voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique espagnole, et qui vivent en chevaux libres; leur démarche, leur course, leurs sauts, ne sont ni gênés ni mesurés; fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme, ils dédaignent ses soins, ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient, ils errent, ils bondissent en liberté dans des prairies immenses, où ils

cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau : sans habitation fixe, sans autre abri que celui d'un ciel serein, ils respirent un air plus pur que celui de ces palais voûtés où nous les renfermons en pressant les espaces qu'ils doivent occuper; aussi ces chevaux sauvages sont-ils beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux que la plupart des chevaux domestiques, ils ont ce que donne la nature, la force et la noblesse, les autres n'ont que ce que l'art peut donner, l'adresse et l'agrément.

Le naturel de ces animaux n'est point féroce, ils sont seulement fiers et sauvages; quoique supérieurs par la force à la plupart des autres animaux, jamais ils ne les attaquent, et s'ils en sont attaqués ils les dédaignent, les écartent ou les écrasent : ils vont aussi par troupes, et se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble ; car ils n'ont aucune crainte, mais ils pren-

nent de l'attachement les uns pour les autres; comme l'herbe et les végétaux suffisent à leur nourriture, qu'ils ont abondamment de quoi satisfaire leur appétit, et qu'ils n'ont aucun goût pour la chair des animaux, ils ne leur font point la guerre, ils ne se la font point entr'eux, ils ne se disputent pas leur subsistance, ils n'ont jamais occasion de ravir une proie ou de s'arracher un bien, sources ordinaires de querelles et de combats parmi les autres animaux carnassiers : ils vivent donc en paix, parce que leurs appétits sont simples et modérés, et qu'ils ont assez pour ne rien envier.

Tout cela peut se remarquer dans les jeunes chevaux qu'on élève ensemble et qu'on mène en troupeaux; ils ont les mœurs douces et les qualités sociales, leur force et leur ardeur ne se marquent ordinairement que par des signes d'émulation; ils cherchent à se devancer à la course, à se faire et

même s'animer au péril en se défiant à traverser une rivière, sauter un fossé; et ceux qui dans ces exercices naturels donnent l'exemple, ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers, sont les plus généreux, les meilleurs, et souvent les plus dociles et les plus souples lorsqu'ils sont une fois domptés.

Quelques anciens auteurs parlent des chevaux sauvages, et citent même les lieux où ils se trouvoient. Hérodote dit que sur les bords de l'Hypanis en Scythie, il y avoit des chevaux sauvages qui étoient blancs, et que dans la partie septentrionale de la Thrace au-delà du Danube, il y en avoit d'autres qui avoient le poil long de cinq doigts par tout le corps; Aristote cite la Syrie, Pline les pays du nord, Strabon les Alpes et l'Espagne, comme des lieux où l'on trouvoit des chevaux sauvages. Parmi les modernes, Cardan dit la même chose de l'Ecosse et des Orcades, Olaüs de la Moscovie, Dapper de l'île de

Chypre, où il y avoit, dit-il, des chevaux sauvages qui étoient beaux et qui avoient de la force et de la vîtesse ; Struys de l'île de May au Cap Verd, où il y avoit des chevaux sauvages fort petits ; Léon l'Africain rapporte aussi qu'il y avoit des chevaux sauvages dans les déserts de l'Afrique et de l'Arabie ; et il assure qu'il a vu lui-même dans les solitudes de Numidie, un poulain dont le poil étoit blanc et la crinière crépue. Marmol confirme ce fait, en disant qu'il y en a quelques-uns dans les déserts de l'Arabie et de la Libye, qu'ils sont petits et de couleur cendrée, qu'il y en a aussi de blancs, qu'ils ont la crinière et les crins fort courts et hérissés, et que ni les chiens ni les chevaux domestiques ne peuvent les atteindre à la course : on trouve aussi dans les Lettres édifiantes, qu'à la Chine, il y a des chevaux sauvages fort petits.

Comme toutes les parties de l'Europe

sont aujourd'hui peuplées et presque également habitées, on n'y trouve plus de chevaux sauvages; et ceux que l'on voit en Amérique sont des chevaux domestiques et européens d'origine, que les Espagnols y ont transportés, et qui se sont multipliés dans les vastes déserts de ces contrées inhabitées ou dépeuplées, car cette espèce d'animaux manquoit au nouveau Monde. L'étonnement et la frayeur que marquèrent les habitans du Mexique et du Pérou à l'aspect des chevaux et des cavaliers, firent assez voir aux Espagnols que ces animaux étoient absolument inconnus dans ces climats; ils en transportèrent donc un grand nombre, tant pour leur service et leur utilité particulière, que pour en propager l'espèce; ils en lâchèrent dans plusieurs îles et même dans le continent, où ils se sont multipliés comme les autres animaux sauvages. M. de la Salle en a vu en 1685 dans l'Amérique sep-

tentrionale, près de la baie Saint-Louis; ces chevaux paissoient dans les prairies, et ils étoient si farouches, qu'on ne pouvoit les approcher. L'auteur de l'histoire des Aventuriers flibustiers, dit « qu'on voit quelquefois dans l'île S.-Domingue des troupes de plus de cinq cents chevaux qui courent tous ensemble, et que lorsqu'ils apperçoivent un homme ils s'arrêtent tous; que l'un d'eux s'approche à une certaine distance, souffle des naseaux, prend la fuite, et que tous les autres le suivent ». Il ajoute qu'il ne sait si ces chevaux ont dégénéré en devenant sauvages, mais qu'il ne les a pas trouvés aussi beaux que ceux d'Espagne quoiqu'ils soient de cette race. « Ils ont, dit-il, la tête fort grosse aussi bien que les jambes, qui de plus sont raboteuses; ils ont aussi les oreilles et le cou longs; les habitans du pays les apprivoisent aisément et les font ensuite travailler, les chasseurs leur font

porter leurs cuirs : on se sert pour les prendre de lacs de corde, qu'on tend dans les endroits où ils fréquentent, ils s'y engagent aisément, et s'ils se prennent par le cou ils s'étranglent eux-mêmes, à moins qu'on n'arrive assez tôt pour les secourir; on les arrête par le corps et les jambes, et on les attache à des arbres, où on les laisse pendant deux jours sans boire ni manger; cette épreuve suffit pour commencer à les rendre dociles, et avec le temps ils le deviennent autant que s'ils n'eussent jamais été farouches; et même, si par quelque hasard ils se retrouvent en liberté, ils ne deviennent pas sauvages une seconde fois, ils reconnoissent leurs maîtres, et se laissent approcher et reprendre aisément.

Cela prouve que ces animaux sont naturellement doux et très-disposés à se familiariser avec l'homme et à s'attacher à lui, aussi n'arrive-t il jamais qu'aucun d'eux quitte nos maisons pour

se retirer dans les forêts ou dans les déserts, ils marquent au contraire beaucoup d'empressement pour revenir au gîte, où cependant ils ne trouvent qu'une nourriture grossière et toujours la même, et ordinairement mesurée sur l'économie beaucoup plus que sur leur appétit; mais la douceur de l'habitude leur tient lieu de ce qu'ils perdent d'ailleurs : après avoir été excédés de fatigue, le lieu du repos est un lieu de délices, ils le sentent de loin, ils savent le reconnoître au milieu des plus grandes villes, et semblent préférer en tout l'esclavage à la liberté; ils se font même une seconde nature des habitudes auxquelles on les a forcés ou soumis, puisqu'on a vu des chevaux abandonnés dans les bois, hennir continuellement pour se faire entendre, accourir à la voix des hommes, et en même temps maigrir et dépérir en peu de temps, quoiqu'ils eussent abondamment de quoi varier leur

nourriture et satisfaire leur appétit.

Leurs mœurs viennent donc presque en entier de leur éducation, et cette éducation suppose des soins et des peines que l'homme ne prend pour aucun autre animal, mais dont il est dédommagé par les services continuels que lui rend celui-ci. Dès les temps du premier âge on a soin de séparer les poulains de leur mère; on les laisse teter pendant cinq, six ou tout au plus sept mois; car l'expérience a fait voir que ceux qu'on laisse teter dix ou onze mois, ne valent pas ceux qu'on sèvre plutôt, quoiqu'ils prennent ordinairement plus de chair et de corps : après ces six ou sept mois de lait, on les sèvre pour leur faire prendre une nourriture plus solide que le lait, on leur donne du son deux fois par jour et un peu de foin, dont on augmente la quantité à mesure qu'ils avancent en âge, et on les garde dans l'écurie tant qu'ils marquent de l'inquiétude pour retourner

à leur mère ; mais lorsque cette inquiétude est passée, on les laisse sortir par le beau temps, et on les conduit aux pâturages ; seulement il faut prendre garde de les laisser paître à jeun, il faut leur donner le son et les faire boire une heure avant de les mettre à l'herbe, et ne jamais les exposer au grand froid ou à la pluie ; ils passent de cette façon le premier hiver : au mois de mai suivant, non-seulement on leur permettra de pâturer tous les jours, mais on les laissera coucher à l'air dans les pâturages pendant tout l'été et jusqu'à la fin d'octobre, en observant seulement de ne leur pas laisser paître les regains ; s'ils s'accoutumoient à cette herbe trop fine, ils se dégoûteroient du foin, qui doit cependant faire leur principale nourriture pendant le second hiver, avec du son mêlé d'orge ou d'avoine moulus : on les conduit de cette façon en les laissant pâturer le jour pendant l'hiver, et la nuit pendant l'été jusqu'à

l'âge de quatre ans, qu'on les retire du pâturage pour les nourrir à l'herbe sèche; ce changement de nourriture demande quelques précautions, on ne leur donnera pendant les premiers huit jours que de la paille, et on fera bien de leur faire prendre quelques breuvages contre les vers, que les mauvaises digestions d'une herbe trop crue peuvent avoir produits. M. de Garsault, qui recommande cette pratique, est sans doute fondé sur l'expérience; cependant on verra qu'à tout âge et dans tous les temps l'estomac de tous les chevaux est farci d'une si prodigieuse quantité de vers, qu'ils semblent faire partie de leur constitution; nous les avons trouvés dans les chevaux sains comme dans les chevaux malades, dans ceux qui paissoient l'herbe comme dans ceux qui ne mangeoient que de l'avoine et du foin; et les ânes, qui de tous les animaux sont ceux qui approchent le plus de la nature du cheval, ont aussi

cette prodigieuse quantité de vers dans l'estomac, et n'en sont pas plus incommodés : ainsi on ne doit pas regarder les vers, du moins ceux dont nous parlons, comme une maladie accidentelle causée par les mauvaises digestions d'une herbe crue, mais plutôt comme un effet dépendant de la nourriture et de la digestion ordinaire de ces animaux.

Il faut avoir attention, lorsqu'on sèvre les jeunes poulains, de les mettre dans une écurie propre, qui ne soit pas trop chaude, crainte de les rendre trop délicats et trop sensibles aux impressions de l'air ; on leur donnera souvent de la litière fraîche, on les tiendra propres en les bouchonnant de temps en temps : mais il ne faudra ni les attacher ni les panser à la main qu'à l'âge de deux ans et demi ou trois ans, ce frottement trop rude leur causeroit de la douleur, leur peau est encore trop délicate pour le souffrir, et ils dépéri-

roient au lieu de profiter ; il faut aussi avoir soin que le râtelier et la mangeoire ne soient pas trop élevés, la nécessité de lever la tête trop haut pour prendre leur nourriture pourroit leur donner l'habitude de la porter de cette façon, ce qui leur gâteroit l'encolure. Lorsqu'ils auront un an ou dix-huit mois, on leur tondra la queue, les crins repousseront et deviendront plus forts et plus touffus. Dès l'âge de deux ans il faut séparer les poulains, mettre les mâles avec les chevaux, et les femelles avec les jumens, sans cette précaution les jeunes poulains se fatigueroient autour des poulines, et s'énerveroient sans aucun fruit.

A l'âge de trois ans ou de trois ans et demi, on doit commencer à les dresser et à les rendre dociles ; on leur mettra d'abord une légère selle et aisée, et on les laissera sellés pendant deux ou trois heures chaque jour ; on les accoutumera de même à recevoir

un bridon dans la bouche et à se laisser lever les pieds, sur lesquels on frappera quelques coups comme pour les ferrer; et si ce sont des chevaux destinés au carrosse ou au trait, on leur mettra un harnois sur le corps et un bridon : dans les commencemens il ne faut point de bride ni pour les uns ni pour les autres; on les fera trotter ensuite à la longue avec un cavesson sur le nez, sur un terrein uni, sans être montés, et seulement avec la selle, le harnois sur le corps; et lorsque le cheval de selle tournera facilement et viendra volontiers auprès de celui qui tient la longe, on le montera et descendra dans la même place, et sans le faire marcher, jusqu'à ce qu'il ait quatre ans, parce qu'avant cet âge il n'est pas encore assez fort pour n'être pas, en marchant, surchargé du poids du cavalier; mais à quatre ans on le montera pour le faire marcher au pas ou au trot, et toujours à petites reprises :

quand le cheval de carrosse sera accoutumé au harnois, on l'atellera avec un autre cheval fait, en lui mettant une bride, et on le conduira avec une longe passée dans la bride jusqu'à ce qu'il commence à être sage au trait; alors le cocher essayera de le faire reculer, ayant pour aide un homme devant qui le poussera en arrière avec douceur, et même lui donnera de petits coups pour l'obliger à reculer : tout cela doit se faire avant que les jeunes chevaux ayent changé de nourriture; car quand une fois ils sont ce qu'on appelle engrenés, c'est-à-dire, lorsqu'ils sont au grain et à la paille, comme ils sont plus vigoureux, on a remarqué qu'ils étoient aussi moins dociles, et plus difficiles à dresser.

Le mors et l'éperon sont deux moyens qu'on a imaginés pour les obliger à recevoir le commandement, le mors pour la précision, et l'éperon pour la promptitude des mouvemens. La bouche ne

paroissoit pas destinée par la nature à recevoir d'autres impressions que celles du goût et de l'appétit ; cependant elle est d'une si grande sensibilité dans le cheval, que c'est à la bouche, par préférence à l'œil et à l'oreille, qu'on s'adresse pour transmettre au cheval les signes de la volonté ; le moindre mouvement ou la plus petite pression du mors suffit pour avertir et déterminer l'animal ; et cet organe de sentiment n'a d'autre défaut que celui de sa perfection même, sa trop grande sensibilité veut être ménagée ; car si on en abuse, on gâte la bouche du cheval en la rendant insensible à l'impression du mors : les sens de la vue et de l'ouïe ne seroient pas sujets à une telle altération, et ne pourroient être émoussés de cette façon ; mais apparemment on a trouvé des inconvéniens à commander aux chevaux par ces organes, et il est vrai que les signes transmis par le toucher font beaucoup plus d'effet sur

les animaux en général que ceux qui leur sont transmis par l'œil ou par l'oreille ; d'ailleurs, la situation des chevaux par rapport à celui qui les monte ou qui les conduit, rend les yeux presque inutiles à cet effet, puisqu'ils ne voyent que devant eux, et que ce n'est qu'en tournant la tête qu'ils pourroient appercevoir les signes qu'on leur feroit ; et quoique l'oreille soit un sens par lequel on les anime et on les conduit souvent, il paroît qu'on a restreint et laissé aux chevaux grossiers l'usage de cet organe, puisqu'au manége, qui est le lieu de la plus parfaite éducation, l'on ne parle presque point aux chevaux, et qu'il ne faut pas même qu'il paroisse qu'on les conduise : en effet, lorsqu'ils sont bien dressés, la moindre pression des cuisses, le plus léger mouvement du mors suffit pour les diriger, l'éperon est même inutile, ou du moins on ne s'en sert que pour les forcer à faire des mouvemens vio-

lens; et lorsque, par l'ineptie du cavalier, il arrive qu'en donnant de l'éperon il retient la bride, le cheval se trouvant excité d'un côté et retenu de l'autre, ne peut que se cabrer en faisant un bond sans sortir de sa place.

On donne à la tête du cheval, par le moyen de la bride, un air avantageux et relevé; on la place comme elle doit être, et le plus petit signe ou le plus petit mouvement du cavalier suffit pour faire prendre au cheval ses différentes allures; la plus naturelle est peut-être le trot; mais le pas et même le galop sont plus doux pour le cavalier, et ce sont aussi les deux allures qu'on s'applique le plus à perfectionner. Lorsque le cheval lève la jambe de devant pour marcher, il faut que ce mouvement soit fait avec hardiesse et facilité, et que le genou soit assez plié; la jambe levée doit paroître soutenue un instant, et lorsqu'elle retombe, le pied doit être ferme et ap-

puyer également sur la terre, sans que la tête du cheval reçoive aucune impression de ce mouvement; car lorsque la jambe retombe subitement, et que la tête baisse en même temps, c'est ordinairement pour soulager promptement l'autre jambe qui n'est pas assez forte pour supporter seule tout le poids du corps; ce défaut est très-grand aussi bien que celui de porter le pied en dehors ou en dedans, car il retombe dans cette même direction: l'on doit observer aussi que lorsqu'il appuie sur le talon, c'est une marque de foiblesse, et que quand il pose sur la pince, c'est une attitude fatigante et forcée que le cheval ne peut soutenir longtemps.

Le pas, qui est la plus lente de toutes les allures, doit cependant être prompt; il faut qu'il ne soit ni trop alongé ni trop raccourci, et que la démarche du cheval soit légère: cette légèreté dépend beaucoup de la liberté

des épaules, et se reconnoît à la manière dont il porte la tête en marchant; s'il la tient haute et ferme, il est ordinairement vigoureux et léger : lorsque le mouvement des épaules n'est pas assez libre, la jambe ne se lève point assez, et le cheval est sujet à faire des faux-pas et à heurter du pied contre les inégalités du terrein, et lorsque les épaules sont encore plus serrées, et que le mouvement des jambes en paroît indépendant, le cheval se fatigue, fait des chutes, n'est capable d'aucun service : le cheval doit être sur la hanche, c'est-à-dire, hausser les épaules et baisser la hanche en marchant, il doit aussi soutenir sa jambe et la lever assez haut; mais s'il la soutient trop longtemps, s'il la laisse retomber trop lentement, il perd tout l'avantage de la légéreté, il devient dur, et n'est bon que pour l'appareil et pour piaffer.

Il ne suffit pas que les mouvemens du cheval soient légers, il faut encore

qu'ils soient égaux et uniformes dans le train du devant et dans celui du derrière ; car si la croupe balance tandis que les épaules se soutiennent, le mouvement se fait sentir au cavalier par secousses, et lui devient incommode, la même chose arrive lorsque le cheval alonge trop de la jambe de derrière, et qu'il la pose au-delà de l'endroit où le pied de devant a porté : les chevaux dont le corps est court sont sujets à ces défauts ; ceux dont les jambes se croisent ou s'atteignent n'ont pas la démarche sûre, et en général ceux dont le corps est long sont les plus commodes pour le cavalier, parce qu'il se trouve plus éloigné des deux centres de mouvement, les épaules et les hanches, et qu'il en ressent moins les impressions et les secousses.

Les quadrupèdes marchent ordinairement en portant à-la-fois en avant une jambe de devant et une jambe de derrière ; lorsque la jambe droite de

devant part, la jambe gauche de derrière suit et avance en même temps; et ce pas étant fait, la jambe gauche de devant part à son tour conjointement avec la jambe droite de derrière, et ainsi de suite. Comme leur corps porte sur quatre points d'appui qui forment un quarré long, la manière la plus commode de se mouvoir est d'en changer deux à-la-fois en diagonale, de façon que le centre de gravité du corps de l'animal ne fasse qu'un petit mouvement et reste toujours à-peu-près dans la direction des deux points d'appui qui ne sont pas en mouvement dans les trois allures naturelles du cheval, le pas, le trot et le galop; cette règle de mouvement s'observe toujours, mais avec des différences. Dans le pas il y a quatre temps dans le mouvement; si la jambe droite de devant part la première, la jambe gauche de derrière suit un instant après; ensuite la jambe gauche de devant part à son

tour pour être suivie un instant après de la jambe droite de derrière; ainsi le pied droit de devant pose à terre le premier, le pied gauche de derrière pose à terre le second, le pied gauche de devant pose à terre le troisième, et le pied droit de derrière pose à terre le dernier, ce qui fait un mouvement à quatre temps et à trois intervalles, dont le premier et le dernier sont plus courts que celui du milieu. Dans le trot il n'y a que deux temps dans le mouvement; si la jambe droite de devant part, la jambe gauche de derrière part aussi en même temps, et sans qu'il y ait aucun intervalle entre le mouvement de l'une et le mouvement de l'autre, ensuite la jambe gauche de devant part avec la droite de derrière aussi en même temps, de sorte qu'il n'y a dans ce mouvement du trot que deux temps et un intervalle; le pied droit de devant et le pied gauche de derrière posent à terre en même temps, et ensuite le pied gau-

che de devant et le droit de derrière posent aussi à terre en même temps. Dans le galop il y a ordinairement trois temps ; mais comme dans ce mouvement, qui est une espèce de saut, les parties antérieures du cheval ne se meuvent pas d'abord d'elles-mêmes, et qu'elles sont chassées par la force des hanches et des parties postérieures, si des deux jambes de devant la droite doit avancer plus que la gauche, il faut auparavant que le pied gauche de derrière pose à terre pour servir de point d'appui à ce mouvement d'élancement, ainsi c'est le pied gauche de derrière qui fait le premier temps du mouvement et qui pose à terre le premier, ensuite la jambe droite de derrière se lève conjointement avec la gauche de devant, et elles retombent à terre en même temps; et enfin la jambe droite de devant, qui s'est levée un instant après la gauche de devant et la droite de derrière, se pose à terre la dernière,

ce qui fait le troisième temps; ainsi dans ce mouvement du galop, il y a trois temps et deux intervalles; et dans le premier de ces intervalles, lorsque le mouvement se fait avec vîtesse, il y a un instant où les quatre jambes sont en l'air en même temps, et où l'on voit les quatre fers du cheval à-la-fois: lorsque le cheval a les hanches et les jarrets souples, et qu'il les remue avec vîtesse et agilité, ce mouvement du galop est plus parfait, et la cadence s'en fait à quatre temps: il pose d'abord le pied gauche de derrière, qui marque le premier temps, ensuite le pied droit de derrière retombe le premier et marque le second temps, le pied gauche de devant tombant un instant après marque le troisième temps, et enfin le pied droit de devant qui retombe le dernier marque le quatrième temps.

Les chevaux galopent ordinairement sur le pied droit, de la même manière qu'ils partent de la jambe

droite de devant pour marcher et pour trotter; ils entament aussi le chemin en galopant par la jambe droite de devant qui est plus avancée que la gauche, et de même la jambe droite de derrière, qui suit immédiatement la droite de devant, est aussi plus avancée que la gauche de derrière, et cela constamment tant que le galop dure : de-là il résulte que la jambe gauche qui porte tout le poids, et qui pousse les autres en avant, est la plus fatiguée, en sorte qu'il seroit bon d'exercer les chevaux à galoper alternativement sur le pied gauche aussi bien que sur le droit, ils suffiroient plus long-temps à ce mouvement violent; et c'est aussi ce que l'on fait au manége, mais peut-être par une autre raison, qui est que comme on les fait souvent changer de main, c'est-à-dire, décrire un cercle dont le centre est tantôt à droite, tantôt à gauche, on

les oblige aussi à galoper, tantôt sur le pied droit, tantôt sur le gauche.

Dans le pas, les jambes du cheval ne se lèvent qu'à une petite hauteur, et les pieds rasent la terre d'assez près; au trot elles s'élèvent davantage, et les pieds sont entièrement détachés de terre; dans le galop, les jambes s'élèvent encore plus haut, et les pieds semblent bondir sur la terre : le pas, pour être bon, doit être prompt, léger, doux et sûr; le trot doit être ferme, prompt et également soutenu; il faut que le derrière chasse bien le devant; le cheval dans cette allure doit porter la tête haute et avoir les reins droits; car si les hanches haussent et baissent alternativement à chaque temps du trot, si la croupe balance et si le cheval se berce, il trotte mal par foiblesse; s'il jette en dehors les jambes de devant, c'est un autre défaut; les jambes de devant doivent être sur la même

ligne que celles de derrière, et toujours les effacer. Lorsqu'une des jambes de derrière se lance, si la jambe de devant du même côté reste en place un peu trop long-temps, le mouvement devient plus dur par cette résistance, et c'est pour cela que l'intervalle entre les deux temps du trot doit être court: mais quelque court qu'il puisse être, cette résistance suffit pour rendre cette allure plus dure que le pas et le galop; parce que dans le pas le mouvement est plus liant, plus doux, et la résistance moins forte, et que dans le galop il n'y a presque point de résistance horizontale, qui est la seule incommode pour le cavalier, la réaction du mouvement des jambes de devant se faisant presque toute de bas en haut dans la direction perpendiculaire.

Le ressort des jarrets contribue autant au mouvement du galop que celui des reins; tandis que les reins font effort pour élever et pousser en avant

les parties antérieures, le pli du jarret fait ressort, rompt le coup et adoucit la secousse : aussi plus le ressort du jarret est liant et souple, plus le mouvement du galop est doux; il est aussi d'autant plus prompt et plus rapide, que les jarrets sont plus forts, et d'autant plus soutenu, que le cheval porte plus sur les hanches et que les épaules sont plus soutenues par la force des reins. Au reste, les chevaux qui dans le galop lèvent bien haut les jambes de devant, ne sont pas ceux qui galopent le mieux, ils avancent moins que les autres et se fatiguent davantage, et cela vient ordinairement de ce qu'ils n'ont pas les épaules assez libres.

Le pas, le trot et le galop sont donc les allures naturelles les plus ordinaires; mais il y a quelques chevaux qui ont naturellement une autre allure qu'on appelle l'*amble*, qui est très-différente des trois autres, et qui du premier coup-d'œil paroît contraire

aux loix de la mécanique, et très-fatigante pour l'animal, quoique dans cette allure la vîtesse du mouvement ne soit pas si grande que dans le galop ou dans le grand trot. Dans cette allure le pied du cheval rase la terre encore de plus près que dans le pas, et chaque démarche est beaucoup plus alongée : mais ce qu'il y a de singulier, c'est que les deux jambes du même côté, par exemple, celle de devant et celle de derrière du côté droit, partent en même temps pour faire un pas, et qu'ensuite les deux jambes du côté gauche partent aussi en même temps pour en faire un autre, et ainsi de suite; en sorte que les deux côtés du corps manquent alternativement d'appui, et qu'il n'y a point d'équilibre de l'un à l'autre; ce qui ne peut manquer de fatiguer beaucoup le cheval, qui est obligé de se soutenir dans un balancement forcé, par la rapidité d'un mouvement qui n'est presque pas dé-

taché de terre; car s'il levoit les pieds dans cette allure autant qu'il les lève dans le trot, ou même dans le bon pas, le balancement seroit si grand qu'il ne pourroit manquer de tomber sur le côté, et ce n'est que parce qu'il rase la terre de très-près, et par des alternatives promptes de mouvement, qu'il se soutient dans cette allure, où la jambe de derrière doit, non-seulement partir en même temps que la jambe de devant du même côté, mais encore avancer sur elle et poser un pied ou un pied et demi au-delà de l'endroit où celle-ci a posé: plus cet espace dont la jambe de derrière avance de plus que la jambe de devant est grand, mieux le cheval marche l'amble, et plus le mouvement total est rapide. Il n'y a donc dans l'amble, comme dans le trot, que deux temps dans le mouvement, et toute la différence est que dans le trot les deux jambes qui vont ensemble sont opposées en diagonale,

au lieu que dans l'amble ce sont les deux jambes du même côté qui vont ensemble : cette allure qui est très-fatigante pour le cheval, et qu'on ne doit lui laisser prendre que dans les terreins unis, est fort douce pour le cavalier ; elle n'a pas la dureté du trot, qui vient de la résistance que fait la jambe de devant lorsque celle de derrière se lève, parce que dans l'amble cette jambe de devant se lève en même temps que celle de derrière du même côté; au lieu que dans le trot cette jambe de devant du même côté demeure en repos, et résiste à l'impulsion pendant tout le temps que se meut celle de derrière. Les connoisseurs assurent que les chevaux qui naturellement vont l'amble ne trottent jamais, et qu'ils sont beaucoup plus foibles que les autres : en effet : les poulains prennent assez souvent cette allure, surtout lorsqu'on les force à aller vîte, et qu'ils ne sont pas encore assez forts

pour trotter ou pour galoper; et l'on observe aussi que la plupart des bons chevaux, qui ont été trop fatigués et qui commencent à s'user, prennent eux-mêmes cette allure lorsqu'on les force à un mouvement plus rapide que celui du pas.

L'amble peut donc être regardé comme une allure défectueuse, puisqu'elle n'est pas ordinaire, et qu'elle n'est naturelle qu'à un petit nombre de chevaux, que ces chevaux sont presque toujours plus foibles que les autres, et que ceux qui paroissent les plus forts sont ruinés en moins de temps que ceux qui trottent et galopent : mais il y a encore deux autres allures, l'entrepas et l'aubin, que les chevaux foibles ou excédés prennent d'eux-mêmes, qui sont beaucoup plus défectueuses que l'amble; on a appelé ces mauvaises allures des *trains rompus*, désunis ou composés : l'entrepas tient du pas et de l'amble, et l'aubin tient

du trot et du galop, l'un et l'autre viennent des excès d'une longue fatigue ou d'une grande foiblesse de reins; les chevaux de messagerie qu'on surcharge commencent à aller l'entrepas au lieu du trot à mesure qu'ils se ruinent, et les chevaux de poste ruinés, qu'on presse de galoper, vont l'aubin au lieu du galop.

Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps : car en lui comparant les animaux qui sont immédiatement au-dessus et au-dessous, on verra que l'âne est mal fait, que le lion a la tête trop grosse, que le bœuf a les jambes trop minces et trop courtes pour la grosseur de son corps, que le chameau est difforme, et que les plus gros animaux, le rhinocéros et l'éléphant, ne sont, pour ainsi dire, que des masses informes. Le grand alongement des mâchoires est la prin-

cipale cause de la différence entre la tête des quadrupèdes et celle de l'homme, c'est aussi le caractère le plus ignoble de tous; cependant, quoique les mâchoires du cheval soient fort alongées, il n'a pas comme l'âne un air d'imbecillité, ou de stupidité comme le bœuf: la régularité des proportions de sa tête lui donne au contraire un air de légéreté qui est bien soutenu par la beauté de son encolure. Le cheval semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède en élevant sa tête; dans cette noble attitude il regarde l'homme face à face; ses yeux sont vifs et bien ouverts, ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur, sans être courtes comme celles du taureau ou trop longues comme celles de l'âne; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou et lui donne un air de force et de fierté; sa queue traînante et touffue couvre et termine avantageusement l'ex-

trémité de son corps : bien différente de la courte queue du cerf, de l'éléphant, &c. et de la queue nue de l'âne, du chameau, du rhinocéros, &c. la queue du cheval est formée par des crins épais et longs qui semblent sortir de la croupe, parceque le tronçon dont ils sortent est fort court ; il ne peut relever sa queue comme le lion, mais elle lui sied mieux quoiqu'abaissée : et comme il peut la mouvoir de côté, il s'en sert utilement pour chasser les mouches qui l'incommodent ; car quoique sa peau soit très-ferme, et qu'elle soit garnie par-tout d'un poil épais et serré, elle est cependant très-sensible.

L'attitude de la tête et du cou contribue plus que celle de toutes les autres parties du corps à donner au cheval un noble maintien ; la partie supérieure de l'encolure dont sort la crinière, doit s'élever d'abord en ligne droite en sortant du garrot, et former ensuite, en approchant de la tête, une

courbe à-peu-près semblable à celle du cou d'un cygne: la partie inférieure de l'encolure ne doit former aucune courbure, il faut que sa direction soit en ligne droite depuis le poitrail jusqu'à la ganache et un peu penchée en avant; si elle étoit perpendiculaire, l'encolure seroit fausse : il faut aussi que la partie supérieure du cou soit mince, et qu'il y ait peu de chair auprès de la crinière, qui doit être médiocrement garnie de crins longs et déliés ; une belle encolure doit être longue et relevée, et cependant proportionnée à la taille du cheval : lorsqu'elle est trop longue et trop menue, les chevaux donnent ordinairement des coups de tête, et quand elle est trop courte et trop charnue, ils sont pesans à la main ; et pour que la tête soit le plus avantageusement placée, il faut que le front soit perpendiculaire à l'horizon.

La tête doit être sèche et menue sans être trop longue, les oreilles peu

distantes, petites, droites, immobiles, étroites, déliées et bien plantées sur le haut de la tête, le front étroit et un peu convexe, les salières remplies, les paupières minces, les yeux clairs, vifs, pleins de feu, assez gros et avancés à fleur de tête, la prunelle grande, la ganache décharnée, et peu épaisse, le nez un peu arqué, les naseaux bien ouverts et bien fendus, la cloison du nez mince, les lèvres déliées, la bouche médiocrement fendue, le garrot élevé et tranchant, les épaules sèches, plates et peu serrées, le dos égal, uni, insensiblement arqué sur la longueur, et relevé des deux côtés de l'épine qui doit paroître enfoncée, les flancs pleins et courts, la croupe ronde et bien fournie, la hanche bien garnie, le tronçon de la queue épais et ferme, les bras et les cuisses gros et charnus, le genou rond en devant, le jarret ample et évidé, les canons minces sur le devant et larges sur les

côtés, le nerf bien détaché, le boulet menu, le fanon peu garni, le paturon gros et d'une médiocre longueur, la couronne peu élevée, la corne noire, unie et luisante, le sabot haut, les quartiers ronds, les talons larges et médiocrement élevés, la fourchette menue et maigre, et la solle épaisse et concave.

Mais il y a peu de chevaux dans lesquels on trouve toutes ces perfections rassemblées : les yeux sont sujets à plusieurs défauts qu'il est quelquefois difficile de reconnoître : dans un œil sain on doit voir à travers la cornée deux ou trois taches couleur de suie au-dessus de la prunelle, car pour voir ces taches il faut que la cornée soit claire, nette et transparente ; si elle paroît double ou de mauvaise couleur, l'œil n'est pas bon : la prunelle petite, longue et étroite ou environnée d'un cercle blanc, désigne aussi un mauvais œil ; et lorsqu'elle a une couleur de bleu verdâtre, l'œil est cer-

tainement mauvais et la vue trouble.

On juge assez bien du naturel et de l'état actuel de l'animal par le mouvement des oreilles ; il doit, lorsqu'il marche, avoir la pointe des oreilles en avant ; un cheval fatigué a les oreilles basses, ceux qui sont colères et malins portent alternativement l'une des oreilles en avant et l'autre en arrière : tous portent les oreilles du côté où ils entendent quelque bruit ; et lorsqu'on les frappe sur le dos ou sur la croupe, ils tournent les oreilles en arrière. Les chevaux qui ont les yeux enfoncés ou un œil plus petit que l'autre, ont ordinairement la vue mauvaise ; ceux dont la bouche est sèche ne sont pas d'un aussi bon tempérament que ceux dont la bouche est fraîche et devient écumeuse sous la bride. Le cheval de selle doit avoir les épaules plates, mobiles et peu chargées ; le cheval de trait au contraire doit les avoir grosses, rondes et charnues ; si cependant les

épaules d'un cheval de selle sont trop sèches, et que les os paroissent trop avancer sous la peau, c'est un défaut qui désigne que les épaules ne sont pas libres, et que par conséquent le cheval ne pourra supporter la fatigue. Un autre défaut pour le cheval de selle est d'avoir le poitrail trop avancé et les jambes de devant retirées en arrière, parce qu'alors il est sujet à s'appuyer sur la main en galopant et même à broncher et à tomber: la longueur des jambes doit être proportionnée à la taille du cheval; lorsque celles du devant sont trop longues, il n'est pas assuré sur ses pieds; si elles sont trop courtes, il est pesant à la main: on a remarqué que les jumens sont plus sujettes que les chevaux à être basses du devant, et que les chevaux entiers ont le cou plus gros que les jumens et les hongres.

Une des choses les plus importantes à connoître, c'est l'âge du cheval; les

vieux chevaux ont ordinairement les salières creuses ; mais cet indice est équivoque, puisque de jeunes chevaux engendrés de vieux étalons, ont aussi les salières creuses : c'est par les dents qu'on peut avoir une connoissance plus certaine de l'âge ; le cheval en a quarante, vint-quatre mâchelières, quatre canines et douze incisives ; les jumens n'ont pas de dents canines ou les ont fort courtes : les mâchelières ne servent point à la connoissance de l'âge, c'est par les dents de devant et ensuite par les canines qu'on en juge. Les douze dents de devant commencent à pousser quinze jours après la naissance du poulain ; ces premières dents sont rondes, courtes, peu solides, et tombent en différens temps pour être remplacées par d'autres : à deux ans et demi, les quatre de devant du milieu tombent les premières, deux en haut, deux en bas; un an après il en tombe quatre autres, une de chaque côté des premières qui

sont déjà remplacées ; à quatre ans et demi environ il en tombe quatre autres, toujours à côté de celles qui sont tombées et remplacées ; ces quatre dernières dents de lait sont remplacées par quatre autres qui ne croissent pas, à beaucoup près, aussi vîte que celles qui ont remplacé les huit premières ; et ce sont ces quatre dernières dents, qu'on appelle les *coins*, et qui remplacent les quatre dernières dents de lait qui marquent l'âge du cheval, elles sont aisées à reconnoître, puisqu'elles sont les troisièmes tant en haut qu'en bas, à les compter depuis le milieu de l'extrémité de la mâchoire ; ces dents sont creuses et ont une marque noire dans leur concavité : à quatre ans et demi ou cinq ans, elles ne débordent presque pas au-dessus de la gencive, et le creux est fort sensible ; à six ans et demi, il commence à se remplir, la marque commence aussi à diminuer et à se rétrécir, et toujours de plus en

plus jusqu'à sept ans et demi ou huit ans, que le creux est tout-à-fait rempli et la marque noire effacée : après huit ans, comme ces dents ne donnent plus connoissance de l'âge, on cherche à en juger par les dents canines ou crochets ; ces quatre dents sont à côté de celles dont nous venons de parler ; ces dents canines, non plus que les mâchelières, ne sont pas précédées par d'autres dents qui tombent ; les deux de la mâchoire inférieure poussent ordinairement les premières à trois ans et demi, et les deux de la mâchoire supérieure à quatre ans, et jusqu'à l'âge de six ans ces dents sont fort pointues ; à dix ans celles d'en-haut paroissent déjà émoussées, usées et longues, parce qu'elles sont déchaussées, la gencive se retirant avec l'âge, et plus elles le sont, plus le cheval est âgé : de dix jusqu'à treize ou quatorze ans il y a peu d'indice de l'âge, mais alors quelques poils des sourcils commencent à deve-

nir blancs ; cet indice est cependant aussi équivoque que celui qu'on tire des salières creuses, puisqu'on a remarqué que les chevaux engendrés de vieux étalons et de vieilles jumens, ont des poils blancs aux sourcils dès l'âge de neuf ou dix ans. Il y a des chevaux dont les dents sont si dures qu'elles ne s'usent point, et sur lesquelles la marque noire subsiste et ne s'efface jamais ; mais ces chevaux qu'on appelle *béguts*, sont aisés à reconnoître par le creux de la dent qui est absolument rempli, et aussi par la longueur des dents canines : au reste, on a remarqué qu'il y a plus de jumens que de chevaux béguts. On peut aussi connoître, quoique moins précisément, l'âge d'un cheval par les sillons du palais, qui s'effacent à mesure que le cheval vieillit.

Dès l'âge de deux ans ou de deux ans et demi, le cheval est en état d'engendrer, et les jumens, comme toutes les autres femelles, sont encore plus

précoces que les mâles ; mais ces jeunes chevaux ne produisent que des poulains mal conformés ou mal constitués : il faut que le cheval ait au moins quatre ans ou quatre ans et demi avant que de lui permettre l'usage de la jument, et encore ne le permettra-t-on de si bonne heure qu'aux chevaux de trait et aux gros chevaux, qui sont ordinairement formés plutôt que les chevaux fins ; car pour ceux-ci il faut attendre jusqu'à six ans et même jusqu'à sept pour les beaux étalons d'Espagne : les jumens peuvent avoir un an de moins ; elles sont ordinairement en chaleur au printemps depuis la fin de mars jusqu'à la fin de juin, mais le temps de la plus forte chaleur ne dure guère que quinze jours ou trois semaines, et il faut être attentif à profiter de ce temps pour leur donner l'étalon : il doit être bien choisi, beau, bien fait, relevé du devant, vigoureux, sain par tout le corps, et sur-tout de bonne

race et de bon pays. Pour avoir de beaux chevaux de selle fins et bien faits, il faut prendre des étalons étrangers; les arabes, les turcs, les barbes et les chevaux d'Andalousie sont ceux qu'on doit préférer à tous les autres; et à leur défaut, on se servira de beaux chevaux anglais, parce que ces chevaux viennent des premiers, et qu'ils n'ont pas beaucoup dégénéré, la nourriture étant excellente en Angleterre, où l'on a aussi très-grand soin de renouveler les races; les étalons d'Italie, sur-tout les napolitains, sont aussi fort bons, et ils ont le double avantage de produire des chevaux fins de monture, lorsqu'on leur donne des jumens fines, et de beaux chevaux de carrosse avec des jumens étoffées et de bonne taille. On prétend qu'en France, en Angleterre, &c. les chevaux arabes et barbes engendrent ordinairement des chevaux plus grands qu'eux; et qu'au contraire les chevaux d'Espagne n'en pro-

duisent que de plus petits qu'eux. Pour avoir de beaux chevaux de carrosse, il faut se servir d'étalons napolitains, danois, ou des chevaux de quelques endroits d'Allemagne ou de Hollande, comme du Holstein et de Frise. Les étalons doivent être de belle taille, c'est-à-dire de quatre pieds huit, neuf et dix pouces pour les chevaux de selle, et de cinq pieds au moins pour les chevaux de carrosse : il faut aussi qu'un étalon soit de bon poil, noir comme du jais, beau gris, bai, alezan, isabelle doré avec la raie du mulet, les crins et les extrémités noires; tous les poils qui sont d'une couleur lavée et qui paroissent mal teints, doivent être bannis des haras, aussi-bien que les chevaux qui ont les extrémités blanches. Avec un très-bel extérieur, l'étalon doit avoir encore toutes les bonnes qualités intérieures, du courage, de la docilité, de l'ardeur, de l'agilité, de la sensibilité dans la bouche, de la li-

berté dans les épaules, de la sûreté dans les jambes, de la souplesse dans les hanches, du ressort par tout le corps et sur-tout dans les jarrets, et même il doit avoir été un peu dressé et exercé au manége; le cheval est de tous les animaux celui qu'on a le plus observé, et on a remarqué qu'il communique par la génération presque toutes ses bonnes et mauvaises qualités naturelles et acquises : un cheval naturellement hargneux, ombrageux, rétif, &c. produit des poulains qui ont le même naturel; et comme les défauts de conformation et les vices des humeurs se perpétuent encore plus sûrement que les qualités du naturel, il faut avoir grand soin d'exclure du haras tout cheval difforme, morveux, poussif, lunatique, &c.

Dans ces climats la jument contribue moins que l'étalon à la beauté du poulain, mais elle contribue peut-être plus à son tempérament et à sa taille; ainsi il faut que les jumens aient du corps,

du ventre, et qu'elles soient bonnes nourrices : pour avoir de beaux chevaux fins on préfère les jumens espagnoles et italiennes, et pour des chevaux de carrosse les jumens anglaises et normandes : cependant avec de beaux étalons, des jumens de tout pays pourront donner de beaux chevaux, pourvu qu'elles soient elles-mêmes bien faites et de bonne race; car si elles ont été engendrées d'un mauvais cheval, les poulains qu'elles produiront seront souvent eux-mêmes de mauvais chevaux : dans cette espèce d'animaux, comme dans l'espèce humaine, la progéniture ressemble assez souvent aux ascendans paternels ou maternels; seulement il semble que dans les chevaux la femelle ne contribue pas à la génération tout-à-fait autant que dans l'espèce humaine : le fils ressemble plus souvent à la mère que le poulain ne ressemble à la sienne ; et lorsque le poulain ressemble à la jument qui l'a

produit, c'est ordinairement par les parties antérieures du corps, et par la tête et l'encolure.

Au reste, pour bien juger de la ressemblance des enfans à leurs parens, il ne faudroit pas les comparer dans les premières années, mais attendre l'âge où, tout étant développé, la comparaison seroit plus certaine et plus sensible : indépendamment du développement dans l'accroissement, qui souvent altère ou change en bien les formes, les proportions et la couleur des cheveux, il se fait dans le temps de la puberté un développement prompt et subit qui change ordinairement les traits, la taille, l'attitude des jambes, &c. le visage s'alonge, le nez grossit et grandit, la mâchoire s'avance ou se charge, la taille s'élève ou se courbe, les jambes s'alongent et souvent deviennent cagneuses ou effilées, en sorte que la physionomie et le maintien du corps changent quelquefois si

fort, qu'il seroit très-possible de méconnoître, au moins du premier coup d'œil, après la puberté, une personne qu'on auroit bien connue avant ce temps, et qu'on n'auroit pas vue depuis. Ce n'est donc qu'après cet âge qu'on doit comparer l'enfant à ses parens, si l'on veut juger exactement de la ressemblance; et alors on trouve dans l'espèce humaine que souvent le fils ressemble à son père, et la fille à sa mère; que plus souvent ils ressemblent à l'un et à l'autre à la fois, et qu'ils tiennent quelque chose de tous deux; qu'assez souvent ils ressemblent aux grands-pères ou aux grand'mères; que quelquefois ils ressemblent aux oncles ou aux tantes; que presque toujours les enfans du même père et de la même mère se ressemblent plus entr'eux qu'ils ne ressemblent à leurs ascendans, et que tous ont quelque chose de commun et un air de famille. Dans les chevaux, comme le mâle contribue plus

à la génération que la femelle, les jumens produisent des poulains qui sont assez souvent semblables en tout à l'étalon, ou qui toujours lui ressemblent plus qu'à la mère, elles en produisent aussi qui ressemblent aux grands-pères; et lorsque la jument mère a été elle-même engendrée d'un mauvais cheval, il arrive assez souvent que, quoiqu'elle ait eu un bel étalon et qu'elle soit belle elle-même, elle ne produit qu'un poulain qui, quoiqu'en apparence beau et bien fait dans sa première jeunesse, décline toujours en croissant, tandis qu'une jument qui sort d'une bonne race donne des poulains qui, quoique de mauvaise apparence d'abord, embellissent avec l'âge.

Au reste, ces observations que l'on a faites sur le produit des jumens, et qui semblent concourir toutes à prouver que dans les chevaux le mâle influe beaucoup plus que la femelle sur la progéniture, ne me paroissent pas en-

core suffisantes pour établir ce fait d'une manière indubitable et irrévocable ; il ne seroit pas impossible que ces observations subsistassent, et qu'en même temps et en général les jumens contribuassent autant que les chevaux au produit de la génération : il ne me paroît pas étonnant que des étalons toujours choisis dans un grand nombre de chevaux, tirés ordinairement de pays chauds, nourris dans l'abondance, entretenus et ménagés avec grand soin, dominent dans la génération sur des jumens communes, nées dans un climat froid, et souvent réduites à travailler ; et comme dans les observations tirées des haras, il y a toujours plus ou moins de cette supériorité de l'étalon sur la jument, on peut très-bien imaginer que ce n'est que par cette raison qu'elles sont vraies et constantes : mais en même temps il pourroit être tout aussi vrai que de très-belles jumens des pays chauds, auxquelles on don-

neroit des chevaux communs, influeroient peut-être beaucoup plus qu'eux sur leur progéniture, et qu'en général dans l'espèce des chevaux comme dans l'espèce humaine, il y eût égalité dans l'influence du mâle et de la femelle sur leur progéniture ; cela me paroît naturel et d'autant plus probable, qu'on a remarqué, même dans les haras, qu'il naissoit à-peu-près un nombre égal de poulains et de poulines : ce qui prouve qu'au moins pour le sexe la femelle influe pour sa moitié.

Mais ne suivons pas plus loin ces considérations qui nous éloigneroient de notre sujet : lorsque l'étalon est choisi et que les jumens qu'on veut lui donner sont rassemblées, il faut avoir un autre cheval entier qui ne servira qu'à faire connoître les jumens qui seront en chaleur, et qui même contribuera par ses attaques à les y faire entrer ; on fait passer toutes les jumens l'une après l'autre devant ce cheval

entier, qui doit être ardent et hennir fréquemment ; il veut les attaquer toutes, celles qui ne sont point en chaleur se défendent, et il n'y a que celles qui y sont qui se laissent approcher ; mais au lieu de le laisser approcher tout-à-fait, on le retire et on lui substitue le véritable étalon. Cette épreuve est utile pour reconnoître le vrai temps de la chaleur des jumens, et sur-tout de celles qui n'ont pas encore produit ; car celles qui viennent de pouliner entrent ordinairement en chaleur neuf jours après leur accouchement, ainsi on peut les mener à l'étalon dès ce jour même et les faire couvrir ; ensuite essayer neuf jours après au moyen de l'épreuve ci-dessus si elles sont encore en chaleur ; et si elles le sont en effet, les faire couvrir une seconde fois, et ainsi de suite une fois tous les neuf jours tant que leur chaleur dure, car lorsqu'elles sont pleines la chaleur diminue et cesse peu de jours après.

Mais pour que tout cela puisse se faire aisément, commodément, avec succès et fruit, il faut beaucoup d'attention, de dépense et de précautions; il faut établir les haras dans un bon terrein, et dans un lieu convenable et proportionné à la quantité de jumens et d'étalons qu'on veut employer; il faut partager ce terrein en plusieurs parties fermées de palis ou de fossés avec de bonnes haies, mettre les jumens pleines et celles qui alaitent leurs poulains dans la partie où le pâturage est le plus gras, séparer celles qui n'ont pas conçu ou qui n'ont pas encore été couvertes, et les mettre avec les jeunes poulines dans un autre parquet où le pâturage soit moins gras, afin qu'elles n'engraissent pas trop, ce qui s'opposeroit à la génération, et enfin il faut mettre les jeunes poulains entiers ou hongres dans la partie du terrein la plus sèche et la plus inégale, pour qu'en montant et en descendant les

collines ils acquièrent de la liberté dans les jambes et les épaules : ce dernier parquet où l'on met les poulains mâles, doit être séparé de ceux des jumens avec grand soin, de peur que ces jeunes chevaux ne s'échappent et ne s'énervent avec les jumens. Si le terrein est assez grand pour qu'on puisse partager en deux parties chacun de ces parquets, pour y mettre alternativement des chevaux et des bœufs l'année suivante, le fonds du pâturage durera bien plus long-temps que s'il étoit continuellement mangé par les chevaux ; le bœuf répare le pâturage, et le cheval l'amaigrit : il faut aussi qu'il y ait des mares dans chacun de ces parquets ; les eaux dormantes sont meilleures pour les chevaux que les eaux vives qui leur donnent souvent des tranchées ; et s'il y a quelques arbres dans ce terrein, il ne faut pas les détruire, les chevaux sont bien aises de trouver cette ombre dans les grandes chaleurs ;

mais s'il y a des troncs, des chicots ou des trous, il faut arracher, combler, applanir, pour prévenir tout accident. Ces pâturages serviront à la nourriture de votre haras pendant l'été ; il faudra pendant l'hiver mettre les jumens à l'écurie et les nourrir avec du foin, aussi bien que les poulains qu'on ne mènera pâturer que dans les beaux jours d'hiver. Les étalons doivent être toujours nourris à l'écurie avec plus de paille que de foin, et entretenus dans un exercice modéré jusqu'au temps de la monte, qui dure ordinairement depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de juin ; on ne leur fera faire aucun autre exercice pendant ce temps, et on les nourrira largement, mais avec les mêmes nourritures qu'à l'ordinaire.

Le premier poulain d'une jument n'est jamais si étoffé que ceux qu'elle produit par la suite ; ainsi on observera de lui donner la première fois un étalon plus gros, afin de compenser le dé-

faut de l'accroissement par la grandeur même de la taille : il faut aussi avoir grande attention à la différence ou à la réciprocité des figures du cheval et de la jument, afin de corriger les défauts de l'un par les perfections de l'autre, et sur-tout ne jamais faire d'accouplemens disproportionnés, comme d'un petit cheval avec une grosse jument, et d'un grand cheval avec une petite jument, parce que le produit de cet accouplement seroit petit ou mal proportionné : pour tâcher d'approcher de la belle nature, il faut aller par nuances ; donner par exemple à une jument un peu trop épaisse un cheval étoffé, mais fin ; à une petite jument un cheval un peu plus haut qu'elle ; à une jument qui pèche par l'avant-main, un cheval qui ait la tête belle et l'encolure noble, &c.

On a remarqué que les haras établis dans des terreins secs et légers produisoient des chevaux sobres, légers

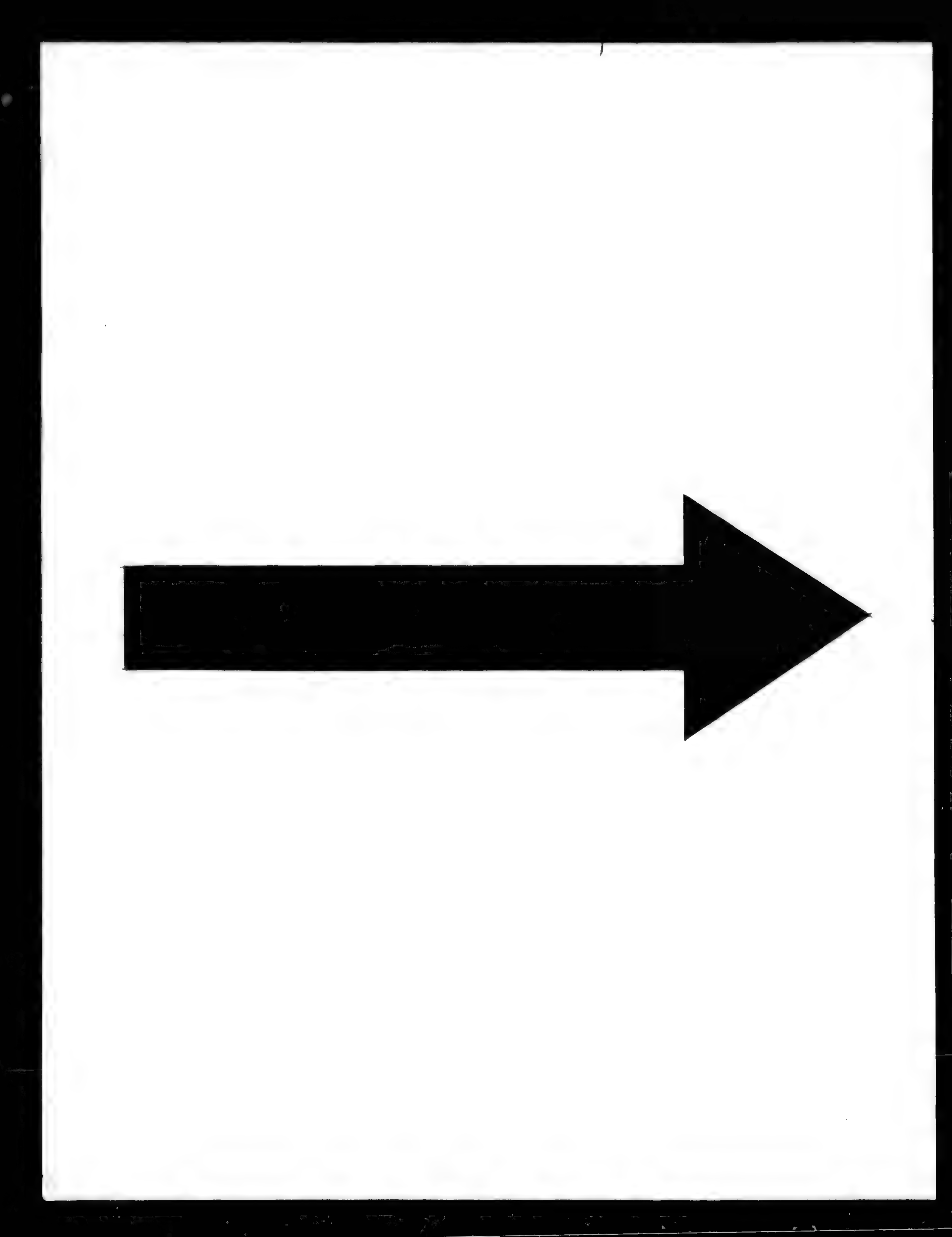
et vigoureux, avec la jambe nerveuse et la corne dure ; tandis que dans les lieux humides et dans les pâturages les plus gras, ils ont presque tous la tête grosse et pesante, le corps épais, les jambes chargées, la corne mauvaise et les pieds plats : ces différeuces viennent de celle du climat et de la nourriture, ce qui peut s'entendre aisément ; mais ce qui est plus difficile à comprendre, et qui est encore plus essentiel que tout ce que nous venons de dire, c'est la nécessité où l'on est de toujours croiser les races, si l'on veut les empêcher de dégénérer.

Il y a dans la nature un prototype général dans chaque espèce, sur lequel chaque individu est modelé, mais qui semble, en se réalisant, s'altérer ou se perfectionner par les circonstances ; en sorte que, relativement à de certaines qualités, il y a une variation bizarre en apparence dans la succession des individus, et en même temps une cons-

tance qui paroît admirable dans l'espèce entière : le premier animal, le premier cheval, par exemple, a été le modèle extérieur et le moule intérieur sur lequel tous les chevaux qui sont nés, tous ceux qui existent et tous ceux qui naîtront, ont été formés ; mais ce modèle dont nous ne connoissons que les copies, a pu s'altérer ou se perfectionner en communiquant sa forme et se multipliant : l'empreinte originaire subsiste en son entier dans chaque individu ; mais quoiqu'il y en ait des millions, aucun de ces individus n'est cependant semblable en tout à un autre individu, ni par conséquent au modèle dont il porte l'empreinte : cette différence qui prouve combien la nature est éloignée de rien faire d'absolu, et combien elle sait nuancer ses ouvrages, se trouve dans l'espèce humaine, dans celle de tous les animaux, de tous les végétaux, de tous les êtres en un mot qui se repro-

duisent ; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il semble que le modèle du beau et du bon soit dispersé par toute la terre ; et que dans chaque climat il n'en réside qu'une portion qui dégénère toujours, à moins qu'on ne la réunisse avec une autre portion prise au loin. Pour avoir de beaux chevaux, de bons chiens, &c. il faut donner aux femelles du pays des mâles étrangers, et réciproquement, aux mâles du pays des femelles étrangères ; sans cela les animaux dégénèrent ou plutôt prennent une si forte teinture du climat, que la matière domine sur la forme et semble l'abâtardir : l'empreinte reste, mais défigurée par tous les traits qui ne lui sont pas essentiels ; en mêlant au contraire les races, et sur-tout en les renouvelant toujours par des races étrangères, la forme semble se perfectionner, et la nature se relever et donner tout ce qu'elle peut produire de meilleur.

Ce n'est point ici le lieu de donner



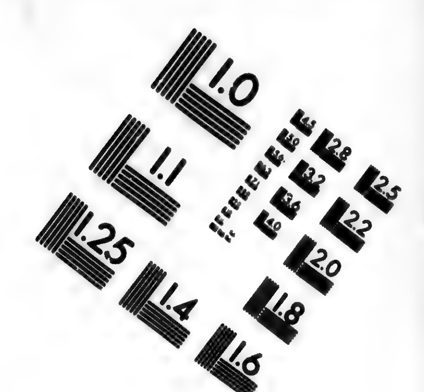
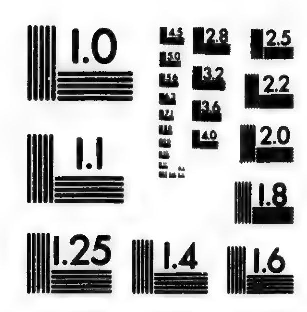


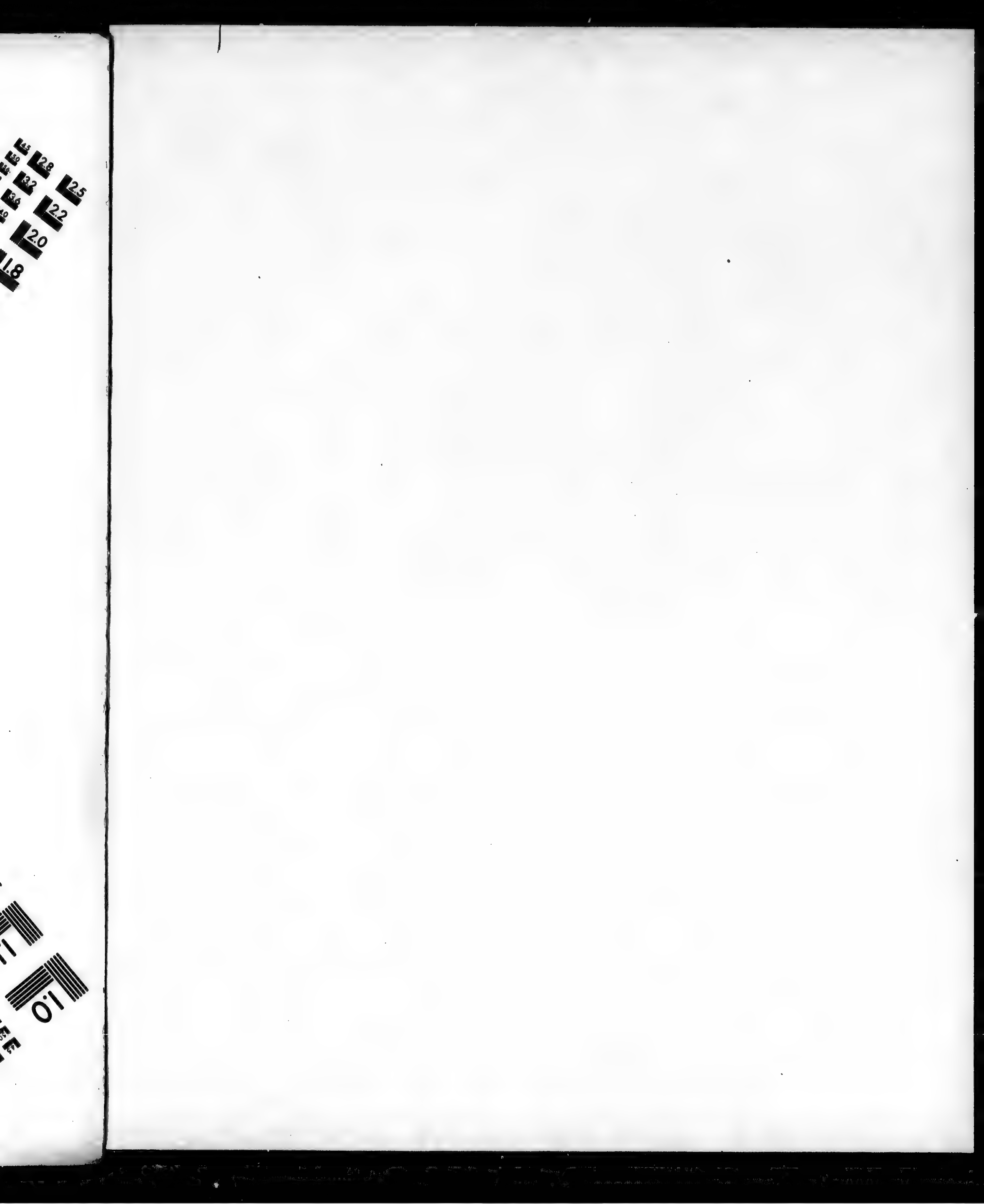
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



les raisons générales de ces effets, mais nous pouvons indiquer les conjectures qui se présentent au premier coup-d'œil ; on sait par expérience que des animaux transplantés d'un climat lointain, souvent dégénèrent, et quelquefois se perfectionnent en peu de temps, c'est-à-dire, en un très-petit nombre de générations : il est aisé de concevoir que ce qui produit cet effet est la différence du climat et de la nourriture ; l'influence de ces deux causes doit à la longue rendre ces animaux exempts ou susceptibles de certaines affections, de certaines maladies ; leur tempérament doit changer peu à peu ; le développement de la forme, qui dépend en partie de la nourriture et de la qualité des humeurs, doit donc changer aussi dans les générations : ce changement est à la vérité presque insensible à la première génération, parce que les deux animaux, mâle et femelle, que nous supposons être les souches de

cette race, ont pris leur consistance et leur forme avant d'avoir été dépaysés, et que le nouveau climat et la nourriture nouvelle peuvent à la vérité changer leur tempérament, mais ne peuvent pas influer assez sur les parties solides et organiques pour en altérer la forme, sur-tout si l'accroissement de leur corps étoit pris en entier; par conséquent la première génération ne sera point altérée; la première progéniture de ces animaux ne dégénérera pas; l'empreinte de la forme sera pure, il n'y aura aucun vice de souche au moment de la naissance; mais le jeune animal essuiera, dans un âge tendre et foible, les influences du climat, elles lui feront plus d'impression qu'elles n'en ont pu faire sur le père et la mère; celles de la nourriture seront aussi bien plus grandes, et pourront agir sur les parties organiques dans le temps de l'accroissement, en altérer un peu la forme originaire, et y pro-

duire des germes de défectuosité qui se manifesteront ensuite d'une manière très-sensible dans la seconde génération, où la progéniture a non-seulement ses propres défauts, c'est-à-dire, ceux qui lui viennent de son accroissement, mais encore les vices de la seconde souche, qui ne s'en développeront qu'avec plus d'avantage; et enfin à la troisième génération les vices de la seconde et de la troisième souche, qui proviennent de cette influence du climat et de la nourriture, se trouvant encore combinés avec ceux de l'influence actuelle dans l'accroissement, deviendront si sensibles que les caractères de la première souche en seront effacés. Ces animaux de race étrangère n'auront plus rien d'étranger, ils ressembleront en tout à ceux du pays; des chevaux d'Espagne ou de Barbarie, dont on conduit ainsi les générations, deviennent en France des chevaux français, souvent dès la se-

conde génération, et toujours à la troisième : on est donc obligé de croiser les races au lieu de les conserver ; on renouvelle la race à chaque génération, en faisant venir des chevaux barbes ou d'Espagne pour les donner aux jumens du pays ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ce renouvellement de race qui ne se fait qu'en partie, et, pour ainsi dire, à moitié, produit cependant de bien meilleurs effets que si le renouvellement étoit entier : un cheval et une jument d'Espagne ne produiront pas ensemble d'aussi beaux chevaux en France que ceux qui viendront de ce même cheval d'Espagne avec une jument du pays ; ce qui se concevra encore aisément, si l'on fait attention à la compensation nécessaire des défauts qui doit se faire lorsqu'on met ensemble un mâle et une femelle de différens pays : chaque climat, par ses influences et par celles de la nourriture, donne une certaine conforma-

tion qui pèche par quelque excès ou par quelque défaut; mais dans un climat chaud il y aura en excès ce qui sera en défaut dans un climat froid, et réciproquement; de manière qu'il doit se faire une compensation du tout lorsqu'on joint ensemble des animaux de ces climats opposés, et comme ce qui a le plus de perfection dans la nature est ce qui a le moins de défauts, et que les formes les plus parfaites sont seulement celles qui ont le moins de difformités, le produit de deux animaux dont les défauts se compenseroient exactement, seroient la production la plus parfaite de cette espèce : or, ils se compensent d'autant mieux, qu'on met ensemble des animaux de pays plus éloignés, ou plutôt de climats plus opposés; le composé qui en résulte est d'autant plus parfait, que les excès ou les défauts de l'habitude du père sont plus opposés aux défauts ou aux excès de l'habitude de la mère.

Dans le climat tempéré de la France, il faut donc, pour avoir de beaux chevaux, faire venir des étalons de climats plus chauds ou plus froids : les chevaux arabes, si l'on en peut avoir, et les barbes, doivent être préférés, et ensuite les chevaux d'Espagne et du royaume de Naples ; et pour les climats froids ceux de Danemarck, et ensuite ceux du Holstein et de Frise : tous ces chevaux produiront en France, avec les jumens du pays, de très-bons chevaux, qui seront d'autant meilleurs et d'autant plus beaux, que la température du climat sera plus éloignée de celle du climat de la France, en sorte que les arabes feront mieux que les barbes, les barbes mieux que ceux d'Espagne, et de même les chevaux tirés de Danemarck produiront de plus beaux chevaux que ceux de Frise. Au défaut de ces chevaux de climats beaucoup plus froids ou plus chauds, il faudra faire venir des étalons anglais ou

allemands, ou même des provinces méridionales de la France dans les provinces septentrionales : on gagnera toujours à donner aux jumens des chevaux étrangers ; et au contraire on perdra beaucoup à laisser multiplier ensemble, dans un haras, des chevaux de même race, car ils dégénèrent infailliblement et en très-peu de temps.

Dans l'espèce humaine, le climat et la nourriture n'ont pas d'aussi grandes influences que dans les animaux, et la raison en est assez simple : l'homme se défend mieux que l'animal de l'intempérie du climat ; il se loge, il se vêtit convenablement aux saisons ; sa nourriture est aussi beaucoup plus variée, et par conséquent elle n'influe pas de la même façon sur tous les individus : les défauts ou les excès qui viennent de ces deux causes, et qui sont si constans et si sensibles dans les animaux, le sont beaucoup moins dans les hommes ; d'ailleurs, comme il y a eu de fré-

quentes migrations de peuples, que les nations se sont mêlées, et que beaucoup d'hommes voyagent et se répandent de tous côtés, il n'est pas étonnant que les races humaines paroissent être moins sujettes au climat, et qu'il se trouve des hommes forts, bien faits, et même spirituels dans tous les pays. Cependant on peut croire que par une expérience dont on a perdu toute mémoire, les hommes ont autrefois connu le mal qui résultoit des alliances du même sang, puisque chez les nations les moins policées, il a rarement été permis au frère d'épouser sa sœur: cet usage qui est pour nous de droit divin, et qu'on ne rapporte chez les autres peuples qu'à des vues politiques, a peut-être été fondé sur l'observation; la politique ne s'étend pas d'une manière si générale et si absolue, à moins qu'elle ne tienne au physique: mais si les hommes ont une fois connu par expérience que leur race dégénéroit tou-

tes les fois qu'ils ont voulu la conserver sans mélange dans une même famille, ils auront regardé comme une loi de la nature celle de l'alliance avec des familles étrangères, et se seront tous accordés à ne pas souffrir de mélange entre leurs enfans. Et en effet, l'analogie peut faire présumer que dans la plupart des climats les hommes dégénéreroient comme les animaux, après un certain nombre de générations.

Une autre influence du climat et de la nourriture est la variété des couleurs dans la robe des animaux; ceux qui sont sauvages et qui vivent dans le même climat sont d'une même couleur, qui devient seulement un peu plus claire ou plus foncée dans les différentes saisons de l'année; ceux au contraire qui vivent sous des climats différens, sont de couleurs différentes, et les animaux domestiques varient prodigieusement par les couleurs, en sorte qu'il y a des chevaux, des chiens, &c.

de toute sorte de poils ; au lieu que les cerfs, les lièvres, &c. sont tous de la même couleur : les injures du climat toujours les mêmes, la nourriture toujours la même, produisent dans les animaux sauvages cette uniformité ; le soin de l'homme, la douceur de l'abri, la variété dans la nourriture, effacent et font varier cette couleur dans les animaux domestiques, aussi-bien que le mélange des races étrangères lorsqu'on n'a pas soin d'assortir la couleur du mâle avec celle de la femelle, ce qui produit quelquefois de belles singularités, comme on le voit sur les chevaux pies, où le blanc et le noir sont appliqués d'une manière si bizarre, et tranchent l'un sur l'autre si singulièrement, qu'il semble que ce ne soit pas l'ouvrage de la nature, mais l'effet du caprice d'un peintre.

Dans l'accouplement des chevaux, on assortira donc le poil et la taille, on contrastera les figures, on croisera les

races en opposant les climats, et on ne joindra jamais ensemble les chevaux et les jumens nés dans le même haras; toutes ces conditions sont essentielles, et il y a encore quelques autres attentions qu'il ne faut pas négliger : par exemple, il ne faut pas dans un haras de jumens à queue courte, parce que ne pouvant se défendre des mouches, elles en sont beaucoup plus tourmentées que celles qui ont tous leurs crins; et l'agitation continuelle que leur cause la piqûre de ces insectes, fait diminuer la quantité de leur lait, ce qui influe beaucoup sur le tempérament et la taille du poulain qui, toutes choses égales d'ailleurs, sera d'autant plus vigoureux que sa mère sera meilleure nourrice. Il faut tâcher de n'avoir pour son haras que des jumens qui aient toujours pâturé et qui n'aient point fatigué; les jumens qui ont toujours été à l'écurie nourries au sec, et qu'on met ensuite au pâturage, ne produisent pas

d'abord ; il leur faut du temps pour s'accoutumer à cette nouvelle nourriture.

Quoique la saison ordinaire de la chaleur des jumens soit depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de juin, il arrive assez souvent que dans un grand nombre il y en a quelques-unes qui sont en chaleur avant ce temps : on fera bien de laisser passer cette chaleur sans les faire couvrir, parce que le poulain naîtroit en hiver, souffriroit de l'intempérie de la saison, et ne pourroit sucer qu'un mauvais lait : et de même lorsqu'une jument ne vient en chaleur qu'après le mois de juin, on ne devroit pas la laisser couvrir, parce que le poulain naissant alors en été, n'a pas le temps d'acquérir assez de force pour résister aux injures de l'hiver suivant.

Beaucoup de gens, au lieu de conduire l'étalon à la jument pour la faire couvrir, le lâchent dans le parquet où

les jumens sont rassemblées, et l'y laissent en liberté choisir lui-même celles qui ont besoin de lui, et les satisfaire à son gré, cette manière est bonne pour les jumens, elles produiront même plus sûrement que de l'autre façon ; mais l'étalon se ruine plus en six semaines qu'il ne feroit en plusieurs années par un exercice modéré et conduit comme nous l'avons dit.

Lorsque les jumens sont pleines et que leur ventre commence à s'appesantir, il faut les séparer des autres qui ne le sont point, et qui pourroient les blesser ; elles portent ordinairement onze mois et quelques jours ; elles accouchent debout, au lieu que presque tous les autres quadrupèdes se couchent : on aide celles dont l'accouchement est difficile, on y met la main, on remet le poulain en situation, et quelquefois même, lorsqu'il est mort, on le tire avec des cordes. Le poulain se présente ordinairement la tête la

première, comme dans toutes les autres espèces d'animaux ; il rompt ses enveloppes en sortant de la matrice, et les eaux abondantes qu'elles contiennent s'écoulent ; il tombe en même temps un ou plusieurs morceaux solides formés par le sédiment de la liqueur épaissie de l'allantoïde ; ce morceau, que les anciens ont appelé l'hippomanès du poulain, n'est pas, comme ils le disent, un morceau de chair attaché à la tête du poulain, il en est au contraire séparé par la membrane amnios : la jument lèche le poulain après sa naissance, mais elle ne touche pas à l'hippomanès ; et les anciens se sont encore trompés lorsqu'ils ont assuré qu'elle le dévoroit à l'instant.

L'usage ordinaire est de faire couvrir une jument neuf jours après qu'elle a pouliné ; c'est pour ne point perdre de temps, et pour tirer de son haras tout le produit que l'on peut en attendre ; cependant il est sûr que la jument

ayant ensemble à nourrir son poulain né et son poulain à naître, ses forces sont partagées, et qu'elle ne peut leur donner autant que si elle n'avoit que l'un ou l'autre à nourrir : il seroit donc mieux, pour avoir d'excellens chevaux, de ne laisser couvrir les jumens que de deux années l'une, elles dureroient plus long-temps, et retiendroient plus sûrement ; car dans les haras ordinaires il s'en faut bien que toutes les jumens qui ont été couvertes produisent tous les ans, c'est beaucoup lorsque dans la même année, il s'en trouve la moitié ou les deux tiers qui donnent des poulains.

Les jumens, quoique pleines, peuvent souffrir l'accouplement ; et cependant il n'y a jamais de superfétation ; elles produisent ordinairement jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, et les plus vigoureuses ne produisent guère au-delà de dix-huit ans : les chevaux, lorsqu'ils ont été ménagés, peuvent

engendrer jusqu'à l'âge de vingt et même au-delà ; et l'on a fait sur ces animaux la même remarque que sur les hommes, c'est que ceux qui ont commencé de bonne heure finissent aussi plutôt ; car les gros chevaux qui sont plutôt formés que les chevaux fins, et dont on fait des étalons dès l'âge de quatre ans, ne durent pas si longtemps, et sont communément hors d'état d'engendrer avant l'âge de quinze ans.

La durée de la vie des chevaux est, comme dans toutes les autres espèces d'animaux, proportionnée à la durée du temps de leur accroissement ; l'homme qui est quatorze ans à croître, peut vivre six ou sept fois autant de temps, c'est-à dire, quatre-vingt-dix ou cent ans ; le cheval dont l'accroissement se fait en quatre ans, peut vivre six ou sept fois autant, c'est-à-dire, vingt-cinq ou trente ans. Les exemples qui pourroient être contraires à cette

règle sont si rares, qu'on ne doit pas même les regarder comme une exception dont on puisse tirer des conséquences ; et comme les gros chevaux prennent leur entier accroissement en moins de temps que les chevaux fins, ils vivent aussi moins de temps, et sont vieux dès l'âge de quinze ans.

Il paroîtroit au premier coup-d'œil que dans les chevaux et la plupart des autres animaux quadrupèdes, l'accroissement des parties postérieures est d'abord plus grand que celui des parties antérieures, tandis que dans l'homme les parties inférieures croissent moins d'abord que les parties supérieures ; car dans l'enfant les cuisses et les jambes sont, à proportion du corps, beaucoup moins grandes que dans l'adulte ; dans le poulain, au contraire, les jambes de derrière sont assez longues pour qu'il puisse atteindre à sa tête avec le pied de derrière, au lieu que le cheval adulte ne peut plus y atteindre : mais cette

différence vient moins de l'inégalité de l'accroissement total des parties antérieures et postérieures, que de l'inégalité des pieds de devant et de ceux de derrière, qui est constante dans toute la nature, et plus sensible dans les animaux quadrupèdes ; car dans l'homme les pieds sont plus gros que les mains, et sont aussi plutôt formés; et dans le cheval, dont une grande partie de la jambe de derrière n'est qu'un pied, puisqu'elle n'est composée que des os relatifs au tarse, au métatarse, &c. il n'est pas étonnant que ce pied soit plus étendu et plutôt développé que la jambe de devant, dont toute la partie inférieure représente la main, puisqu'elle n'est composée que des os du carpe, du métacarpe, &c. Lorsqu'un poulain vient de naître, on remarque aisément cette différence, les jambes de devant comparées à celles de derrière paroissent, et sont en effet beaucoup plus courtes alors qu'elles ne

le seront dans la suite ; et d'ailleurs l'épaisseur que le corps acquiert, quoiqu'indépendante des proportions de l'accroissement en longueur, met cependant plus de distance entre les pieds de derrière et la tête, et contribue par conséquent à empêcher le cheval d'y atteindre lorsqu'il a pris son accroissement.

Dans tous les animaux, chaque espèce est variée suivant les différens climats ; et les résultats généraux de ces variétés forment et constituent les différentes races dont nous ne pouvons saisir que celles qui sont les plus marquées, c'est-à-dire, celles qui diffèrent sensiblement les unes des autres, en négligeant toutes les nuances intermédiaires qui sont ici, comme en tout, infinies ; nous en avons même encore augmenté le nombre et la confusion en favorisant le mélange de ces races, et nous avons pour ainsi dire, brusqué la nature en amenant en ces climats des

chevaux d'Afrique ou d'Asie ; nous avons rendu méconnoissables les races primitives de France en y introduisant des chevaux de tous pays ; et il ne nous reste, pour distinguer les chevaux, que quelques légers caractères produits par l'influence actuelle du climat : ces caractères seroient bien plus marqués, et les différences seroient bien plus sensibles, si les races de chaque climat s'y fussent conservées sans mélange ; les petites variétés auroient été moins nuancées, moins nombreuses; mais il y auroit eu un certain nombre de grandes variétés bien caractérisées, que tout le monde auroit aisément distinguées; au lieu qu'il faut de l'habitude, et même une assez longue expérience pour connoître les chevaux des différens pays : nous n'avons sur cela que les lumières que nous avons pu tirer des livres des voyageurs, des ouvrages des plus habiles écuyers, tels que MM. de Newcastle, de Garsault,

de la Guérinière, &c. et de quelques remarques que M. de Pignerolles, écuyer du roi, et chef de l'Académie d'Angers, a eu la bonté de nous communiquer.

Les chevaux arabes sont les plus beaux que l'on connoisse en Europe; ils sont plus grands et plus étoffés que les barbes, et tout aussi bien faits; mais comme il en vient rarement en France, les écuyers n'ont pas d'observations détaillées de leurs perfections et de leurs défauts.

Les chevaux barbes sont plus communs; ils ont l'encolure longue, fine, peu chargée de crins et bien sortie du garrot, la tête belle, petite et assez ordinairement moutonnée, l'oreille belle et bien placée, les épaules légères et plates, le garrot mince et bien relevé, les reins courts et droits, le flanc et les côtes ronds sans trop de ventre, les hanches bien effacées, la croupe le plus souvent un peu longue et la queue

placée un peu haut, la cuisse bien formée et rarement plate, les jambes belles, bien faites et sans poil, le nerf bien détaché, le pied bien fait, mais souvent le paturon long; on en voit de tous poils, mais plus communément de gris : les barbes ont un peu de négligence dans leur allure, ils ont besoin d'être recherchés, et on leur trouve beaucoup de vîtesse et de nerf, ils sont fort légers et très-propres à la course : ces chevaux paroissent être les plus propres pour en tirer race; il seroit seulement à souhaiter qu'ils fussent de plus grande taille; les plus grands sont de quatre pieds huit pouces, et il est rare d'en trouver qui ayent quatre pieds neuf pouces; il est confirmé par expérience qu'en France, en Angleterre, &c. ils engendrent des poulains qui sont plus grands qu'eux : on prétend que parmi les barbes, ceux du royaume de Maroc sont les meilleurs, ensuite les barbes de montagne; ceux du reste

de la Mauritanie sont au-dessous, aussi bien que ceux de Turquie, de Perse et d'Arménie : tous ces chevaux des pays chauds ont le poil plus ras que les autres. Les chevaux turcs ne sont pas si bien proportionnés que les barbes ; ils ont pour l'ordinaire l'encolure effilée, le corps long, les jambes trop menues : cependant ils sont grands travailleurs et de longue haleine : on n'en sera pas étonné si l'on fait attention que dans les pays chauds les os des animaux sont plus durs que dans les climats froids, et c'est par cette raison que quoiqu'ils ayent le canon plus menu que ceux de ce pays-ci, ils ont cependant plus de force dans les jambes.

Les chevaux d'Espagne, qui tiennent le second rang après les barbes, ont l'encolure longue, épaisse, et beaucoup de crins, la tête un peu grosse, et quelquefois moutonnée, les oreilles longues, mais bien placées, les yeux pleins de feu, l'air noble et fier, les épaules

épaisses et le poitrail large, les reins assez souvent un peu bas, la côte ronde, et souvent un peu trop de ventre, la croupe ordinairement ronde et large, quoique quelques-uns l'aient un peu longue, les jambes belles et sans poil, le nerf bien détaché, le paturon quelquefois un peu long comme les barbes, le pied un peu alongé comme celui d'un mulet, et souvent le talon trop haut : les chevaux d'Espagne de belle race sont épais, bien étoffés, bas de terre; ils ont aussi beaucoup de mouvement dans leur démarche, beaucoup de souplesse, de feu et de fierté; leur poil le plus ordinaire est noir ou bai-marron, quoiqu'il y en ait quelques-uns de toutes sortes de poils; ils ont très-rarement des jambes blanches et des nez blancs; les Espagnols, qui ont de l'aversion pour ces marques, ne tirent point race de chevaux qui les ont, ils ne veulent qu'une étoile au front; ils estiment même les chevaux

zains autant que nous les méprisons : l'un et l'autre de ces préjugés, quoique contraires, sont peut être tout aussi mal fondés, puisqu'il se trouve de très-bons chevaux avec toutes sortes de marques, et de même d'excellens chevaux qui sont zains ; cette petite différence dans la robe d'un cheval ne semble en aucune façon dépendre de son naturel, ou de sa constitution intérieure, puisqu'elle dépend en effet d'une qualité extérieure et si superficielle, que par une légère blessure dans la peau on produit une tache blanche : au reste les chevaux d'Espagne, zains ou autres, sont tous marqués à la cuisse hors le montoire, de la marque du haras dont ils sont sortis : ils ne sont pas communément de grande taille ; cependant on en trouve quelques-uns de quatre pieds neuf ou dix pouces; ceux de la haute Andalousie passent pour être les meilleurs de tous, quoiqu'ils soient assez sujets à avoir la tête

trop longue; mais on leur fait grace de ce défaut en faveur de leurs rares qualités; ils ont du courage, de l'obéissance, de la grace, de la fierté, et plus de souplesse que les barbes; c'est par tous ces avantages qu'on les préfère à tous les autres chevaux du monde, pour la guerre, pour la pompe et pour le manége.

Les plus beaux chevaux anglais sont, pour la conformation, assez semblables aux arabes et aux barbes, dont ils sortent en effet; ils ont cependant la tête plus grande, mais bien faite et moutonnée, les oreilles plus longues, mais bien placées: par les oreilles seules on pourroit distinguer un cheval anglais d'un cheval barbe; mais la grande différence est dans la taille, les anglais sont bien étoffés et beaucoup plus grands; on en trouve communément de quatre pieds dix pouces, et même de cinq pieds de hauteur : il y en a de tous poils et de toutes marques; ils sont généralement

forts, vigoureux, hardis, capables d'une grande fatigue, excellens pour la chasse et la course, mais il leur manque la grace et la souplesse ; ils sont durs et ont peu de liberté dans les épaules.

On parle souvent de courses de chevaux en Angleterre; et il y a des gens extrêmement habiles dans cette espèce d'art gymnastique. Pour en donner une idée, je ne puis mieux faire que de rapporter ce qu'un homme respectable, mylord comte de Morton, m'a écrit de Londres le 18 février 1748. M. Thornhill, maître de poste à Stilton, fit gageure de courir à cheval trois fois de suite le chemin de Stilton à Londres, c'est-à-dire, de faire deux cent quinze milles d'Angleterre (environ soixante-douze lieues de France) en quinze heures. Le 29 avril 1745, vieux style, il se mit en course, partit de Stilton, fit la première course jusqu'à Londres en trois heures cin-

quante-une minutes, et monta huit différens chevaux dans cette course; il repartit sur-le-champ, et fit la seconde course, de Londres à Stilton, en trois heures cinquante-deux minutes, et ne monta que six chevaux; il se servit pour la troisième course des mêmes chevaux qui lui avoient déjà servi, dans les quatorze il en monta sept, et il acheva cette dernière course en trois heures quarante-neuf minunutes; en sorte que non-seulement il remplit la gageure qui étoit de faire ce chemin en quinze heures, mais il le fit en onze heures trente-deux minutes : je doute que dans les jeux olympiques il se soit jamais fait une course si rapide que cette course de M. Thornhill.

Les chevaux d'Italie étoient autrefois plus beaux qu'ils ne le sont aujourd'hui, parce que depuis un certain temps on y a négligé les haras, cependant il se trouve encore de beaux

chevaux napolitains, sur-tout pour les attelages; mais en général ils ont la tête grosse et l'encolure épaisse, ils sont indociles, et par conséquent difficiles à dresser : ces défauts sont compensés par la richesse de leur taille, par leur fierté et par la beauté de leurs mouvemens; ils sont excellens pour l'appareil, et ont beaucoup de dispositions à piaffer.

Les chevaux danois sont de si belle taille et si étoffés, qu'on les préfère à tous les autres pour en faire des attelages; il y en a de parfaitement bien moulés, mais en petit nombre, car le plus souvent ces chevaux n'ont pas une conformation fort régulière : la plupart ont l'encolure épaisse, les épaules grosses, les reins un peu longs et bas, la croupe trop étroite pour l'épaisseur du devant; mais ils ont tous de beaux mouvemens, et en général ils sont très-bons pour la guerre et pour l'appareil; ils sont de tous poils,

et même les poils singuliers, comme pie et tigre, ne se trouvent guère que dans les chevaux danois.

Il y a en Allemagne de fort beaux chevaux, mais en général ils sont pesans et ont peu d'haleine, quoiqu'ils viennent pour la plupart des chevaux turcs et barbes dont on entretient les haras, aussi bien que de chevaux d'Espagne et d'Italie ; ils sont donc peu propres à la chasse et à la course de vîtesse, au lieu que les chevaux hongrois, transilvains, &c. sont au contraire légers et bons coureurs : les housards et les hongrois leur fendent les naseaux, dans la vue, dit-on, de leur donner plus d'haleine, et aussi pour les empêcher de hennir à la guerre : on prétend que les chevaux auxquels on a fendu les naseaux ne peuvent plus hennir : je n'ai pas été à portée de vérifier ce fait, mais il me semble qu'ils doivent seulement hennir plus foiblement ; on a remarqué que les chevaux

hongrois, cravates et polonais sont sujets à être béguts.

Les chevaux de Hollande sont fort bons pour le carrosse, et ce sont ceux dont on se sert le plus communément en France : les meilleurs viennent de la province de Frise ; il y en a aussi de fort bons dans le pays de Bergues et de Juliers. Les chevaux flamands sont fort au-dessous des chevaux de Hollande, ils ont presque tous la tête grosse, les pieds plats, les jambes sujettes aux eaux, et ces deux derniers défauts sont essentiels dans les chevaux de carrosse.

Il y a en France des chevaux de toute espèce, mais les beaux sont en petit nombre : les meilleurs chevaux de selle viennent du Limosin, ils ressemblent assez aux barbes, et sont, comme eux, excellens pour la chasse, mais ils sont tardifs dans leur accroissement ; il faut les ménager dans leur jeunesse, et même ne s'en servir qu'à

l'âge de huit ans ; il y a aussi de très-bons bidets en Auvergne, en Poitou, dans le Morvant, en Bourgogne ; mais après le Limousin, c'est la Normandie qui fournit les plus beaux chevaux, ils ne sont pas si bons pour la chasse, mais ils sont meilleurs pour la guerre, ils sont plus étoffés et plus formés. On tire de la Basse-Normandie et du Cotentin de très-beaux chevaux de carrosse, qui ont plus de légèreté et de ressource que les chevaux de Hollande ; la Franche-Comté et le Boulonois fournissent de très-bons chevaux de tirage ; en général les chevaux français pèchent pour avoir de trop grosses épaules, au lieu que les barbes pèchent pour les avoir trop serrées.

Après l'énumération de ces chevaux qui nous sont les mieux connus, nous rapporterons ce que les voyageurs disent des chevaux étrangers que nous connoissons peu. Il y a de fort bons chevaux dans toutes les îles de l'Archi-

pel ; ceux de l'île de Crète étoient en grande réputation chez les anciens pour l'agilité et la vîtesse ; cependant aujourd'hui on s'en sert peu dans le pays même, à cause de la trop grande aspérité du terrein, qui est presque par-tout fort inégal et fort montueux : les beaux chevaux de ces îles, et même ceux de Barbarie, sont de race arabe. Les chevaux naturels du royaume de Maroc sont beaucoup plus petits que les arabes, mais plus légers et très-vigoureux. M. Shaw prétend que les haras d'Egypte et de Tingitanie l'emportent aujourd'hui sur tous ceux des pays voisins, au lieu qu'on trouvoit, il y a environ un siècle, d'aussi bons chevaux dans tout le reste de la Barbarie. L'excellence de ces chevaux barbes consiste, dit-il, à ne s'abattre jamais, et à se tenir tranquilles lorsque le cavalier descend ou laisse tomber la bride ; ils ont un grand pas et un galop rapide, mais on ne les laisse point

trotter ni marcher l'amble; les habitans du pays regardent ces allures du cheval comme des mouvemens grossiers et ignobles. Il ajoute que les chevaux d'Egypte sont supérieurs à tous les autres pour la taille et pour la beauté; mais ces chevaux d'Egypte, aussi bien que la plupart des chevaux de Barbarie, viennent des chevaux arabes, qui sont sans contredit les premiers et les plus beaux chevaux du monde.

Selon Marmol, ou plutôt selon Léon l'Africain, car Marmol l'a ici copié presque mot à mot, les chevaux arabes viennent des chevaux sauvages des déserts d'Arabie dont on a fait très-anciennement des haras, qui les ont tant multipliés, que toute l'Asie et l'Afrique en sont pleines; ils sont si légers, que quelques-uns d'entr'eux devancent les autruches à la course: les Arabes du désert et les peuples de Libye élèvent une grande quantité de ces chevaux pour la chasse; ils ne s'en

servent ni pour voyager ni pour combattre; ils les font paître lorsqu'il y a de l'herbe, et lorsque l'herbe manque, ils ne les nourrissent que de dattes et de lait de chameau, ce qui les rend nerveux, légers et maigres. Ils tendent des piéges aux chevaux sauvages, ils en mangent la chair, et disent que celle des jeunes est fort délicate : ces chevaux sauvages sont plus petits que les autres, ils sont communément de couleur cendrée, quoiqu'il y en ait aussi de blancs, et ils ont le poil de la queue fort court et hérissé. D'autres voyageurs nous ont donné sur ces chevaux arabes des relations curieuses, dont nous ne rapporterons ici que les principaux faits.

Il n'y a point d'Arabe, quelque misérable qu'il soit, qui n'ait des chevaux : ils montent ordinairement les jumens, l'expérience leur ayant appris qu'elles résistent mieux que les chevaux à la fatigue, à la faim et à la soif; elles sont aussi moins vicieuses,

plus douces, et hennissent moins fréquemment que les chevaux : ils les accoutument si bien à être ensemble, qu'elles demeurent en grand nombre, quelquefois des jours entiers, abandonnées à elles-mêmes sans se frapper les unes les autres, et sans se faire aucun mal. Les Turcs au contraire n'aiment point les jumens, et les Arabes leur vendent les chevaux qu'ils ne veulent pas garder pour étalons : ils conservent avec grand soin, et depuis très-long-temps, les races de leurs chevaux, ils en connoissent les générations, les alliances et toute la généalogie ; ils distinguent les races par des noms différens, et ils en font trois classes ; la première est celle des chevaux nobles, de race pure et ancienne des deux côtés ; la seconde est celle des chevaux de race ancienne, mais qui se sont mésalliés, et la troisième est celle des chevaux communs : ceux-ci se vendent à bas prix ; mais ceux de la pre-

mière classe et même ceux de la seconde, parmi lesquels il s'en trouve d'aussi bons que ceux de la première, sont excessivement chers; ils ne font jamais couvrir les jumens de cette première classe noble, que par des étalons de la même qualité : ils connoissent par une longue expérience toutes les races de leurs chevaux et de ceux de leurs voisins, ils en connoissent en particulier le nom, le surnom, le poil, les marques, &c. Quand ils n'ont pas des étalons nobles, ils en empruntent chez leurs voisins, moyennant quelqu'argent, pour faire couvrir leurs jumens, ce qui se fait en présence de témoins qui en donnent une attestation signée et scellée par-devant le secrétaire de l'émir, ou quelqu'autre personne publique; et dans cette attestation le nom du cheval et de la jument est cité, et toute leur génération exposée : lorsque la jument a pouliné, l'on appelle encore des témoins, et l'on

fait une autre attestation dans laquelle on fait la description du poulain qui vient de naître, et on marque le jour de sa naissance. Ces billets donnent le prix aux chevaux, et on les remet à ceux qui les achètent. Les moindres jumens de cette première classe sont de cinq cents écus, et il y en a beaucoup qui se vendent mille écus, et même quatre, cinq et six mille livres. Comme les Arabes n'ont qu'une tente pour maison, cette tente leur sert aussi d'écurie : la jument, le poulain, le mari, la femme et les enfans couchent tous pêle-mêle les uns avec les autres : on y voit les petits enfans sur le corps, sur le cou de la jument et du poulain, sans que ces animaux les blessent ni les incommodent ; on diroit qu'ils n'osent se remuer de peur de leur faire du mal. Ces jumens sont si accoutumées à vivre dans cette familiarité, qu'elles souffrent toute sorte de badinage. Les Arabes ne les battent point, ils les trai-

tent doucement, ils parlent et raisonnent avec elles, ils en prennent un très-grand soin, ils les laissent toujours aller au pas, et ne les piquent jamais sans nécessité : mais aussi dès qu'elle se sentent chatouiller le flanc avec le coin de l'étrier, elles partent subitement et vont d'une vitesse incroyable ; elles sautent les haies et les fossés aussi légèrement que les biches ; et si leur cavalier vient à tomber, elles sont si bien dressées, qu'elles s'arrêtent tout court, même dans le galop le plus rapide. Tous les chevaux des Arabes sont d'une taille médiocre, fort dégagés et plutôt maigres que gras : ils les pansent soir et matin fort régulièrement, et avec tant de soin, qu'ils ne leur laissent pas la moindre crasse sur la peau ; ils leur lavent les jambes, le crin et la queue qu'ils laissent toute longue et qu'ils peignent rarement pour ne pas rompre le poil ; ils ne leur donnent rien à manger tout le jour, ils leur donnent seulement à

boire deux ou trois fois, et au coucher du soleil ils leur passent un sac à la tête, dans lequel il y a environ un demi-boisseau d'orge bien net : ces chevaux ne mangent donc que pendant la nuit, et on ne leur ôte le sac que le lendemain matin lorsqu'ils ont tout mangé : on les met au verd au mois de mars, quand l'herbe est grande; c'est dans cette même saison que l'on fait couvrir les jumens, et on a grand soin de leur jeter de l'eau froide sur la croupe, immédiatement après qu'elles ont été couvertes : lorsque la saison du printemps est passée, on retire les chevaux du pâturage, et on ne leur donne ni herbe ni foin de tout le reste de l'année, ni même de paille que très-rarement, l'orge est leur unique nourriture. On ne manque pas de couper aussi les crins aux poulains dès qu'ils ont un an ou dix-huit mois, afin qu'ils deviennent plus touffus et plus longs : on les monte dès l'âge de deux ans ou deux

an et demi tout au plus tard, on ne leur met la selle et la bride qu'à cet âge; et tous les jours du matin jusqu'au soir, tous les chevaux des Arabes demeurent sellés et bridés à la porte de la tente.

La race de ces chevaux s'est étendue en Barbarie, chez les Maures et même chez les Nègres de la rivière de Gambie et du Sénégal; les seigneurs du pays en ont quelques-uns qui sont d'une grande beauté; au lieu d'orge et d'avoine on leur donne du maïs concassé ou réduit en farine, qu'on mêle avec du lait lorsqu'on veut les engraisser; et dans ce climat si chaud on ne les laisse boire que rarement. D'un autre côté les chevaux arabes ont peuplé l'Egypte, la Turquie et peut-être la Perse, où il y avoit autrefois des haras très-considérables. Marc-Paul cite un haras de dix mille jumens blanches, et il dit que dans la province de Balascie il y avoit une grande quantité de chevaux grands et légers, avec la corne du pied

si dure qu'il étoit inutile de les ferrer.

Tous les chevaux du Levant ont, comme ceux de Perse et d'Arabie, la corne fort dure; on les ferre cependant, mais avec des fers minces, légers, et qu'on peut clouer par-tout: en Turquie, en Perse et en Arabie, on a aussi les mêmes usages pour les soigner, nourrir et leur faire de la litière de leur fumier, qu'on fait auparavant sécher au soleil pour ôter l'odeur, et ensuite on les réduit en poudre, et on en fait une couche, dans l'écurie ou dans la tente, d'environ quatre ou cinq pouces d'épaisseur; cette litière dure fort longtemps, car quand elle est infectée de nouveau, on la relève pour la faire sécher au soleil une seconde fois, et cela lui fait perdre entièrement sa mauvaise odeur.

Il y a en Turquie des chevaux arabes, des chevaux tartares, des chevaux hongrois et des chevaux de race du pays; ceux-ci sont beaux et très-fins, ils ont beaucoup de feu, de vîtesse, et

même d'agrémens, mais ils sont trop délicats; ils ne peuvent supporter la fatigue, ils mangent peu, ils s'échauffent aisément, et ont la peau si sensible qu'ils ne peuvent supporter le frottement de l'étrille; on se contente de les frotter avec l'époussette et de les laver : ces chevaux, quoique beaux, sont, comme l'on voit, fort au-dessous des arabes, ils sont même au-dessous des chevaux de Perse, qui sont après les arabes, les plus beaux et les meilleurs chevaux de l'Orient; les pâturages des plaines de Médie, de Persépolis, d'Ardébil, de Derbent, sont admirables, et l'on y élève, par les ordres du gouvernement, une prodigieuse quantité de chevaux, dont la plupart sont très-beaux, et presque tous excellens. Pietro della Valle préfère les chevaux communs de Perse aux chevaux d'Italie, et même, dit-il, aux plus excellens chevaux du royaume de Naples; communément ils sont de

taille médiocre, il y en a même de fort petits, qui n'en sont pas moins bons ni moins forts; mais il s'en trouve aussi beaucoup de bonne taille et plus grands que les chevaux de selle anglais. Ils ont tous la tête légère, l'encolure fine, le poitrail étroit, les oreilles bien faites et bien placées, les jambes menues, la croupe belle et la corne dure; ils sont dociles, vifs, légers, hardis, courageux et capables de supporter une grande fatigue; ils courent d'une très-grande vîtesse, sans jamais s'abattre ni s'affaisser; ils sont robustes et très-aisés à nourrir, on ne leur donne que de l'orge mêlé avec de la paille hachée menu, dans un sac qu'on leur passe à la tête, et on ne les met au verd que pendant six semaines au printemps: on leur laisse la queue longue, on ne sait ce que c'est que de les faire hongres; on leur donne des couvertures pour les défendre des injures de l'air; on les soigne avec une attention particulière,

on les conduit avec un simple bridon et sans éperon, et on en transporte une très grande quantité en Turquie, et sur-tout aux Indes: ces voyageurs, qui font tous l'éloge des chevaux de Perse, s'accordent cependant à dire que les chevaux arabes sont encore supérieurs pour l'agilité, le courage et la force, et même la beauté, et qu'ils sont beaucoup plus recherchés en Perse même que les plus beaux chevaux du pays.

Les chevaux qui naissent aux Indes ne sont pas bons, ceux dont se servent les grands du pays y sont transportés de Perse et d'Arabie; on leur donne un peu de foin le jour, et le soir on leur fait cuire des pois avec du sucre et du beurre au lieu d'avoine ou d'orge: cette nourriture les soutient et leur donne un peu de force, sans cela ils dépériroient en très-peu de temps, le climat leur étant contraire. Les chevaux naturels du pays, sont en général fort petits, il y en a même de si

petits, que Tavernier rapporte que le jeune prince du Mogol, âgé de sept ou huit ans, montoit ordinairement un petit cheval très-bien fait, dont la taille n'excédoit pas celle d'un grand lévrier. Il semble que les climats excessivement chauds soient contraires aux chevaux : ceux de la côte d'Or, de celle de Juda, de Guinée, &c. sont, comme ceux des Indes, fort mauvais ils portent la tête et le cou fort bas, leur marche est si chancelante, qu'on les croit toujours prêts à tomber ; ils ne se remueroient pas si on ne les frappoit continuellement, et la plupart sont si bas, que les pieds de ceux qui les montent touchent presqu'à terre ; ils sont de plus fort indociles, et propres seulement à servir de nourriture aux Nègres, qui en aiment la chair autant que celle des chiens : ce goût pour la chair du cheval est donc commun aux Nègres et aux Arabes, il se retrouve en Tartarie, et même à la Chine. Les

chevaux chinois ne valent pas mieux que ceux des Indes, ils sont foibles, lâches, mal faits, et fort petits; ceux de la Corée n'ont que trois pieds de hauteur : à la Chine presque tous les chevaux sont hongres, et ils sont si timides, qu'on ne peut s'en servir à la guerre; aussi peut-on dire que ce sont les chevaux tartares qui ont fait la conquête de la Chine : ces chevaux sont très-propres pour la guerre, quoique communément ils ne soient que de taille médiocre; ils sont forts, vigoureux, fiers, ardens, légers et grands coureurs; ils ont la corne du pied fort dure, mais trop étroite; la tête fort légère, mais trop petite; l'encolure longue et roide, les jambes trop hautes, avec tous ces défauts ils peuvent passer pour de très-bons chevaux, ils sont infatigables et courent d'une vîtesse extrême. Les Tartares vivent avec leurs chevaux à-peu-près comme les Arabes, ils les font monter dès l'âge

de sept ou huit mois par de jeunes enfans, qui les promènent et les font courir à petites reprises; ils les dressent ainsi peu à peu, et leur font souffrir de grandes diètes, mais ils ne les montent pour aller en course que quand ils ont six ou sept ans; ils leur font supporter alors des fatigues incroyables, comme de marcher deux ou trois jours sans s'arrêter, d'en passer quatre ou cinq sans autre nourriture qu'une poignée d'herbe de huit heures en huit heures, et d'être en même temps vingt-quatre heures sans boire, &c. Ces chevaux, qui paroissent, et qui en effet sont si robustes dans leur pays, dépérissent dès qu'on les transporte à la Chine et aux Indes, mais ils réussissent assez en Perse et en Turquie.

Les petits Tartares ont aussi une race de petits chevaux dont ils font tant de cas, qu'ils ne se permettent jamais de les vendre à des étrangers : ces chevaux ont toutes les bonnes et mau-

vaises qualités de ceux de la grande Tartarie, ce qui prouve combien les mêmes mœurs et la même éducation donnent le même naturel et la même habitude à ces animaux. Il y a aussi en Circassie et en Mingrélie beaucoup de chevaux qui sont même plus beaux que les chevaux tartares; on trouve encore d'assez beaux chevaux en Ukraine, en Valachie, en Pologne et en Suède, mais nous n'avons pas d'observations particulières de leurs qualités et de leurs défauts.

Maintenant, si l'on consulte les anciens sur la nature et les qualités des chevaux des différens pays, on trouvera que les chevaux de la Grèce, et sur-tout ceux de la Thessalie et de l'Epire avoient de la réputation, et étoient très-bons pour la guerre; que ceux de l'Achaïe étoient les plus grands que l'on connût; que les plus beaux de tous étoient ceux d'Egypte où il y en avoit une très-grande quantité, et où

Salomon envoyoit en acheter à un très-grand prix ; qu'en Éthiopie, les chevaux réussissoient mal à cause de la trop grande chaleur du climat ; que l'Arabie et l'Afrique fournissoient les chevaux les mieux faits, sur-tout les plus légers et les plus propres à la monture et à la course ; que ceux d'Italie, et sur-tout de la Pouille, étoient aussi très-bons ; qu'en Sicile, Cappadoce, Syrie, Arménie, Médie et Perse, il y avoit d'excellens chevaux, et recommandables par leur vîtesse et leur légéreté ; que ceux de Sardaigne et de Corse étoient petits, mais vifs et courageux ; que ceux d'Espagne ressembloient à ceux des Parthes, et étoient excellens pour la guerre ; qu'il y avoit aussi en Transilvanie et en Valachie des chevaux à tête légère, à grands crins pendans jusqu'à terre, et à queue touffue, qui étoient très-prompts à la course ; que les chevaux danois étoient bien faits et bons sauteurs ; que ceux

de Scandinavie étoient petits, mais bien moulés et fort agiles; que les chevaux de Flandres étoient forts; que les Gaulois fournissoient aux Romains de bons chevaux pour la monture et pour porter des fardeaux; que les chevaux des Germains étoient mal faits et si mauvais, qu'ils ne s'en servoient pas; que les Suisses en avoient beaucoup et très-bons pour la guerre; que les chevaux de Hongrie étoient aussi fort bons; et enfin, que les chevaux des Indes étoient fort petits et très-foibles.

Il résulte de tous ces faits, que les chevaux arabes ont été de tous temps et sont encore les premiers chevaux du monde, tant pour la beauté que pour la bonté; que c'est d'eux que l'on tire, soit immédiatement, soit médiatement par le moyen des barbes, les plus beaux chevaux qui soient en Europe, en Afrique et en Asie; que le climat de l'Arabie est peut-être le vrai climat des chevaux, et le meilleur de

tous les climats, puisqu'au lieu d'y croiser les races par des races étrangères, on a grand soin de les conserver dans toute leur pureté; que si ce climat n'est pas par lui-même le meilleur climat pour les chevaux, les Arabes l'ont rendu tel par les soins particuliers qu'ils ont pris de tous les temps, d'ennoblir les races, en ne mettant ensemble que les individus les mieux faits et de la première qualité; que par cette attention suivie pendant des siècles, ils ont pu perfectionuer l'espèce au-delà de ce que la nature auroit fait dans le meilleur climat : on peut encore en conclure que les climats plus chauds que froids, et sur-tout les pays secs, sont ceux qui conviennent le mieux à la nature de ces animaux; qu'en général les petits chevaux sont meilleurs que les grands; que le soin leur est aussi nécessaire à tous que la nourriture; qu'avec de la familiarité et des caresses on en tire beaucoup

plus que par la force et les châtimens, que les chevaux des pays chauds ont les os, la corne, les muscles plus durs que ceux de nos climats; que quoique la chaleur convienne mieux que le froid à ces animaux, cependant le chaud excessif ne leur convient pas; que le grand froid leur est contraire; qu'enfin leur habitude et leur naturel dépendent presqu'en entier du climat, de la nourriture, des soins et de l'éducation.

En Perse, en Arabie et dans plusieurs autres lieux de l'Orient, on n'est pas dans l'usage de hongrer les chevaux, comme on le fait si généralement en Europe et à la Chine : cette opération leur ôte beaucoup de force, de courage, de fierté, &c. mais leur donne de la douceur, de la tranquillité, de la docilité. A l'égard de l'âge auquel on doit la faire, il y a des usages différens; dans certaines provinces on hongre les chevaux dès l'âge d'un an ou dix-huit mois, mais l'usage le plus général et le

mieux fondé est de ne les hongrer qu'à deux et même à trois ans, parce qu'en les hongrant tard ils conservent un peu plus des qualités attachées au sexe masculin. Pline dit que les dents de lait ne tombent point à un cheval qu'on fait hongre avant qu'elles soient tombées : j'ai été à portée de vérifier ce fait, et il ne s'est pas trouvé vrai ; les dents de lait tombent également aux jeunes chevaux hongres et aux jeunes chevaux entiers ; et il est probable que les anciens n'ont hasardé ce fait que parce qu'ils l'ont cru fondé sur l'analogie de la chute des cornes du cerf, du chevreuil, &c. qui en effet ne tombent point lorsque l'animal a été coupé. Au reste un cheval hongre n'a plus la puissance d'engendrer, mais il peut encore s'accoupler, et l'on en a vu des exemples.

Les chevaux de quelque poil qu'ils soient, muent comme presque tous les autres animaux couverts de poil, et

cette mue se fait une fois l'an ; ordinairement au printemps, et quelquefois en automne ; ils sont alors plus foibles que dans les autres temps, il faut les ménager, les soigner davantage et les nourrir un peu plus largement. Il y a aussi des chevaux qui muent de corne, cela arrive sur-tout à ceux qui ont été élevés dans des pays humides et marécageux, comme en Hollande.

Les chevaux hongres et les jumens hennissent moins fréquemment que les chevaux entiers. Ils ont aussi la voix moins pleine et moins grave : on peut distinguer dans tous cinq sortes de hennissemens différens, relatifs à différentes passions; le hennissement d'alégresse, dans lequel la voix se fait entendre assez longuement, monte et finit à des sons plus aigus ; le cheval rue en même temps, mais légèrement, et ne cherche point à frapper ; le hennissement du desir soit d'amour soit d'attachement, dans lequel le cheval

ne rue point, et la voix se fait entendre longuement, et finit par des sons plus graves; le hennissement de la colère, pendant lequel le cheval rue et frappe dangereusement, est très-court et aigu; celui de la crainte, pendant lequel il rue aussi, n'est guère plus long que celui de la colère; la voix est grave, rauque, et semble sortir en entier des naseaux : ce hennissement est assez semblable au rugissement d'un lion; celui de la douleur est moins un hennissement qu'un gémissement ou ronflement d'oppression qui se fait à voix grave, et suit les alternatives de la respiration. Au reste, on a remarqué que les chevaux qui hennissent le plus souvent, sur-tout d'alégresse et de desir, sont les meilleurs et les plus généreux; les chevaux entiers ont aussi la voix plus forte que les hongres et les jumens : dès la naissance le mâle a la voix plus forte que la femelle; à deux ans ou deux ans et demi, c'est-à-

dire, à l'âge de puberté, la voix des mâles et des femelles devient plus forte et plus grave, comme dans l'homme et dans la plupart des autres animaux. Lorsque le cheval est passionné d'amour, du desir, d'appétit, il montre les dents et semble rire, il les montre aussi dans la colère et lorsqu'il veut mordre; il tire quelquefois la langue pour lécher, mais moins fréquemment que le bœuf qui lèche beaucoup plus que le cheval, et qui cependant est moins sensible aux caresses : le cheval se souvient aussi beaucoup plus long-temps des mauvais traitemens, et il se rebute aussi plus aisément que le bœuf; son naturel ardent et courageux lui fait donner d'abord tout ce qu'il possède de forces, et lorsqu'il sent qu'on exige encore davantage, il s'indigne et refuse; au lieu que le bœuf qui de sa nature est lent et paresseux, s'excède et se rebute moins aisément.

Le cheval dort beaucoup plus que

l'homme ; lorsqu'il se porte bien il ne demeure guère que deux ou trois heures de suite couché, il se relève ensuite pour manger ; et lorsqu'il a été trop fatigué, il se couche une seconde fois après avoir mangé, mais en tout il ne dort guère que trois ou quatre heures en vingt-quatre ; il y a même des chevaux qui ne se couchent jamais et qui dorment toujours debout ; ceux qui se couchent, dorment aussi quelquefois sur leurs pieds : on a remarqué que les hongres dorment plus souvent et plus long-temps que les chevaux entiers.

Les quadrupèdes ne boivent pas tous de la même manière, quoique tous soient également obligés d'aller chercher avec la tête la liqueur qu'ils ne peuvent saisir autrement, à l'exception du singe, du maki et de quelques autres qui ont des mains, et qui par conséquent peuvent boire comme l'homme, lorsqu'on leur donne un vase qu'ils peuvent tenir; car ils le portent

à leur bouche, l'inclinent, versent la liqueur, et l'avalent par le simple mouvement de la déglutition : l'homme boit ordinairement de cette manière, parce que c'est en effet la plus commode ; mais il peut encore boire de plusieurs autres façons, en approchant les lèvres et les contractant pour aspirer la liqueur, ou bien en y enfonçant le nez et la bouche assez profondément pour que la langue en soit environnée et n'ait d'autre mouvement à faire que celui qui est nécessaire pour la déglutition, ou encore en mordant, pour ainsi dire, la liqueur avec les lèvres, ou enfin quoique plus difficilement, en tirant la langue, l'élargissant, et formant une espèce de petit godet qui rapporte un peu d'eau dans la bouche : la plupart des quadrupèdes pourroient aussi chacun boire de plusieurs manières ; mais ils font comme nous, ils choisissent celle qui leur est la plus commode, et la suivent constamment. Le

chien, dont la gueule est fort ouverte et la langue longue et mince, boit en lapant, c'est-à-dire, en léchant la liqueur, et formant avec la langue un godet qui se remplit à chaque fois et rapporte une assez grande quantité de liqueur, il préfère cette façon à celle de se mouiller le nez: le cheval, au contraire, qui a la bouche plus petite et la langue trop épaisse et trop courte pour former un grand godet, et qui d'ailleurs boit encore plus avidement qu'il ne mange, enfonce la bouche et le nez brusquement et profondément dans l'eau qu'il avale abondamment par le simple mouvement de la déglutition; mais cela même le force à boire tout d'une haleine, au lieu que le chien respire à son aise pendant qu'il boit: aussi doit-on laisser aux chevaux la liberté de boire à plusieurs reprises, sur-tout après une course, lorsque le mouvement de la respiration est court et pressé: on ne doit pas non

plus leur laisser boire de l'eau trop froide, parce qu'indépendamment des coliques que l'eau froide cause souvent, il leur arrive aussi par la nécessité où ils sont d'y tremper les naseaux, qu'ils se refroidissent le nez, s'enrhument, et prennent peut-être les germes de cette maladie à laquelle on a donné le nom de *morve*, la plus formidable de toutes pour cette espèce d'animaux : car on sait depuis peu que le siége de la morve est dans la membrane pituitaire, que c'est par conséquent un vrai rhume qui à la longue cause une inflammation dans cette membrane; et d'un autre côté les voyageurs qui rapportent dans un assez grand détail les maladies des chevaux dans les pays chauds, comme l'Arabie, la Perse, la Barbarie, ne disent pas que la morve y soit aussi fréquente que dans les climats froids; ainsi je crois être fondé à conjecturer que l'une des causes de cette maladie est la froideur de l'eau,

parce que ces animaux sont obligés d'y enfoncer et d'y tenir le nez et les naseaux pendant un temps considérable, ce que l'on préviendroit en ne leur donnant jamais d'eau froide, et en leur essuyant toujours les naseaux après qu'ils ont bu. Les ânes qui craignent le froid beaucoup plus que les chevaux, et qui leur ressemblent si fort par la structure intérieure, ne sont pas cependant si sujets à la morve, ce qui ne vient peut-être que de ce qu'ils boivent différemment des chevaux; car au lieu d'enfoncer profondément la bouche et le nez dans l'eau, ils ne font presque que l'atteindre des lèvres.

Je ne parlerai pas des autres maladies des chevaux, ce seroit trop étendre l'histoire naturelle que de joindre à l'histoire d'un animal celle de ses maladies; cependant je ne puis terminer l'histoire du cheval sans marquer quelques regrets de ce que la santé de cet

animal utile et précieux a été jusqu'à présent abandonnée aux soins et à la pratique souvent aveugle de gens sans connoissance et sans lettres. La médecine que les anciens ont appelée *médecine vétérinaire*, n'est presque connue que de nom : je suis persuadé que si quelque médecin tournoit ses vues de ce côté-là, et faisoit de cette étude son principal objet, il en seroit bientôt dédommagé par d'amples succès ; que non-seulement il s'enrichiroit, mais même qu'au lieu de se dégrader il s'illustreroit beaucoup, et cette médecine ne seroit pas si conjecturale et si difficile que l'autre : la nourriture, les mœurs, l'influence du sentiment, toutes les causes en un mot, étant plus simples dans l'animal que dans l'homme, les maladies doivent aussi être moins compliquées, et par conséquent plus faciles à juger et à traiter avec succès ; sans compter la liberté qu'on auroit toute entière de faire des expé-

riences, de tenter de nouveaux remèdes, et de pouvoir arriver sans crainte et sans reproche à une grande étendue de connoissances en ce genre, dont on pourroit même par analogie tirer des inductions utiles à l'art de guérir les hommes.

L'ANE.

L'Ane est de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille que le cheval est fier, ardent, impétueux; il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtimens et les coups; il est sobre, et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture; il se contente des herbes les plus dures et les plus désagréables, que le cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent; il est fort délicat sur l'eau, il ne veut boire que de la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus: il boit aussi sobrement qu'il mange, et

n'enfonce point du tout son nez dans l'eau par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de ses oreilles : comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère, et sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter, il se couche pour se rouler toutes les fois qu'il le peut, et semble par-là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui ; car il ne se vautre pas comme le cheval dans la fange et dans l'eau ; il craint même de se mouiller les pieds, et se détourne pour éviter la boue ; aussi a-t-il la jambe plus sèche et plus nette que le cheval, il est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle.

Dans la première jeunesse il est gai, et même assez joli, il a de la légèreté et de la gentillesse ; mais il la perd bientôt, soit par l'âge, soit par les mauvais traitemens, et il devient lent, in-

docile et têtu ; il n'est ardent que pour le plaisir, ou plutôt il en est furieux au point que rien ne peut le retenir, et que l'on en a vu s'excéder et mourir quelques instans après ; et comme il aime avec une espèce de fureur, il a aussi pour sa progéniture le plus fort attachement. Pline nous assure que lorsqu'on sépare la mère de son petit, elle passe à travers les flammes pour aller le rejoindre ; il s'attache aussi à son maître, quoiqu'il en soit ordinairement maltraité, il le sent de loin et le distingue de tous les autres hommes ; il reconnoît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés ; il a les yeux bons, l'odorat admirable, sur-tout pour les corpuscules de l'ânesse, l'oreille excellente, ce qui a encore contribué à le faire mettre au nombre des animaux timides, qui ont tous, à ce qu'on prétend, l'ouïe très-fine et les oreilles longues ; lorsqu'on le surcharge, il le

marque en inclinant la tête et baissant les oreilles ; lorsqu'on le tourmente trop, il ouvre la bouche et retire les lèvres d'une manière très-désagréable, ce qui lui donne l'air moqueur et dérisoire ; si on lui couvre les yeux, il reste immobile ; et lorsqu'il est couché sur le côté, si on lui place la tête de manière que l'œil soit appuyé sur la terre, et qu'on couvre l'autre œil avec une pierre ou un morceau de bois, il restera dans cette situation sans faire aucu mouvement et sans se secouer pour se relever : il marche, il trotte et il galoppe comme le cheval, mais tous ces mouvemens sont petits et beaucoup plus lents; quoiqu'il puisse d'abord courir avec assez de vîtesse, il ne peut fournir qu'une petite carrière, pendant un petit espace de temps ; et quelque allure qu'il prenne, si on le presse, il est bientôt rendu.

Le cheval hennit et l'âne brait, ce qui se fait par un grand cri très-long,

très-désagréable, et discordant par dissonances alternatives de l'aigu au grave et du grave à l'aigu ; ordinairement il ne crie que lorsqu'il est pressé d'amour ou d'appétit ; l'ânesse a la voix plus claire et plus perçante ; l'âne qu'on fait hongre ne brait qu'à basse voix ; et quoiqu'il paroisse faire autant d'efforts et les mêmes mouvemens de la gorge, son cri ne se fait entendre que de loin.

De tous les animaux couverts de poil, l'âne est celui qui est le moins sujet à la vermine ; jamais il n'a de poux, ce qui vient apparemment de la dureté et de la sécheresse de sa peau qui est en effet plus dure que celle de la plupart des autres quadrupèdes ; et c'est par la même raison qu'il est bien moins sensible que le cheval au fouet et à la piqûre des mouches.

A deux ans et demi les premières dents incisives du milieu tombent, et ensuite les autres incisives à côté des premières tombent aussi et se renou-

vellent dans le même temps et dans le même ordre que celles du cheval : l'on connoît aussi l'âge de l'âne par les dents; les troisièmes incisives de chaque côté le marquent comme dans le cheval.

Dès l'âge de deux ans, l'âne est en état d'engendrer ; la femelle est encore plus précoce que le mâle, et elle est tout aussi lascive; lorsqu'elle est pleine, la chaleur cesse bientôt, et dans le dixième mois le lait paroît dans les mamelles ; elle met bas dans le douzième mois, et souvent il se trouve des morceaux solides dans la liqueur de l'amnios, semblables à l'hippomanès du poulain; sept jours après l'accouchement la chaleur se renouvelle, et l'ânesse est en état de recevoir le mâle, en sorte qu'elle peut, pour ainsi dire, continuellement engendrer et nourrir; elle ne produit qu'un petit, et si rarement deux, qu'à peine en a-t-on des exemples. Au bout de cinq ou six mois on peut sevrer l'ânon, et

cela est même nécessaire si la mère est pleine, pour qu'elle puisse mieux nourrir son fœtus. L'âne étalon doit être choisi parmi les plus grands et les plus forts de son espèce; il faut qu'il ait au moins trois ans, et qu'il n'en passe pas dix, qu'il ait les jambes hautes, le corps étoffé, la tête élevée et légère, les yeux vifs, les naseaux gros, l'encolure un peu longue, le poitrail large, les reins charnus, la côte large, la croupe plate, la queue courte, le poil luisant, doux au toucher et d'un gris foncé.

L'âne, qui comme le cheval est trois ou quatre ans à croître, vit aussi comme lui vingt-cinq ou trente ans; on prétend seulement que les femelles vivent ordinairement plus long-temps que les mâles, mais cela ne vient peut-être que de ce qu'étant souvent pleines, elles sont un peu plus ménagées, au lieu qu'on excède continuellement les mâles de fatigue et de coups; ils dor-

ment moins que les chevaux, et ne se couchent pour dormir que quand ils sont excédés : l'âne étalon dure aussi plus long-temps que le cheval étalon ; plus il est vieux, plus il paroît ardent, et en général la santé de cet animal est bien plus ferme que celle du cheval ; il est moins délicat, et il n'est pas sujet, à beaucoup près, à un aussi grand nombre de maladies ; les anciens même ne lui en connoissoient guère d'autres que celle de la morve, à laquelle il est, comme nous l'avons dit, encore bien moins sujet que le cheval.

Il y a parmi les ânes différentes races, comme parmi les chevaux, mais que l'on connoît moins, parce qu'on ne les a ni soignés ni suivis avec la même attention ; seulement on ne peut guère douter que tous ne soient originaires des climats chauds. Aristote assure qu'il n'y en avoit point de son temps en Scythie, ni dans les autres pays septentrionaux qui avoisinent la Scythie, ni même

dans les Gaules, dont le climat, dit-il, ne laisse pas d'être froid; et il ajoute que le climat froid, ou les empêche de produire, ou les fait dégénérer, et que c'est par cette dernière raison que dans l'Illyrie, la Thrace et l'Epire ils sont petits et foibles; ils sont encore tels en France, quoiqu'ils y soient déjà assez anciennement naturalisés, et que le froid du climat soit bien diminué depuis deux mille ans par la quantité de forêts abattues et de marais desséchés; mais ce qui paroît encore plus certain, c'est qu'ils sont nouveaux pour la Suède et pour les autres pays du nord; ils paroissent être venus originairement d'Arabie, et avoir passé d'Arabie en Egypte, d'Egypte en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie en France, et ensuite en Allemagne, en Angleterre, et enfin en Suède, &c. car ils sont en effet d'autant moins forts et d'autant plus petits que les climats sont plus froids.

Cette migration paroît assez bien prouvée par le rapport des voyageurs. Chardin dit « qu'il y a de deux sortes d'ânes en Perse, les ânes du pays, qui sont lents et pesans, et dont on ne se sert que pour porter des fardeaux, et une race d'ânes d'Arabie, qui sont de fort jolies bêtes et les premiers ânes du monde; ils ont le poil poli, la tête haute, les pieds légers; ils les lèvent avec action, marchant bien, et l'on ne s'en sert que pour montures; les selles qu'on leur met sont comme des bâts ronds et plats par-dessus; elles sont de drap ou de tapisserie avec les harnois et les étriers; on s'assied dessus plus vers la croupe que vers le cou : il y a de ces ânes qu'on achète jusqu'à quatre cents livres, et l'on n'en sauroit avoir à moins de vingt-cinq pistoles; on les panse comme les chevaux, mais on ne leur apprend autre chose qu'à aller l'amble; et l'art de les y dresser est de leur attacher les jambes, celles

de devant et celles de derrière du même côté par deux cordes de coton, qu'on fait de la mesure du pas de l'âne qui va l'amble, et qu'on suspend par une autre corde passée dans la sangle à l'endroit de l'étrier; des espèces d'écuyers les montent soir et matin et les exercent à cette allure; on leur fend les naseaux afin de leur donner plus d'haleine, et ils vont si vîte, qu'il faut galoper pour les suivre».

Les Arabes, qui sont dans l'habitudo de conserver avec tant de soin et depuis si long-temps les races de leurs chevaux, prendroient-ils la même peine pour les ânes? ou plutôt ceci ne semble-t-il pas prouver que le climat d'Arabie est le premier et le meillour climat pour les uns et pour les autres? De-là ils ont passé en Barbarie, en Egypte, où ils sont beaux et de grande taille, aussi-bien que dans les climats excessivement chauds, comme aux Indes et en Guinée, où ils sont plus grands,

plus forts et meilleurs que les chevaux du pays : ils sont même en grand honneur à Maduré, où l'une des plus considérables et des plus nobles tribus des Indes les révère particulièrement, parce qu'ils croyent que les ames de toute la noblesse passent dans le corps des ânes ; enfin l'on trouve les ânes en plus grande quantité que les chevaux dans tous les pays méridionaux, depuis le Sénégal jusqu'à la Chine ; on y trouve aussi des ânes sauvages plus communément que des chevaux sauvages. Les Latins, d'après les Grecs, ont appelé l'âne sauvage *onager*, onagre, qu'il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelques naturalistes et plusieurs voyageurs, avec le zèbre, dont nous donnerons l'histoire à part, parce que le zèbre est un animal d'une espèce différente de celle de l'âne. L'onagre ou l'âne sauvage n'est point rayé comme le zèbre ; et il n'est pas à beaucoup près d'une figure aussi élégante :

on trouve des ânes sauvages dans quelques îles de l'Archipel, et particulièrement dans celle de Cérigo; il y en a beaucoup dans les déserts de Libye et de Numidie; ils sont gris et courent si vîte, qu'il n'y a que les chevaux barbes qui puissent les atteindre à la course; lorsqu'ils voyent un homme, ils jettent un cri, font une ruade, s'arrêtent, et ne fuient que lorsqu'on les approche; on les prend dans des piéges et dans des lacs de corde; ils vont par troupes pâturer et boire, on en mange la chair. Il y avoit aussi du temps de Marmol, que je viens de citer, des ânes sauvages dans l'île de Sardaigne, mais plus petits que ceux d'Afrique; et Pietro della Valle dit avoir vu un âne sauvage à Bassora; sa figure n'étoit point différente de celle des ânes domestiques, il étoit seulement d'une couleur plus claire, et il avoit depuis la tête jusqu'à la queue une raie de poils blonds; il étoit aussi beaucoup plus vif et plus lé-

ger à la course que les ânes ordinaires. Oléarius rapporte qu'un jour le roi de Perse le fit monter avec lui dans un petit bâtiment en forme de théâtre pour faire collation de fruits et de confitures; qu'après le repas on fit entrer trente-deux ânes sauvages sur lesquels le roi tira quelques coups de fusil et de flèche, et qu'il permit ensuite aux ambassadeurs et autres seigneurs de tirer; que ce n'étoit pas un petit divertissement de voir ces ânes, chargés qu'ils étoient quelquefois de plus de dix flèches, dont ils incommodoient et blessoient les autres quand ils se mêloient avec eux, de sorte qu'ils se mettoient à se mordre et à ruer les uns contre les autres d'une étrange façon, et que quand on les eut tous abattus et couchés de rang devant le roi, on les envoya à Ispahan à la cuisine de la cour, les Persans faisant un si grand état de la chair de ces ânes sauvages, qu'ils en font un proverbe, &c. Mais il n'y a pas

apparence que ces trente-deux ânes sauvages fussent tous pris dans les forêts, et c'étoient probablement des ânes qu'on élevoit dans de grands parcs, pour avoir le plaisir de les chasser et de les manger.

On n'a point trouvé d'ânes en Amérique, non plus que de chevaux, quoique le climat, sur-tout celui de l'Amérique méridionale, leur convienne autant qu'aucun autre ; ceux que les Espagnols y ont transportés d'Europe, et qu'ils ont abandonnés dans les grandes îles et dans le continent, y ont beaucoup multiplié ; et l'on y trouve en plusieurs endroits des ânes sauvages qui vont par troupes, et que l'on prend dans des piéges comme les chevaux sauvages.

L'âne avec la jument produit les grands mulets ; le cheval avec l'ânesse produit les petits mulets, différens des premiers à plusieurs égards.

Comme les ânes sauvages sont in-

connus dans ces climats, nous ne pouvons pas dire si leur chair est en effet bonne à manger; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que celle des ânes domestiques est très-mauvaise, et plus mauvaise, plus dure, plus désagréablement insipide que celle du cheval; Galien dit même que c'est un aliment pernicieux et qui donne des maladies : le lait d'ânesse au contraire est un remède éprouvé et spécifique pour certains maux, et l'usage de ce remède s'est conservé depuis les Grecs jusqu'à nous; pour l'avoir de bonne qualité, il faut choisir une ânesse jeune, saine, bien en chair, qui ait mis bas depuis peu de temps, et qui n'ait pas été couverte depuis; il faut lui ôter l'ânon qu'elle alaite, la tenir propre, la bien nourrir de foin, d'avoine, d'orge et d'herbe dont les qualités salutaires puissent influer sur la maladie, avoir attention de ne pas laisser refroidir le lait, et même ne le pas exposer à l'air,

ce qui le gâteroit en peu de temps.

Les anciens attribuoient aussi beaucoup de vertus médicinales au sang, à l'urine, &c. de l'âne, et beaucoup d'autres qualités spécifiques à la cervelle, au cœur, au foie, &c. de cet animal; mais l'expérience a détruit, ou du moins n'a pas confirmé ce qu'ils nous en disent.

Comme la peau de l'âne est très-dure et très-élastique, on l'emploie utilement à différens usages; on en fait des cribles, des tambours, et de très-bons souliers; on en fait du gros parchemin pour les tablettes de poche, que l'on enduit d'une couche légère de plâtre; c'est aussi avec le cuir de l'âne que les Orientaux font le sagri, que nous appelons chagrin. Il y a apparence que les os, comme le peau de cet animal, sont aussi plus durs que les os des autres animaux, puisque les anciens en faisoient des flûtes, et qu'ils les trouvoient plus sonnantes que tous les

autres os. L'âne est peut-être de tous les animaux celui qui, relativement à son volume, peut porter les plus grands poids; et comme il ne coûte presque rien à nourrir et qu'il ne demande pour ainsi dire aucun soin, il est d'une grande utilité à la campagne, au moulin, &c. il peut aussi servir de monture; toutes ses allures sont douces, et il bronche moins que le cheval; on le met souvent à la charrue dans les pays où le terrein est léger, et son fumier est un excellent engrais pour les terres fortes et humides.

LE ZÈBRE.

Le zèbre est peut-être de tous les animaux quadrupèdes le mieux fait et le plus élégamment vêtu; il a la figure et les graces du cheval, la légéreté du cerf, et la robe rayée de rubans noirs et blancs, disposés alternativement avec tant de régularité et de symétrie,





Desève del. Racine Sculp.

1. LE ZEBRE 2. LE KWAGGA ou COUAGGA.

qu'il semble que la nature ait employé la règle et le compas pour la peindre : ces bandes alternatives de noir et de blanc sont d'autant plus singulières qu'elles sont étroites, parallèles et très-exactement séparées, comme dans une étoffe rayée ; que d'ailleurs elles s'étendent non seulement sur le corps, mais sur la tête, sur les cuisses et les jambes, et jusque sur les oreilles et la queue ; en sorte que de loin cet animal paroît comme s'il étoit environné par-tout de bandelettes qu'on auroit pris plaisir et employé beaucoup d'art à disposer régulièrement sur toutes les parties de son corps ; elles en suivent les contours et en marquent si avantageusement la forme, qu'elles en dessinent les muscles en s'élargissant plus ou moins sur les parties plus ou moins charnues et plus ou moins arrondies. Dans la femelle, ces bandes sont alternativement noires et blanches ; dans le mâle, elles sont noires et jaunes, mais toujours

d'une nuance vive et brillante sur un poil court, fin et fourni, dont le lustre augmente encore la beauté des couleurs. Le zèbre est en général plus petit que le cheval et plus grand que l'âne; et quoiqu'on l'ait souvent comparé à ces deux animaux, qu'on l'ait même appelé *cheval sauvage* et *âne rayé*, il n'est la copie ni de l'un ni de l'autre, et seroit plutôt leur modèle, si dans la nature tout n'étoit pas également original et si chaque espèce n'avoit pas un droit égal à la création.

Le zèbre n'est donc ni un cheval ni un âne, il est de son espèce; car nous n'avons pas appris qu'il se mêle et produise avec l'un ou l'autre, quoique l'on ait souvent essayé de les approcher. On a présenté des ânesses en chaleur à celui qui existoit encore en 1761 à la ménagerie de Versailles, il les a dédaignées ou plutôt il n'en a été nullement ému; cependant, il jouoit avec elles, et on ne peut guère attribuer cette

froideur à une autre cause qu'à la disconvenance de nature ; car ce zèbre, âgé de quatre ans, étoit à tout autre exercice fort vif et très-léger.

Le zèbre n'est pas l'animal que les anciens nous ont indiqué sous le nom d'*onagre :* il existe dans le Levant, dans l'orient de l'Asie et dans la partie septentrionale de l'Afrique une très-belle race d'âne, qui comme celles des plus beaux chevaux, est originaire d'Arabie ; cette race diffère de la race commune par la grandeur du corps, la légéreté des jambes et le lustre du poil ; ils sont de couleur uniforme, ordinairement d'un beau gris de souris, avec une croix noire sur le dos et sur les épaules : quelquefois ils sont d'un gris plus clair avec une croix blonde. Ces ânes d'Afrique et d'Asie, quoique plus beaux que ceux d'Europe, sortent également des *onagres* ou *ânes sauvages*, qu'on trouve encore en assez grande quantité dans la Tartarie orientale et

méridionale, la Perse, la Syrie, les îles de l'Archipel et toute la Mauritanie : les onagres ne diffèrent des ânes domestiques que par les attributs de l'indépendance et de la liberté ; ils sont plus forts et plus légers, ils ont plus de courage et de vivacité ; mais ils sont les mêmes pour la forme du corps : ils ont seulement le poil beaucoup plus long, et cette différence tient encore à leur état, car nos ânes auroient également le poil long, si l'on n'avoit pas soin de les tondre à l'âge de quatre ou cinq mois ; les ânons ont dans les premiers temps le poil long, à-peu près comme les jeunes ours ; le cuir des ânes sauvages est aussi plus dur que celui des ânes domestiques ; on assure qu'il est chargé par-tout de petits tubercules, et que c'est avec cette peau des onagres qu'on fait dans le Levant le cuir ferme et grenu, qu'on appelle *chagrin*, et que nous employons à différens usages : mais ni les onagres, ni

les beaux ânes d'Arabie ne peuvent être regardés comme la souche de l'espèce du zèbre, quoiqu'ils en approchent par la forme du corps et par la légéreté ; jamais on n'a vu ni sur les uns ni sur les autres la variété régulière des couleurs du zèbre : cette belle espèce est singulière et unique dans son genre ; elle est aussi d'un climat différent de celui des onagres, et ne se trouve que dans les parties les plus orientales et les plus méridionales de l'Afrique, depuis l'Ethiopie jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, et de-là jusqu'au Congo : elle n'existe ni en Europe, ni en Asie, ni en Amérique, ni même dans toutes les parties septentrionales de l'Afrique ; ceux que quelques voyageurs disent avoir trouvés au Brésil, y avoient été transportés d'Afrique; ceux que d'autres racontent avoir vus en Perse et en Turquie, y avoient été amenés d'Ethiopie ; et enfin ceux que nous avons vus en Eu-

rope sont presque tous venus du Cap de Bonne-Espérance : cette pointe de l'Afrique est leur vrai climat, leur pays natal, où ils sont en grande quantité, et où les Hollandais ont employé tous leurs soins pour les dompter et pour les rendre domestiques sans avoir jusqu'ici pleinement réussi. Celui que nous avons vu, et qui a servi de sujet pour notre description, étoit très-sauvage lorsqu'il arriva à la ménagerie du roi, et il ne s'est jamais entièrement apprivoisé ; cependant on est parvenu à le monter, mais il falloit des précautions : deux hommes tenoient la bride pendant qu'un troisième étoit dessus ; il avoit la bouche très-dure, les oreilles si sensibles, qu'il ruoit dès qu'on vouloit les toucher. Il étoit rétif comme un cheval vicieux, et têtu comme un mulet ; mais peut-être le cheval sauvage et l'onagre sont aussi peu traitables, et il y a toute apparence que si l'on accoutumoit dès le premier âge

le zèbre à l'obéissance et à la domesticité, il deviendroit aussi doux que l'âne et le cheval, et pourroit les remplacer tous deux.

LE KWAGGA, ou COUAGGA.

Cet animal, dont je n'ai eu aucune connoissance qu'après l'impression des feuilles précédentes, où il est question de l'onagre et du zèbre, me paroît être une espèce bâtarde ou intermédiaire entre le cheval et le zèbre, ou peut-être entre le zèbre et l'onagre. Voici ce que M. le professeur Allamand en a publié nouvellement dans un supplément à l'édition de mes ouvrages, imprimé en Hollande.

« Jusqu'à présent, dit ce savant naturaliste, on ne connoissoit que le nom de cet animal, et même encore très-imparfaitement, sans savoir quel quadrupède ce nom indiquoit. Dans le journal d'un voyage entrepris dans

l'intérieur de l'Afrique, par ordre du gouverneur du Cap de Bonne-Espérance, il est dit que les voyageurs virent entr'autres animaux des chevaux sauvages, des ânes et des *quachas*. La signification de ce dernier mot m'étoit absolument inconnue, lorsque M. Gordon m'a appris que le non de *quachas* étoit celui de *kwagga*, que les Hottentots donnent à l'animal dont il s'agit, et que j'ai cru devoir retenir, parce que, n'ayant jamais été décrit, ni même connu en Europe, il ne peut être désigné que par le nom qu'il porte dans le pays dont il est originaire. Les raies dont sa peau est ornée, le font d'abord regarder comme une variété dans l'espèce du zèbre, dont il diffère cependant à divers égards. Sa couleur est d'un brun foncé, et, comme le zèbre, il est rayé très-régulièrement de noir depuis le bout du museau jusqu'au-dessus des épaules, et cette même couleur des raies passe sur une jolie cri-

nière qu'il porte sur le cou. Depuis les épaules, les raies commencent à perdre de leur longueur, et allant en diminuant, elles disparoissent à la région [illegible] entre, avant d'avoir atteint les [illegible]. L'entre-deux de ces raies est [illegible] brun plus clair, et il est presque blanc aux oreilles. Le dessous du corps, les cuisses et les jambes sont blancs; sa queue, qui est un peu plate, est aussi garnie de crins ou de poils de la même couleur; la corne des pieds est noire, sa forme ressemble beaucoup plus à celle du pied du cheval, qu'à la forme du zèbre. On s'en convaincra en comparant la figure que j'en donne, avec celle de ce dernier animal. Ajoutez à cela que le caractère de ces animaux est aussi fort différent; celui des couaggas est plus docile: car il n'a pas encore été possible d'apprivoiser les zèbres assez pour pouvoir les employer à des usages domestiques; au lieu que les paysans de la colonie du Cap attel-

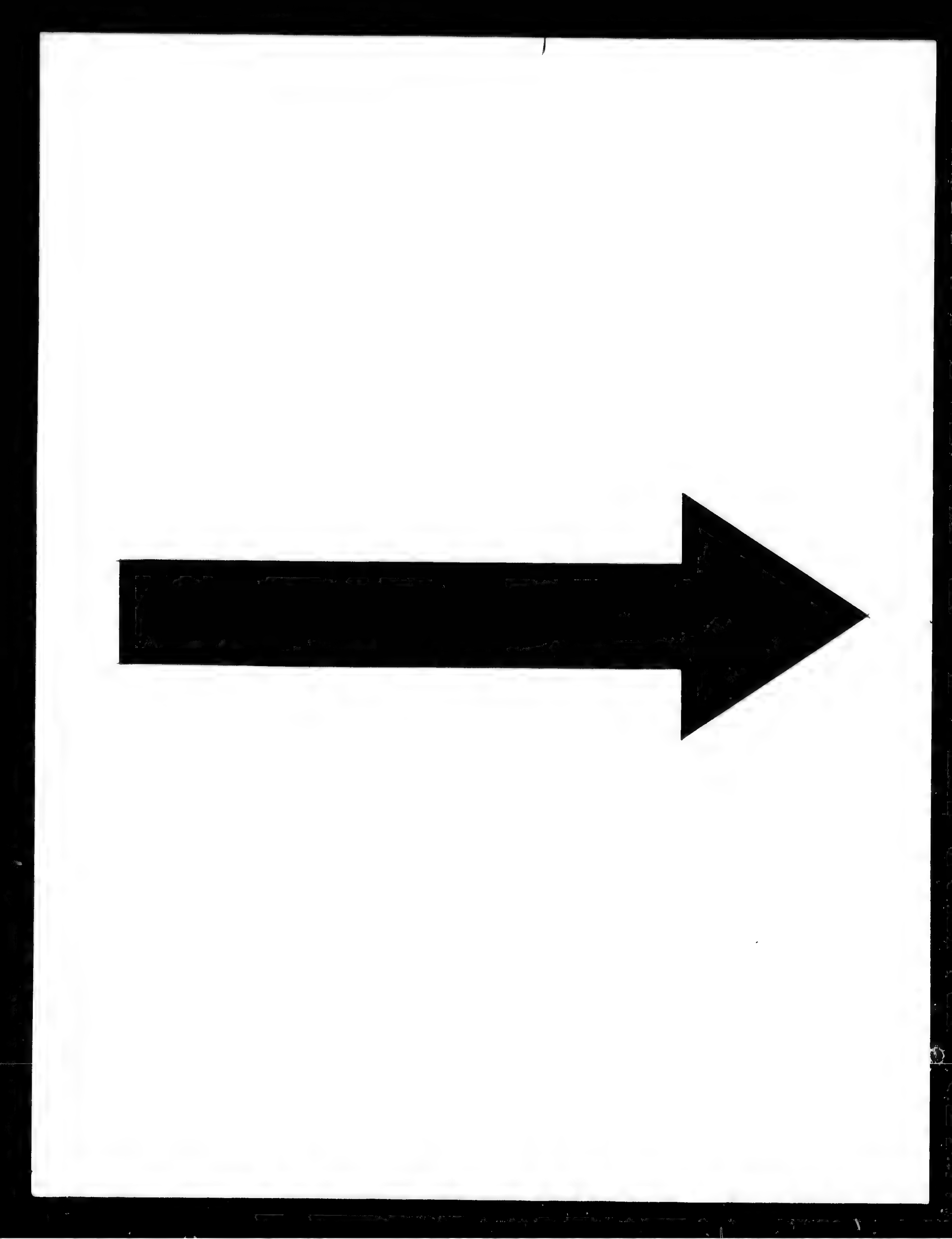
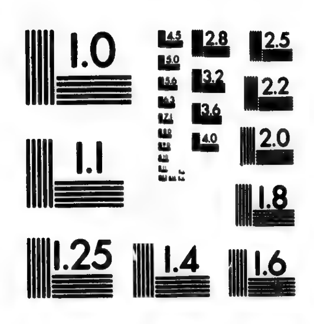
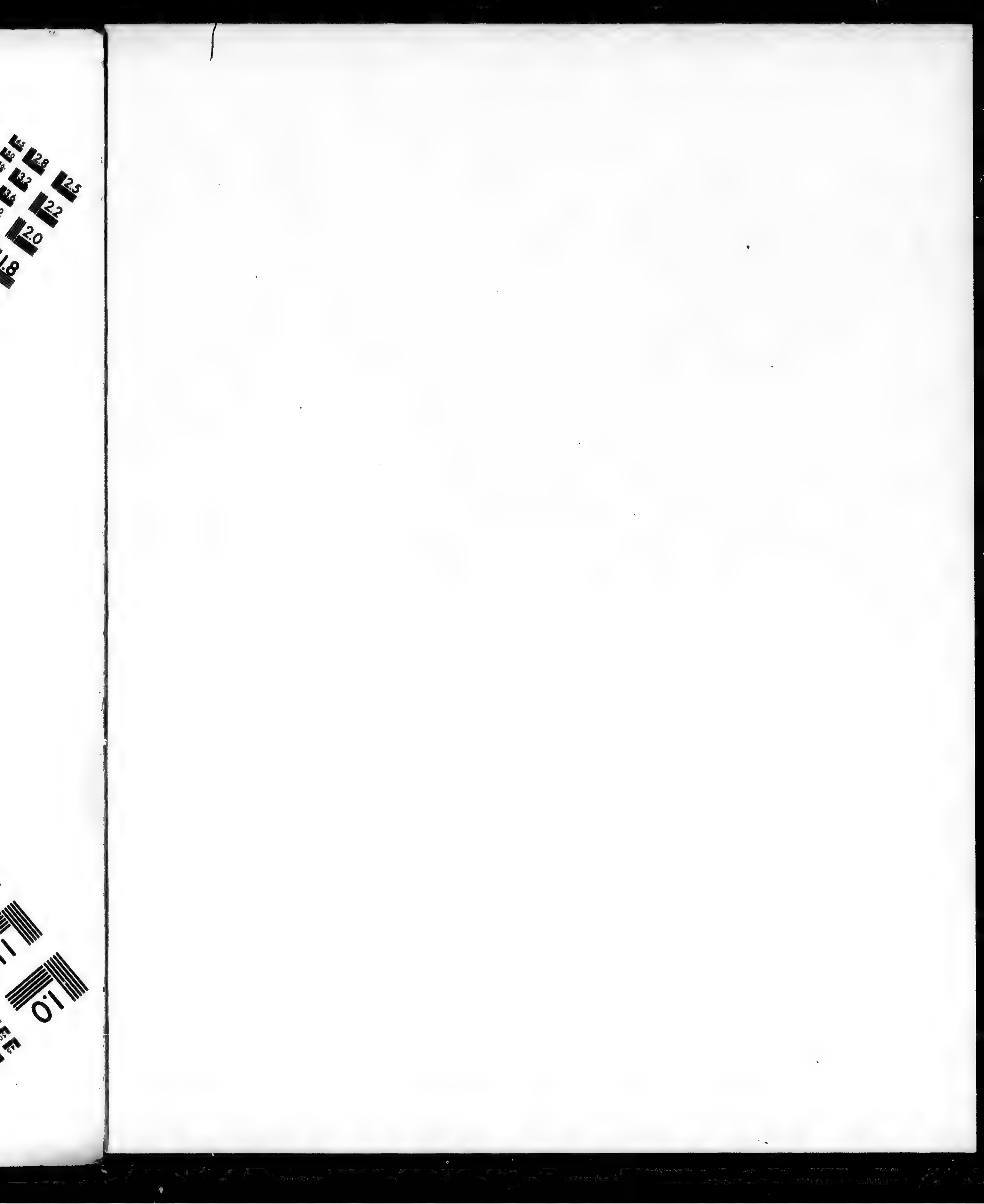


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



lent les couaggas à leurs charrettes, qu'ils tirent très-bien; ils sont robustes et forts : il est vrai qu'ils sont méchans, ils mordent et ruent; quand un chien les approche de trop près, ils le repoussent à grands coups de pieds, et quelquefois ils le saisissent avec les dents; les hyænes même, que l'on nomme loups au Cap, n'osent pas les attaquer; ils marchent en troupes, souvent au nombre de plus de cent; mais jamais on ne voit un zèbre parmi eux, quoiqu'ils vivent dans les mêmes endroits.

» Tout cela semble indiquer que ces animaux sont d'espèces différentes; cependant ils ne diffèrent pas plus entr'eux, que les mulets diffèrent des chevaux ou des ânes. Les couaggas ne seroient-ils point une race bâtarde du zèbre ? Il y a en Afrique des chevaux sauvages blancs; Léon l'Africain et Marmol l'assurent positivement; et ce qui est plus authentique encore, c'est

le témoignage de ces voyageurs dont j'ai cité le journal; ils ont vu de ces chevaux blancs, ils ont vu aussi des ânes sauvages. Ces animaux ne peuvent-ils pas se mêler avec les zèbres, et produire une race qui participera des deux espèces ? On ne peut guère douterque l'accouplement d'un cheval avec un zèbre ne fût prolifique. Si celui des chevaux avec des ânesses ne produit, pour l'ordinaire, que des mulets stériles, cela n'est pas constant; on a vu des mules avoir des poulains, et il est fort naturel de supposer que les chevaux ayant plus d'affinité avec les zèbres qu'avec les ânes, il peut résulter du mélange de ces animaux, d'autres animaux féconds capables de faire souche; et ceci est également applicable aux ânes, puisque les zèbres sont une espèce mitoyenne entre les chevaux et les ânes; ainsi je suis fort porté à croire que les couaggas ne sont qu'une race bâtarde de zèbres, qui,

pour la figure et les caractères, tiennent quelque chose des deux espèces dont ils tirent leur origine.

» Quoi qu'il en soit, on a beaucoup d'obligation à M. Gordon de nous les avoir fait connoître, car c'est lui qui m'en a envoyé le dessin et la description. Il en vit un jour deux troupes, l'une d'une dixaine de couaggas adultes, et l'autre composée uniquement de poulains qui couroient après leurs mères; il poussa son cheval entre ces deux troupes, et un des poulains ayant perdu de vue celle qui précédoit, suivit aussi-tôt le cheval, comme s'il eût été sa mère. Les jeunes zèbres en font autant en pareil cas. M. Gordon étoit alors dans le pays des Bosjemans, et fort éloigné de toute habitation; ainsi il fut obligé d'abandonner ce poulain le lendemain, faute de lait pour le nourrir, et il le laissa courir où il voulut. Il en a actuellement un autre qu'il réserve pour la ménagerie de monsei-

gneur le prince d'Orange. N'ayant pas pu se procurer un couagga adulte, il n'a pu m'envoyer qu'un dessin d'un poulain; mais il me mande qu'il n'y a aucune différence entre un poulain et un couagga qui a fait toute sa crûe, si ce n'est dans la grandeur, qui égale celle d'un zèbre, et dans la tête, qui est à proportion un peu plus grosse dans le couagga adulte. La différence qu'il y a entre les mâles et les femelles est aussi très-petite.

» Depuis que le Cap est habité, ces animaux en ont quitté les environs, et ils ne se trouvent plus que fort avant dans l'intérieur du pays. Leur cri est une espèce d'aboiement très-précipité, où l'on distingue souvent la répétition de la syllabe *kwah, kwah*. Les Hottentots trouvent leur chair fort bonne; mais elle déplaît aux paysans hollandais par son goût fade.

» Le poulain qui est représenté, avoit, depuis le bout du museau jus-

qu'à la queue, trois pieds sept pouces et trois lignes; le train de devant étoit haut de deux pieds et dix pouces, et celui de derrière étoit plus bas d'un pouce; sa queue étoit longue de quatorze pouces ».

Voilà tout ce que M. Allamand a pu recueillir sur l'histoire de cet animal; mais je ne puis m'empêcher d'observer qu'il paroît y avoir deux faits contraires dans le récit de M. Gordon: il dit, en premier lieu, que *les paysans des terres du Cap attellent les couaggas à la charrette, et qu'ils tirent très-bien;* et ensuite il avoue qu'il n'a pu se procurer un couagga adulte pour en faire le dessin; il paroît donc que ces animaux sont rares dans ces mêmes terres du Cap, puisqu'il n'a pu faire dessiner qu'un poulain. Si l'espèce étoit réduite en domesticité, il lui auroit été facile de se procurer un de ces animaux adultes. Nous espérons que ce naturaliste voyageur voudra bien nous

donner de plus amples informations sur cet animal, qui me paroît tenir au zèbre de plus près qu'aucun autre.

Espèces connues dans ce genre.

Le Cheval ordinaire, *equus Caballus.*
L'Ane, *equus Asinus.*
Le Zèbre, *equus Zebra.*
Le Couagga, *equus Quagga.*

XLIe GENRE.

L'HIPPOPOTAME, *HIPPOPOTAMUS*.

Caractère générique : quatre dents incisives à chaque mâchoire.

L'HIPPOPOTAME.

Quoique l'hippopotame ait été célébré de toute antiquité ; que les livres saints en fassent mention sous le nom de *behemot ;* que la figure en soit gravée sur les obélisques d'Egypte et sur les médailles romaines , il n'étoit cependant qu'imparfaitement connu des anciens. Aristote ne fait pour ainsi dire que l'indiquer , et dans le peu qu'il en dit , il se trouve plus d'erreurs

E.

MUS.

ts inci-

E.

é célé-
livres
le nom
oit gra-
et sur
oit ce-
nu des
ainsi
le peu
erreurs

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]



Deseve del. V. Tardieu Sculp.

L'HIPPOPOTAME.

q
A
se
n
d
q
ce
ta
n
n
fi
n
a
se
re
R
l'
st
F
n
l'
a
I
a

que de faits vrais. Pline en copiant Aristote, loin de corriger ses erreurs, semble les confirmer et en ajouter de nouvelles; ce n'est que vers le milieu du seizième siècle que l'on a eu quelques indications précises au sujet de cet animal. Belon, étant alors à Constantinople, en vit un vivant, duquel néanmoins il n'a donné qu'une connoissance imparfaite: car les deux figures qu'il a jointes à sa description ne représentent pas l'hippopotame qu'il a vu, mais ne sont que des copies prises du revers de la médaille de l'empereur Adrien et du colosse du Nil à Rome: ainsi, l'on doit encore reculer l'époque de nos connoissances exactes sur cet animal, jusqu'en 1603, que Federico Zerenghi, chirurgien de Narni en Italie, fit imprimer à Naples l'histoire de deux hippopotames qu'il avoit pris vivans et tués lui-même en Egypte, dans une grande fosse qu'il avoit fait creuser aux environs du

Nil, près de Damiète; ce petit ouvrage écrit en italien, paroît avoir été négligé des naturalistes contemporains, et a été depuis absolument ignoré; cependant c'est le seul qu'on puisse regarder comme original sur ce sujet. La description que l'auteur donne de l'hippopotame nous a paru si vraie, que nous croyons devoir en donner ici l'extrait.

«Dans le dessein d'avoir un hippopotame, dit Zerenghi, j'apostai des gens sur le Nil, qui en ayant vu sortir deux du fleuve, firent une grande fosse dans l'endroit où ils avoient passé, et recouvrirent cette fosse de bois léger, de terre et d'herbes. Le soir en revenant au fleuve, ces hippopotames y tombèrent tous deux : mes gens vinrent m'avertir de cette prise, j'accourus avec mon janissaire, nous tuâmes ces deux animaux en leur tirant à chacun dans la tête trois coups d'arquebuse d'un calibre plus gros que les

mousquets ordinaires : ils expirèrent presque sur-le-champ et firent un cri de douleur qui ressembloit un peu plus au mugissement d'un buffle qu'au hennissement d'un cheval. Cette expédition fut faite le 20 juillet 1600; le jour suivant, je les fis tirer de la fosse et écorcher avec soin, l'un étoit mâle et l'autre femelle; j'en fis saler les peaux : on les remplit des feuilles de cannes de sucre pour les transporter au Caire, où on les sala une seconde fois avec plus d'attention et de commodité; il me fallut quatre cents livres de sel pour chaque peau. A mon retour d'Egypte, en 1601, j'apportai ces peaux à Venise et de là à Rome; je les fis voir à plusieurs médecins intelligens. Le docteur Jérôme Aquapendente et le célèbre Aldrovande, furent les seuls qui reconnurent l'hippopotame par ces dépouilles; et comme l'ouvrage d'Aldrovande s'imprimoit alors, il fit, de mon consentement, dessiner la figure, qu'il

a donnée dans son livre, d'après la peau de la femelle.

» L'hippopotame a la peau très-épaisse, très-dure, et elle est impénétrable, à moins qu'on ne la laisse long-temps tremper dans l'eau ; il n'a pas, comme le disent les anciens, la gueule d'une grandeur médiocre, elle est au contraire énormément grande ; il n'a pas comme ils le disent, les pieds divisés en deux ongles, mais en quatre ; il n'est pas grand comme un âne, mais beaucoup plus grand que le plus grand cheval ou le plus gros buffle ; il n'a pas la queue comme celle du cochon, mais plutôt comme celle de la tortue, sinon qu'elle est incomparablement plus grosse ; il n'a pas le museau ou le nez relevé en haut, il l'a semblable au buffle, mais beaucoup plus grand ; il n'a pas de crinière comme le cheval, mais seulement quelques poils courts et très-rares ; il ne hennit pas comme le cheval, mais sa voix est moyenne

entre le mugissement du buffle et le hennissement du cheval ; il n'a pas les dents saillantes hors de la gueule, car quand la bouche est fermée, les dents, quoique extrêmement grandes, sont toutes cachées sous les lèvres..... Les habitans de cette partie de l'Egypte l'appellent *foras l'bar*, ce qui signifie le *cheval de mer*.... Belon s'est beaucoup trompé dans la description de cet animal ; il lui donne des dents de cheval, ce qui feroit croire qu'il ne l'auroit pas vu, comme il le dit, car les dents de l'hippopotame sont très-grandes et très-singulières.... Elles sont d'une substance si dure, qu'elles font feu avec le fer : ce sont sur-tout les dents canines (*zanne*) dont l'émail a cette dureté ; la substance intérieure de toutes ces dents n'est pas si dure..... Lorsque l'hippopotame tient la bouche fermée, il ne paroît aucune dent au-dehors : elles sont toutes couvertes et

cachées par les lèvres qui sont extrêmement grandes.

» A l'égard de la figure de l'animal, on pourroit dire qu'elle est moyenne entre celle du buffle et celle du cochon, parce qu'elle participe de l'une et de l'autre, à l'exception des dents incisives, qui ne ressemblent à celles d'aucun animal; les dents molaires ressemblent un peu en gros à celles du buffle ou du cheval, quoiqu'elles soient beaucoup plus grandes. La couleur du corps est obscure et noirâtre..... On assure que l'hippopotame ne produit qu'un petit; qu'il vit de poisson, de crocodiles, et même de cadavres et de chair; cependant il mange du riz, des grains, &c. quoiqu'à considérer ses dents, il paroisse que la nature ne l'a pas fait pour paître, mais pour dévorer les autres animaux ».

En comparant cette description de Zerenghi, avec les indications que nous avons tirées des voyageurs, il paroît

que l'hippopotame est un animal dont le corps est plus long et aussi gros que celui du rhinocéros; que ses jambes sont beaucoup plus courtes, qu'il a la tête moins longue et plus grosse à proportion du corps; qu'il n'a de cornes, ni sur le nez comme le rhinocéros, ni sur la tête comme les animaux ruminans; que son cri de douleur tenant autant du hennissement du cheval que du mugissement du buffle, il se pourroit, comme le disent les auteurs anciens et les voyageurs modernes, que sa voix ordinaire fût semblable au hennissement du cheval, duquel néanmoins il diffère à tous autres égards; et si cela est, l'on peut présumer que ce seul rapport de la ressemblance de la voix, a suffi pour lui faire donner le nom d'*hippopotame*, qui veut dire *cheval de rivière*, comme le hurlement du lynx qui ressemble en quelque sorte à celui du loup, l'a fait appeler *loup cervier*. Les dents incisives de l'hippopo-

tame, et sur-tout les canines dans la mâchoire inférieure, sont très-longues, très-fortes et d'une substance si dure qu'elle fait feu contre le fer ; c'est vraisemblablement ce qui a donné lieu à la fable des anciens, qui ont débité que l'hippopotame vomissoit le feu par la gueule : cette matière des dents canines de l'hippopotame est si blanche, si nette et si dure, qu'elle est de beaucoup préférable à l'ivoire pour faire des dents artificielles et postiches. Les dents incisives de l'hippopotame, sur-tout celles de la mâchoire inférieure, sont très-longues, cylindriques et cannelées; les dents canines, qui sont aussi très-longues, sont courbées, prismatiques et coupantes, comme les défenses du sanglier. Les dents molaires sont carrées ou barlongues, assez semblables aux dents mâchelières de l'homme, et si grosses qu'une seule pèse plus de trois livres; les plus grandes incisives et canines ont jusqu'à douze et

même seize pouces de longueur, et pèsent quelquefois douze ou treize livres chacune.

Enfin, pour donner une juste idée de la grandeur de l'hippopotame, nous emploierons les mesures de Zerenghi en les augmentant d'un tiers, parce que ces mesures, comme il le dit lui-même, n'ont été prises que d'après la femelle qui étoit d'un tiers plus petite que le mâle dans toutes ses dimensions. Cet hippopotame mâle avoit par conséquent seize pieds neuf pouces de longueur, depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, quinze pieds de circonférence, six pieds et demi de hauteur, environ deux pieds dix pouces de longueur de jambes, la tête longue de trois pieds et demi, et grosse de huit pieds et demi en circonférence; la gueule de deux pieds quatre pouces d'ouverture, et les grandes dents longues de plus d'un pied.

Avec d'aussi puissantes armes et une force prodigieuse de corps, l'hippopotame pourroit se rendre redoutable à tous les animaux, mais il est naturellement doux ; il est d'ailleurs si pesant et si lent à la course, qu'il ne pourroit attraper aucun des quadrupèdes ; il nage plus vîte qu'il ne court, il cherche le poisson, et en fait sa proie ; il se plaît dans l'eau et y séjourne aussi volontiers que sur la terre ; cependant il n'a pas, comme le castor ou la loutre, des membranes entre les doigts des pieds, et il paroît qu'il ne nage aisément que par la grande capacité de son ventre, qui fait que, volume pour volume, il est à-peu-près d'un poids égal à l'eau ; d'ailleurs, il se tient longtemps au fond de l'eau et y marche comme en plein air ; et lorsqu'il en sort pour paître, il mange des cannes de sucre, des joncs, du millet, du riz, des racines, &c. il en consomme et détruit une grande quantité, et il fait

beaucoup de dommage dans les terres cultivées; mais comme il est plus timide sur terre que dans l'eau, on vient aisément à bout de l'écarter. Il a les jambes si courtes qu'il ne pourroit échapper par la fuite, s'il s'éloignoit du bord des eaux : sa ressource lorsqu'il est en danger est de se jeter à l'eau, de s'y plonger et d'y faire un grand trajet avant de reparoître; il fuit ordinairement lorsqu'on le chasse, mais si l'on vient à le blesser, il s'irrite, et se retournant avec fureur, se lance contre les barques, les saisit avec les dents, en enlève souvent des pièces et quelquefois les submerge. « J'ai vu, dit un voyageur, l'hippopotame ouvrir la gueule, planter une dent sur le bord d'un bateau et une autre au second bordage depuis la quille, c'est-à-dire à quatre pieds de distance l'une de l'autre, percer la planche de part en part, faire couler ainsi le bateau à fond.... J'en ai vu un autre le long du rivage

de la mer, sur lesquels les vagues poussèrent une chaloupe chargée de quatorze muids d'eau qui demeura sur son dos à sec; un autre coup de mer vint qui l'en retira sans qu'il parût du tout avoir senti le moindre mal.... Lorsque les Nègres vont à la pêche dans leurs canots et qu'ils rencontrent un hippopotame, ils lui jettent du poisson, et alors il passe son chemin sans troubler davantage leur pêche; il fait le plus de mal lorsqu'il peut s'appuyer contre terre; mais quand il flotte sur l'eau, il ne peut que mordre; une fois que notre chaloupe étoit auprès du rivage, je le vis se mettre dessous, la lever avec son dos au-dessus de l'eau et la renverser avec six hommes qui étoient dedans: mais par bonheur, il ne leur fit aucun mal.... Nous n'osions pas, dit un autre voyageur, irriter les hippopotames dans l'eau, depuis une aventure qui pensa être funeste à trois hommes; ils étoient allés avec un petit canot pour

en tuer une dans un rivière où il y avoit huit ou dix pieds d'eau ; après l'avoir découvert au fond où il marchoit selon sa coutume, ils le blessèrent avec une longue lance, ce qui le mit en une telle furie, qu'il remonta d'abord sur l'eau, les regarda d'un air terrible, ouvrit la gueule, emporta d'un coup de dent une grosse pièce du rebord du canot, et peu s'en fallut même qu'il ne le renversât : mais il replongea presqu'aussitôt au fond de l'eau ». Ces deux exemples suffisent pour donner une idée de la force de ces animaux : on trouvera quantité de pareils faits dans l'histoire générale des voyages, où M. l'abbé Prévôt a présenté avec avantage et avec cette netteté de style qui lui est ordinaire, un précis de tout ce que les voyageurs ont rapporté de l'hippopotame.

Au reste, cet animal n'est en grand nombre que dans quelques endroits, et il paroît même que l'espèce en est confinée à des climats particuliers, et

qu'elle ne se trouve guère que dans les fleuves de l'Afrique. La plupart des naturalistes ont écrit que l'hippopotame se trouvoit aussi aux Indes; mais ils n'ont, pour garans de ce fait, que des témoignages qui me paroissent un peu équivoques; le plus positif de tous, seroit celui d'Alexandre dans sa lettre à Aristote, si l'on pouvoit s'assurer, par cette même lettre, que les animaux dont parle Alexandre, fussent réellement des hippopotames : ce qui me donne sur cela quelques doutes, c'est qu'Aristote en décrivant l'hippopotame dans son histoire des animaux, auroit dit qu'il se trouvoit aux Indes, aussi bien qu'en Egypte, s'il eût pensé que ces animaux, dont lui parle Alexandre dans sa lettre, eussent été de vrais hippopotames. Onesicrite, et quelques autres auteurs anciens, ont écrit que l'hippopotame se trouvoit sur le fleuve Indus : mais les voyageurs modernes, du moins ceux qui méritent le plus de confiance, n'ont

pas confirmé ce fait ; tous s'accordent à dire que cet animal se trouve dans le Nil, le Sénégal ou Niger, la Gambra, le Zaire et les autres grands fleuves, et même dans les lacs de l'Afrique, sur-tout dans la partie méridionale et orientale ; aucun d'eux n'assure positivement qu'il se trouve en Asie : le P. Boyn est le seul qui semble l'indiquer ; mais son récit me paroît suspect, et, selon moi, prouve seulement que cet animal est commun au Mozambique et dans toute cette partie orientale de l'Afrique. Aujourd'hui l'hippopotame que les anciens appeloient le *cheval du Nil*, est si rare dans le bas Nil, que les habitans de l'Egypte n'en ont aucune idée, et en ignorent le nom ; il est également inconnu dans toutes les parties septentrionales de l'Afrique, depuis la Méditerranée jusqu'au fleuve Bambot, qui coule au pied des montagnes de l'Atlas : le climat que l'hippopotame habite actuellement, ne s'étend donc

guère que du Sénégal à l'Ethiopie, et de-là jusqu'au Cap de Bonne-Espérance.

Comme la plupart des auteurs ont appelé l'hippopotame *cheval marin* ou *bœuf marin*, on l'a quelquefois confondu avec la vache marine, qui est un animal très-différent de l'hippopotame, et qui n'habite que les mers du Nord; il paroît donc certain que les hippopotames que l'auteur de la description de la Moscovie dit se trouver sur le bord de la mer près de Petzora, ne sont autre chose que des vaches marines; et l'on doit reprocher à Aldrovande d'avoir adopté cette opinion sans examen, et d'avoir dit en conséquence que l'hippopotame se trouvoit dans les mers du Nord; car, non-seulement il n'habite pas les mers du Nord, mais il paroît même qu'il ne se trouve que rarement dans les mers du Midi. Les témoignages d'Odoard-Barbosa et d'Edward-Vuot, rapportés par Aldrovande, et qui sem-

blent prouver que les hippopotames habitent les mers des Indes, me paroissent presqu'aussi équivoques que celui de l'auteur de la description de la Moscovie; et je serois fort porté à croire avec M. Adanson, que l'hippopotame ne se trouve, au moins aujourd'hui, que dans les grands fleuves de l'Afrique. Kolbe, qui dit en avoir vu plusieurs au Cap de Bonne-Espérance, assure qu'ils se plongent également dans les eaux de la mer et dans celles des fleuves; quelques autres auteurs rapportent la même chose. Ils se tiennent ordinairement dans l'eau pendant le jour, et en sortent la nuit pour paître; le mâle et la femelle se quittent rarement. Zerenghi prit le mâle et la femelle le même jour, et dans la même fosse. Les voyageurs hollandais disent qu'elle porte trois ou quatre petits, mais ce fait me paroît très-suspect et démenti par les témoignages que cite Zerenghi; d'ailleurs, comme l'hippopotame est

d'une grosseur énorme, il est dans le cas de l'éléphant, du rhinocéros, de la baleine et de tous les autres grands animaux, qui ne produisent qu'un petit, et cette analogie me paroît plus sûre que tous les témoignages.

Le zèle infatigable de M. Gordon pour les nouvelles découvertes, et pour l'avancement de l'Histoire Naturelle, l'a engagé à pénétrer beaucoup plus avant dans l'intérieur de l'Afrique, qu'il ne l'avoit fait encore; et si les hippopotames sont devenus rares aux environs du Cap de Bonne-Espérance, il les a trouvés très-nombreux dans les lieux où il a été. On n'en doutera pas, quand on saura que, pour sa part, il en a tué neuf, et que, dans une chasse à laquelle il a assisté avec M. de Plettenberg, gouverneur du Cap, on en a tué vingt-un en quelques heures de temps, et que même ce ne fut qu'à son intercession qu'on n'en fit pas un plus grand carnage. Cette chasse se fit

sur la rivière qu'il a nommée *Plettenberg*, à-peu-près à sept degrés de longitude à l'est du Cap, et à trente degrés de latitude méridionale. Le nombre de ces animaux doit donc être fort grand dans tout l'intérieur de l'Afrique, où ils sont peu inquiétés par les habitans : c'est-là où il les faut voir pour les bien connoître, et jamais personne n'en a eu une plus belle occasion que M. Gordon ; aussi en a-t-il profité en les observant avec les yeux d'un véritable naturaliste.

« Lorsque les hippopotames sortent de l'eau, ils ont le dessus du corps d'un brun bleuâtre, qui s'éclaircit en descendant sur les côtés, et se termine par une légère teinte de couleur de chair ; le dessous du ventre est blanchâtre ; mais ces différentes couleurs deviennent plus foncées par-tout, lorsque leur peau se sèche ; dans l'intérieur et sur les bords de leurs oreilles, il y a des poils assez doux et d'un brun rous-

sâtre ; il y en a aussi de la même couleur aux paupières, et par-ci par-là quelques-uns sur le corps, particulièrement sur le cou et les côtés, mais qui sont plus courts et fort rudes.

» Les mâles surpassent toujours les femelles en grandeur, mais non pas d'un tiers, comme l'a dit Zerenghi, si l'on en excepte les dents incisives et canines, qui, dans la femelle, peuvent en effet être d'un tiers plus petites que dans le mâle. M. Gordon a tué une femelle dont la longueur du corps étoit de onze pieds, et le plus grand hippopotame mâle qu'il ait tué, étoit long de onze pieds huit pouces neuf lignes. Ces dimensions diffèrent beaucoup de celles qu'a données Zerenghi ; car, à en juger par les dimensions de la femelle, qu'il a décrite, le mâle, d'un tiers plus grand, devoit être long de seize pieds neuf pouces ; elles diffèrent plus encore de celles des hippopotames du lac de

Tzana, dont quelques-uns, suivant M. Bruce, ont plus de vingt pieds en longueur. Des animaux de cette dernière grandeur seroient énormes; mais on se trompe facilement sur la taille d'un animal, quand on en juge uniquement en le voyant de loin, et sans pouvoir le mesurer.

» Le nombre des dents varie dans les hippopotames, suivant leur âge, comme M. de Buffon l'a soupçonné; tous ont quatre dents incisives et deux canines dans chaque mâchoire, mais ils diffèrent dans le nombre des molaires: celui dont j'ai donné la figure avoit trente-six dents en tout; M. Gordon en a vu un qui avoit vingt-deux dents dans la mâchoire supérieure, et vingt dans l'inférieure. Il m'a envoyé une tête qui en a dix-huit dans la mâchoire d'en bas, et dix-neuf dans celle d'en haut; mais ces dents surnuméraires ne sont ordinairement que de petites pointes qui précédent

les véritables molaires, et qui sont peu fermes.

» La largeur de la partie de la mâchoire supérieure, qui forme le museau, est de seize pouces et un quart, et son contour, mesuré d'un angle de la gueule jusqu'à l'autre, est de trois pieds trois pouces ; la lèvre supérieure avance d'un pouce par-dessus l'inférieure, et cache toutes les dents : à côté des incisives antérieures d'en haut, il y a deux éminences charnues, qui sont reçues dans deux cavités de la mâchoire inférieure, quand la gueule se ferme.

» L'hippopotame a les yeux petits ; leur plus long diamètre est de onze lignes, et leur largeur de neuf et demie ; la prunelle est d'un bleu obscur, et le blanc de l'œil paroît peu.

» La queue varie en longueur dans ces animaux ; celui qui est représenté ici en avoit une de la longueur d'un pied trois pouces six lignes ; son contour à son origine étoit d'un pied sept

pouces; là, elle a une forme un peu triangulaire, et un des côtés plats est en dessous; ainsi, ayant un mouvement perpendiculaire, elle bouche exactement l'ouverture de l'anus; vers son milieu, ses côtés s'applatissent, et son articulation lui permettant un mouvement horizontal, elle peut servir à diriger l'animal quand il nage; au premier coup d'œil, elle paroît couverte d'écailles, mais qui ne sont que des rides de la peau; les bords extérieurs de cette queue semblent être des coutures arrondies.

» L'hippopotame femelle n'a point de mamelles pendantes, mais seulement deux petits mamelons; quand on les presse, il en jaillit un lait doux et aussi bon que celui de la vache.

» Les os de ces animaux sont extrêmement durs; dans un os de la cuisse, scié en travers, on trouva un canal long de cinq pouces, et de dix lignes en diamètre, assez ressemblant à la cavité

où est la moelle : cependant il n'y en avoit point immédiatement après la mort ; mais on y vit un corps fort dur, où l'on croyoit remarquer du sang.

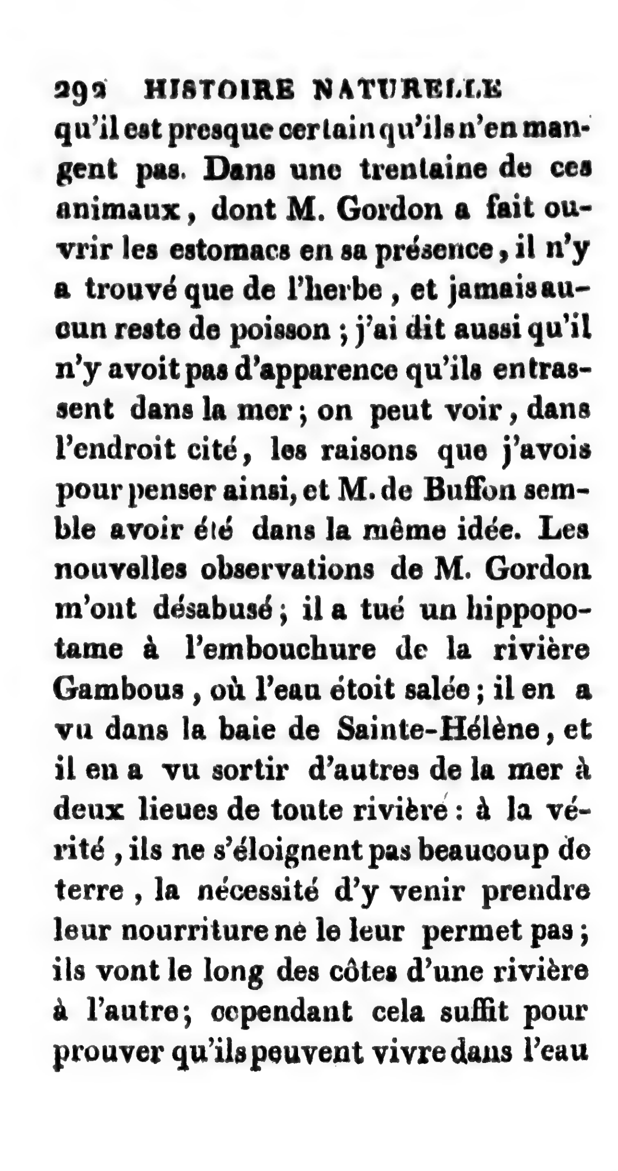
» La largeur du pied de devant est égale à sa longueur, l'une et l'autre est de dix pouces; la plante du pied de derrière est tant soit peu plus petite, elle a neuf pouces neuf lignes dans ses deux dimensions ; ces pieds sont propres pour nager, car les doigts peuvent se mouvoir, s'approcher les uns des autres, et se plier en dessous ; les ongles sont un peu creux, comme les sabots des autres animaux ; le dessous du pied est une semelle fort dure, séparée des doigts par une fente profonde; elle n'est pas horizontale, mais un peu en biais, comme si l'animal, en marchant, avoit plus pressé son pied d'un côté que de l'autre ; aussi les a-t-il tous un peu tournés en dehors ; comme il a les jambes courtes et les jointures pliables, il peut appliquer et presser ses

jambes contre le corps, ce qui lui facilite encore les mouvemens nécessaires pour nager. Aidé de quelques hommes, M. Gordon a roulé, comme un tonneau, un grand hippopotame hors de l'eau sur un terrein uni, sans que les pieds fissent un obstacle sensible.

» Quoique les hippopotames passent une partie de leur vie dans l'eau, ils ont cependant le trou ovale fermé. Quand ils sont parvenus à toute leur grandeur, le plus long diamètre de leur cœur est d'un pied.....

» M. Gordon s'est assuré, par l'ouverture de plusieurs hippopotames jeunes et adultes, que ces animaux n'ont qu'un estomac, et ne ruminent point quoiqu'ils ne mangent que de l'herbe qu'ils rendent en pelotte et mal broyée dans leurs excrémens.

» J'ai dit ci devant, continue M. Allamand, qu'il me paroissoit très-douteux que les hippopotames mangeassent des poissons; à-présent je puis dire



qu'il est presque certain qu'ils n'en mangent pas. Dans une trentaine de ces animaux, dont M. Gordon a fait ouvrir les estomacs en sa présence, il n'y a trouvé que de l'herbe, et jamais aucun reste de poisson ; j'ai dit aussi qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils entrassent dans la mer ; on peut voir, dans l'endroit cité, les raisons que j'avois pour penser ainsi, et M. de Buffon semble avoir été dans la même idée. Les nouvelles observations de M. Gordon m'ont désabusé ; il a tué un hippopotame à l'embouchure de la rivière Gambous, où l'eau étoit salée ; il en a vu dans la baie de Sainte-Hélène, et il en a vu sortir d'autres de la mer à deux lieues de toute rivière : à la vérité, ils ne s'éloignent pas beaucoup de terre, la nécessité d'y venir prendre leur nourriture ne le leur permet pas ; ils vont le long des côtes d'une rivière à l'autre; cependant cela suffit pour prouver qu'ils peuvent vivre dans l'eau

salée, et justifier en quelque façon ceux qui leur ont donné le nom de chevaux marins, aussi bien que Kolbe, qui suppose qu'ils vivent indifféremment dans les rivières et dans la mer : ceux qui habitent dans l'intérieur du pays, n'y vont vraisemblablement jamais ; si ceux qui en sont près y entrent, ce n'est pas pour aller fort loin, à cause de la raison que je viens de dire, et cette même raison doit les engager à préférer les rivières.

» Lorsqu'ils se rencontrent au fond de l'eau, ils cherchent à s'éviter, mais, sur terre, il leur arrive souvent de se battre entr'eux d'une manière terrible ; aussi en voit-on fort peu qui n'ayent pas quelques dents cassées, ou quelques cicatrices sur le corps ; en se battant, ils se dressent sur leurs pieds de derrière, et c'est dans cette attitude qu'ils se mordent.

» Dans les lieux où ils sont peu inquiétés, ils ne sont pas fort craintifs ;

quand on tire sur eux, ils viennent voir ce que c'est; mais, quand une fois ils ont appris à connoître l'effet des armes à feu, ils fuient devant les hommes en trottant pesamment : comme les cochons, quelquefois même ils galopent, mais toujours pesamment: cependant un homme doit marcher bien vîte pour être en état de les suivre. M. Gordon en a accompagné un pendant quelque temps: mais, quoiqu'il coure très-vîte, si la course avoit été plus longue, l'hippopotame l'auroit devancé.

» M. de Buffon a eu raison de révoquer en doute ce que disent quelques voyageurs des femelles hippopotames, c'est qu'elles portent trois ou quatre petits; l'analogie l'a conduit à regarder ce fait comme très-suspect; l'observation en démontre la fausseté. M. Gordon a vu ouvrir plusieurs femelles pleines, et jamais il n'y a trouvé qu'un seul petit; il en a tiré un du

corps de la mère, qu'il a eu la bonté de m'envoyer; ce fœtus, qui étoit presque entièrement formé, étoit long de trois pieds deux pouces; le cordon ombilical étoit parsemé de petits boutons de couleur rouge; ses ongles étoient mous et élastiques, on pouvoit déjà lui sentir les dents, et ses yeux avoient à-peu-près leur forme et toute leur grandeur. Dès qu'un jeune hippopotame est né, son instinct le porte à courir à l'eau, et quelquefois il s'y met sur le dos de sa mère.

» La chair de l'hippopotame, comme il a été dit ci-devant, est fort bonne au goût et très-saine; le pied rôti est surtout un morceau délicat, de même que la queue; quand on fait cuire son lard, il surnage une graisse que les paysans aiment fort; c'est un remède qu'on estime beaucoup au Cap, en exagérant cependant ses qualités ».

Observations faites en préparant la peau de l'hippopotame, qui se trouve maintenant dans le Cabinet d'Histoire Naturelle de S. A. S. monseigneur le prince d'Orange ; par J. C. Klockner, docteur en médecine à Amsterdam.

J'ai reçu fort sèche, de la Haye, la peau de cet hippopotame, avec la tête qui s'y trouvoit enveloppée. Cette peau avoit été premièrement salée, puis séchée, et ensuite on avoit pris la peau d'un jeune hippopotame (qui de même est placé dans le Cabinet de S. A. S.) trempée de saumure, et on l'avoit mise encore mouillée dans celle-ci ; après quoi, le tout avoit été emballé dans de la grosse toile et expédié du Cap de Bonne-Espérance pour la Hollande. La petite peau et la tête, occasionnoient par conséquent une odeur infecte de graisse gâtée ou rance, ce qui avoit attiré les insectes qui ont beau-

coup endommagé la grande peau, qui se trouvoit la première et la plus exposée.

Lorsque j'eus trempé la tète, elle se gonfla beaucoup. Le baillement ou l'ouverture de la gueule étoit de plus de seize pouces, mesure d'Amsterdam (1). Les lèvres inférieure et supérieure étoient assez larges pour couvrir et envelopper toutes les dents de l'animal, ce qui naturellement se fait avec d'autant plus de facilité que les longues dents ou dents canines inférieures qui sont courbes, glissent par-dessus les supérieures en forme de ciseaux, et passent le long de la courbure des dents canines supérieures, dans un étui formé par la peau de la lèvre et par les gencives. Entre les dents de devant ou dents incisives, et entre les

(1) Le pied d'Amsterdam ne fait que dix pouces cinq lignes trois points, du pied de roi de France.

dents cylindriques et molaires, de même qu'entre la langue et les dents incisives, il y a une peau lisse et dure, le palais est plein d'auches ou entaillures. La langue avoit été coupée.... On avoit de même coupé beaucoup de chair des deux côtés de la tête ou des mâchoires, et la graisse qui s'y trouvoit étoit presque toute gâtée. Cependant le tout étoit encore mêlé de muscles très-forts; et ce qui se trouvoit de plus sur le devant dans les lèvres inférieure et supérieure, étoit d'une chair rouge et blanche, de la couleur d'une langue de bœuf.

Immédiatement derrière les dents canines et inférieures on voyoit dans la lèvre inférieure, dans l'endroit où commence la mâchoire, une grosseur qui, en fermant la gueule, remplissoit l'ouverture qui se fait derrière les dents canines. Cette ouverture, quoique remplie, s'est rétrécie de moitié en se séchant, de même que les lèvres.

Sous les oreilles, autour du conduit auditif, qui est singulièrement petit, il y avoit beaucoup de graisse, de même que dans les orbites des yeux.

Les oreilles sont placées comme sur une éminence, et de manière qu'il s'y forme tout autour des plis en cercles. L'élévation de l'oreille droite s'est beaucoup rétrécie en séchant, mais on l'apperçoit encore distinctement à l'oreille gauche.

On sait que les oreilles de l'hippopotame sont très-petites; mais celles de notre sujet présentent encore une singularité que je dois observer; savoir, que les bords supérieurs ou cercles des deux oreilles avoient été rongés également, selon mon estimation, de la moitié ou des trois quarts de pouce; ce qui vraisemblablement est l'ouvrage des insectes de terre ou d'eau, mais qu'ils doivent avoir fait du vivant de l'animal, puisque les bords rongés se trouvoient déjà recouverts d'un nou-

vel épiderme. L'intérieur des oreilles étoit bien garni d'un poil fin et serré, mais il n'y en avoit que très-peu au-dehors.

Les yeux doivent avoir été fort petits, puisque l'ouverture étoit extraordinairement petite en raison de la grandeur de l'animal. Cette petitesse des yeux de l'hippopotame se trouve confirmée par plusieurs rapports. Les yeux, que j'ai placés dans mon sujet, sont peut-être un peu plus grands que les naturels; mais, lorsque j'en avois mis de plus petits, ils paroissoient ne pas convenir à l'animal, et je fus par conséquent obligé de lui en donner de plus grands.

Les narines vont extérieurement en baissant de biais, avec une petite ouverture; ensuite elles se joignent par une ligne courbe dans l'intérieur, et puis remontent derechef. Lorsque la peau étoit sèche, on n'appercevoit qu'à peine ces conduits ou

tuyaux; je les ai un peu élargis avant de les faire sécher.

Les dents sont si dures qu'on en tire facilement du feu avec un acier. J'en ai vu tirer avec une lime d'un morceau de la dent d'un autre hippopotame.

Je dois remarquer ici que je n'ai trouvé que trente-deux dents dans la tête de l'hippopotame, ce qui ne s'accorde pas avec la description de *Zerenghi*, ni avec celle de M. *Daubenton*. Le premier dit en avoir trouvé quarante-quatre dans ses hippopotames, et le second trente-six dans la tête qui se trouve dans le Cabinet du roi. Cette différence m'a rendu attentif; mais je puis assurer qu'on n'appercevoit aucune marque que quelques dents en fussent tombées, sinon une des dents incisives, qui paroît avoir été cassée avec force. J'y ai trouvé quatre dents canines qui sont placées perpendiculairement, huit dents incisives, quatre dans

la mâchoire supérieure, dont la position est perpendiculaire, et quatre dans la mâchoire inférieure qui sont posées horizontalement, comme on peut le voir dans la figure. De plus, j'ai trouvé deux dents molaires dans chaque mâchoire inférieure et trois dents placées devant les dents molaires, qui ont la forme d'une quille. Dans les mâchoires supérieures j'ai trouvé dans chacune trois dents molaires, et deux de ces dents de figure cylindrique. Il y a entre ces dents de figure cylindrique un espace d'un demi pouce.

Je dois observer, que communément, les hippopotames ont trente-six dents, comme nous l'avons dit; savoir, quatre incisives en haut et quatre incisives en bas; deux canines en haut et deux canines en bas; et douze mâchelières en haut et douze mâchelières en bas. Je l'ai vérifié sur trois têtes qui sont anciennement au Cabinet, et en dernier lieu sur une quatrième tête

qui m'a été envoyée en décembre 1775, par M. de Sartine, ministre et secrétaire d'état au département de la marine. La dernière des mâchelières au fond de la gueule, est beaucoup plus grosse, plus large, et plus applatie sur la tranche que les cinq autres mâchelières; mais je serois porté à croire que le nombre de ces dents mâchelières varie suivant l'âge, et qu'au lieu de vingt-quatre il peut s'en trouver vingt-huit et même trente-deux, ce qui feroit quarante-quatre en tout, comme le dit Zerenghi.

Les lèvres supérieure et inférieure se trouvent garnies à des distances assez considérables, de petites touffes de poil, qui, comme des pinceaux, sortent d'un tuyau ou racine. J'en ai compté environ vingt. Pour faire une observation plus exacte, j'ai placé une tranche de la racine sous le microscope, et j'ai vu sortir sept racines d'un tuyau. Ces sept racines se partagent

ou se fendent ensuite, et forment chacune plusieurs poils, qui forment des espèces de pinceaux.

Aux côtés de la gueule, où se fait le baillement, vers le bas, on voit des poils fins qui sont plus serrés que les autres.

De plus, on apperçoit par-ci par là, sur le corps, quelques poils rares, mais il ne s'en trouve presque point aux jambes, aux flancs ni sous le ventre.

L'extrémité et les parties tranchantes inférieure et supérieure de la queue, étoient garnies de poils ou pinceaux comme au nez, mais un peu plus longs.

Je n'ai pu découvrir le sexe de cet animal. Il y avoit près du fondement une découpure triangulaire, de la grandeur de cinq à six pouces, où je pense que les parties génitales étoient placées, mais, comme on n'en avoit laissé aucune marque, il ne m'a pas

été possible d'en déterminer le sexe.

La peau du ventre, près des pieds de derrière, avoit un pouce neuf lignes d'épaisseur; les insectes y avoient aussi fait un trou, ce qui donnoit toute facilité de mesurer cette épaisseur. La substance de cette peau étoit blanche, cartilagineuse et coriacée, et dans cet endroit elle étoit bien séparée de la graisse et de la chair. Plus haut, vers le dos, on avoit coupé et enlevé beaucoup de peau, sans doute pour la rendre plus légère et plus facile à être transportée; c'est par cette raison que je n'ai trouvé la peau, vers l'épine du dos, épaisse que d'un pouce en y passant un poinçon.

Les doigts étoient garnis d'ongles; la peau entre les doigts étoit fort ample, et je crois que les pieds de cet animal, lorsqu'il étoit vivant, étoient plutôt plats qu'arrondis. Le talon qui se retire en arrière et en haut, paroît très-propre à nager, le sabot quoique épais

et durillonné, est néanmoins flexible.

On m'a dit que cet hippopotame étoit fort avancé dans les terres du Cap, et même près de l'endroit nommé *les montagnes de Neige,* lorsqu'il a été tiré par un paysan nommé Charles Marais, d'extraction française. Ce paysan en a fait tenir les peaux à M. de Plettenberg, gouverneur du Cap, qui les a envoyées à S. A. S. Ce rapport m'a été fait par un neveu de C. Marais, qui se trouve à Amsterdam. Suivant le dire de cet homme, qui assure le tenir de la bouche de Marais même, l'hippopotame est fort agile à la course, tant dans la boue et la fange, que sur la terre ferme; et il court si vîte, que les paysans, quoique bons chasseurs, n'osent tirer sur lui lorsqu'il se trouve hors de l'eau. Mais ils l'épient au soleil couchant; alors cet animal élève la partie supérieure de la tête hors de l'eau, tient ses petites oreilles dans une continuelle agitation pour écouter

s'il n'entend aucun bruit. Lorsque quelque objet, qui peut lui servir de proie, se fait voir sur l'eau, il s'élance sur lui, et part comme une flèche de l'arc, pour s'en rendre maître ; tandis que l'hippopotame est occupé de cette manière à écouter en nageant ou flottant sur l'eau, on cherche à le tirer à la tête. Celui que j'ai empaillé avoit été tiré entre l'œil et l'oreille droite ; et le jeune, qui est placé de même au Cabinet de S. A. S. avoit été tiré ou harponné dans la poitrine, comme on pouvoit le voir facilement. L'hippopotame, lorsqu'il se sent blessé, plonge sous l'eau, et marche ou nage jusqu'à ce qu'il perde le mouvemeat avec la vie : alors, par le moyen de vingt bœufs plus ou moins, on le tire sur le rivage où on le dissèque. Un hippopotame, qui a toute sa croissance, donne ordinairement deux mille livres de lard, qu'on sale et qu'on envoie au Cap, où il se vend fort cher. On assure que ce lard est fort

bon, et qu'il surpasse toutes les autres graisses pour le goût. Il ne cause jamais d'aigreurs; et quand il est exprimé, il fournit une huile douce et blanche comme de la crême : on recommande même ce lard en Afrique comme un remède souverain contre les maladies de poitrine.

Par la quantité indiquée de lard qu'on tire ordinairement de l'hippopotame qui a atteint toute sa croissance, on est confirmé dans la remarque qu'on a déjà dû faire par les mesures données; savoir, que c'est un animal d'une grandeur et d'une pesanteur surprenante.

Quelques soins que je me sois donnés pour rendre cette pièce aussi légère qu'il étoit possible, je me suis vu contraint de me servir de tout ce qui pouvoit aider à la soutenir, et je crois qu'elle pèse quatre mille livres, y compris la planche sur laquelle je l'ai placée.

Avant que je finisse ces observations, j'ajouterai ici quelques particularités relatives à l'histoire naturelle de l'hippopotame, qui ne se trouvent pas dans la description précédente.

On a vu que l'hippopotame doit peut-être son nom à la ressemblance qu'il y a entre sa voix et le hennissement du cheval ; cependant nous avons des relations certaines qui assurent que son cri ressemble plus à celui de l'éléphant, ou aux sons roulans et bégayans d'une personne née sourde. Quoi qu'il en soit, l'hippopotame forme encore une autre espèce de son ronflant lorsqu'il dort, ce qui le fait découvrir de loin. Pour prévenir le danger qu'il court par-là, il se couche pour l'ordinaire sur des terreins marécageux, dans les roseaux dont on ne peut approcher que difficilement.

Je n'ai trouvé nulle part la particularité que je tiens du parent de Marais, touchant la grande agilité de cet ani-

mal. On assure, au contraire constamment, qu'on l'attaque plus volontiers sur terre que dans l'eau, ce qui seroit contradictoire s'il étoit aussi léger à la course. Selon quelques autres historiens, on lui coupe le passage à la rivière par des arbres et des fossés, parce que l'on sait qu'il préfère de regagner l'eau, plutôt que de combattre ou fuir à terre. Il se trouve, à cet égard, plus avantageusement dans l'eau, où il n'a aucun animal à craindre : le grand requin et le crocodile évitent l'hippopotame, et n'osent pas s'engager au combat avec lui.

La peau de l'hippopotame est extrêmement dure sur le dos, la croupe et la partie extérieure des cuisses et des fesses; de sorte que les balles de fusil coulent par-dessus, et que les flèches rebondissent. Mais elle est moins dure et moins épaisse sous le ventre et aux parties intérieures des cuisses, où l'on cherche à le tirer ou à lui enfoncer

le dard. Il a la vie fort dure, et ne se rend pas facilement; c'est pourquoi l'on cherche à lui casser par adresse les pattes, en le tirant avec de gros mousquets chargés de lingots; quand on y réussit, on est pour ainsi dire, maître de l'animal. Les Nègres, qui attaquent les requins et les crocodiles avec des longs couteaux et des javelots, craignent l'hippopotame, qu'ils n'oseroient peut-être jamais combattre s'ils ne couroient pas plus vîte que lui: ils croient néanmoins que cet animal est plus ennemi des blancs que des nègres.

La femelle de l'hippopotame fait son petit à terre; elle l'y alaite et nourrit, et ensuite elle lui apprend de bonne heure à se réfugier dans l'eau au moindre bruit.

Les Nègres d'Angola, de Congo, d'Elmina, et en général de toute la côte occidentale d'Afrique, regardent l'hippopotame comme une de ces divi-

nités subalternes qu'ils nomment *Fetiches.* Ils ne font cependant aucune difficulté d'en manger la chair, lorsqu'ils peuvent se rendre maîtres d'un de ces animaux.

Je ne sais si j'ose citer ici le passage du Père Labat, où il dit que cet animal, qui est très-sanguin, sait se tirer lui-même du sang d'une manière particulière. Pour cet effet, cet animal cherche, dit-il, la pointe tranchante d'un rocher, et s'y frotte jusqu'à ce qu'il se soit fait une ouverture assez considérable pour en laisser couler le sang. Il se donne alors beaucoup de mouvement pour le faire sortir en plus grande quantité; et lorsqu'il juge qu'il en a perdu assez, il se roule dans la fange, afin de fermer la blessure qu'il s'est faite. On ne trouve rien d'impossible dans ce rapport, mais comment le Père Labat a-t-il découvert cette singularité?

Outre les usages sus-mentionnés de

la peau et des dents, on assure que les peintres indiens se servent du sang de cet animal pour leurs couleurs ».

Espèce connue dans ce genre.

L'Hippopotame, *hippopotamus Amphibius.*

XLIIe GENRE

LE TAPIR, *TAPIR.*

Caractère générique : dix dents incisives à chaque mâchoire.

LE TAPIR, ou L'ANTA, ou MAIPOURI.

C'EST ici l'animal le plus grand de l'Amérique, de ce nouveau Monde, où, comme nous l'avons dit, la nature vivante semble s'être rappetissée, ou plutôt n'avoir pas eu le temps de parvenir à ses plus hautes dimensions; au lieu des masses colossales que produit la terre antique de l'Asie, au lieu de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame, de la giraffe et du chameau,



[illegible]

LE TAPIR, ou L'ANTA, ou MAIPOURI.

[illegible]

Deseve del. *Racine Sculp.*

LE TAPIR.

nous ne trouvons dans ces terres nouvelles que des sujets modelés en petit; des tapirs, des lamas, des vigognes, des cabiais, tous vingt fois plus petits que ceux qu'on doit leur comparer dans l'ancien continent : et non-seulement la matière est ici prodigieusement épargnée, mais les formes mêmes sont imparfaites et paroissent avoir été négligées ou manquées; les animaux de l'Amérique méridionale, qui seuls appartiennent en propre à ce nouveau continent, sont presque tous sans défenses, sans cornes et sans queue; leur figure est bizarre, leurs corps et leurs membres mal proportionnés, mal unis ensemble : et quelques-uns, tels que les fourmilliers, les paresseux, &c. sont d'une nature si misérable, qu'ils ont à peine les facultés de se mouvoir et de manger; ils traînent avec douleur une vie languissante dans la solitude du désert, et ne pourroient subsister dans une terre habitée, où l'homme et

les animaux puissans les auroient bientôt détruits.

Le tapir est de la grandeur d'une petite vache ou d'un zébu, mais sans cornes et sans queue ; les jambes courtes, le corps arqué, comme celui du cochon, portant une livrée dans sa jeunesse, comme le cerf, et ensuite un pelage uniforme d'un brun-foncé, la tête grosse et longue avec une espèce de trompe, comme le rhinocéros; dix dents incisives et dix molaires à chaque mâchoire, caractère qui le sépare entièrement du genre des bœufs et des autres animaux ruminans, &c.

Il paroît que le tapir est un animal triste et ténébreux, qui ne sort que de nuit, qui ne se plaît que dans les eaux, où il habite plus souvent que sur la terre; il vit dans les marais, et ne s'éloigne guère du bord des fleuves ou des lacs ; dès qu'il est menacé, poursuivi ou blessé, il se jette à l'eau, s'y plonge et y de-

meure assez de temps pour faire un grand trajet avant de reparoître : ces habitudes, qu'il a communes avec l'hippopotame, ont fait croire à quelques naturalistes qu'il étoit du même genre ; mais il en diffère autant par la nature qu'il en est éloigné par le climat ; quoique habitant des eaux, le tapir ne se nourrit pas de poisson, et quoiqu'il ait la gueule armée de vingt dents incisives et tranchantes, il n'est pas carnassier, il vit de plantes et de racines, et ne se sert point de ses armes contre les autres animaux ; il est d'un naturel doux, timide, et fuit tout combat, tout danger : avec des jambes courtes et le corps massif, il ne laisse pas de courir assez vite, et il nage encore mieux qu'il ne court : il marche ordinairement de compagnie et quelquefois en grande troupe ; son cuir est d'un tissu transparent et si serré, que souvent il résiste à la balle ; sa chair est fade et grossière, cependant les Indiens

la mangent : on le trouve communément au Brésil, au Paraguai.

L'espèce en est assez nombreuse dans l'intérieur des terres de la Guiane, et il en vient de temps en temps dans les bois qui sont à quelque distance de Cayenne.

Quand on les chasse, ils se réfugient dans l'eau, où il est aisé de les tirer; mais quoiqu'ils soient d'un naturel tranquille et doux, ils deviennent dangereux lorsqu'on les blesse : on en a vu se jeter sur le canot d'où le coup étoit parti, pour tâcher de se venger en le renversant: il faut aussi s'en garantir dans les forêts; ils y font des sentiers ou plutôt d'assez larges chemins battus par leurs fréquentes allées et venues, car ils ont l'habitude de passer et repasser toujours par les mêmes lieux; et il est à craindre de se trouver sur ces chemins, dont ils ne se détournent jamais, parce que leur allure est brusque, et que, sans chercher à offen-

ser, ils heurtent rudement tout ce qui se rencontre devant eux. Les terres voisines du haut des rivières de la Guiane, sont habitées par un assez grand nombre de tapirs, et les bords des eaux sont coupés par les sentiers qu'ils y pratiquent; ces chemins sont si frayés, que les lieux les plus déserts semblent au premier coup-d'œil, être peuplés et fréquentés par les hommes. Au reste, on dresse des chiens pour chasser ces animaux sur terre, et pour les suivre dans l'eau : mais, comme ils ont la peau très-ferme et très-épaisse, il est rare qu'on les tue du premier coup de fusil.

Les tapirs n'ont pas d'autre cri qu'une espèce de sifflet vif et aigu, que les sauvages imitent assez parfaitement pour les faire approcher et les tirer de près; on ne les voit guère s'écarter des cantons qu'ils ont adoptés. Ils courent lourdement et lentement; ils n'attaquent ni les hommes ni les ani-

maux, à moins que les chiens ne les approchent de trop près, car, dans ce cas, ils se défendent avec les dents et les tuent.

La mère tapir paroît avoir grand soin de son petit; non-seulement elle lui apprend à nager, jouer et plonger dans l'eau, mais encore lorsqu'elle est à terre, elle s'en fait constamment accompagner ou suivre; et, si le petit reste en arrière, elle retourne de temps en temps sa trompe, dans laquelle est placé l'organe de l'odorat, pour sentir s'il suit ou s'il est trop éloigné, et, dans ce cas, elle l'appelle et l'attend pour se mettre en marche.

On en élève quelques-uns à Cayenne en domesticité; ils vont par-tout sans faire de mal; ils mangent du pain, de la cassave, des fruits; ils aiment qu'on les caresse, et sont grossièrement familiers, car ils ont un air pesant et lourd à-peu-près comme le cochon. Quelquefois ils vont pendant le jour dans

les bois, et reviennent le soir à la maison ; néanmoins il arrive lorsqu'on leur laisse cette liberté, qu'ils en abusent, et ne reviennent plus. Leur chair se mange, mais n'est pas d'un bon goût; elle est pesante, semblable, pour la couleur et pour l'odeur, à celle du cerf. Les seuls morceaux assez bons sont les pieds et le dessus du cou.

M. Bajon, chirurgien du roi à Cayenne, a envoyé à l'académie des sciences, en 1774, un mémoire au sujet de cet animal. Nous croyons devoir donner par extrait les bonnes observations de M. Bajon, et faire remarquer en même temps deux méprises qui nous paroissent s'être glissées dans son écrit, qui d'ailleurs mérite des éloges.

« La figure de cet animal, dit M. Bajon, approche en général de celle du cochon; il est cependant de la hauteur d'un petit mulet, ayant le corps extrêmement épais, porté sur des jambes très-courtes; il est couvert de poils plus

gros, plus longs que ceux de l'âne ou du cheval, mais plus fins et plus courts que les soies du cochon, et beaucoup moins épais. Il a une crinière dont les crins, toujours droits, ne sont qu'un peu plus longs que les poils du reste du corps ; elle s'étend depuis le sommet de la tête jusqu'au commencement des épaules. La tête est grosse et un peu alongée, les yeux sont petits et très-noirs, les oreilles courtes, ayant, pour la forme, quelque rapport avec celles du cochon ; il porte au bout de sa mâchoire supérieure une trompe d'environ un pied de long, dont les mouvemens sont très souples, et dans laquelle réside l'organe de l'odorat; il s'en sert, comme l'éléphant, pour ramasser des fruits, qui font une partie de sa nourriture ; les deux ouvertures des narines partent de l'extrémité de la trompe ; sa queue est très-petite, n'ayant que deux pouces de long ; elle est presque sans poils.

» Le poil du corps est d'un brun légèrement foncé, les jambes sont courtes et grosses, les pieds sont aussi fort larges et un peu ronds; les pieds de devant ont quatre doigts, et ceux de derrière n'en ont que trois, tous ces doigts sont enveloppés d'une corne dure et épaisse; la tête, quoique fort grosse, contient un très-petit cerveau; les mâchoires sont fort alongées et garnies de dents, dont le nombre ordinaire est de quarante; cependant il y en a quelquefois plus et quelquefois moins; les dents incisives sont tranchantes, et c'est dans celles-ci qu'on observe de la variété dans le nombre. Après les incisives, on trouve une dent canine de chaque côté, tant supérieurement qu'inférieurement, qui a beaucoup de rapport aux défenses du sanglier. On trouve ensuite un petit espace dégarni de dents, et les molaires suivent après, qui sont très-grosses, et ont des surfaces fort étendues.

» En disséquant le tapir ou maïpouri, la première chose qui m'avoit frappé, continue M. Bajon, c'est de voir qu'il est animal ruminant.... Les pieds et les dents du maïpouri n'ont pourtant aucun rapport avec ceux de nos animaux ruminans.... Cependant le maïpouri a trois poches ou estomacs considérables qui communément sont fort pleins, sur-tout le premier, que j'ai toujours trouvé comme un ballon... Cet estomac répond à la panse du bœuf; mais ici le réseau ou bonnet n'est presque point distinct; de sorte que ces deux parties n'en font qu'une. Le deuxième estomac, nommé le *feuillet*, est aussi fort considérable, et ressemble beaucoup à celui du bœuf, avec cette différence que les feuillets en sont beaucoup plus petits, et que les tuniques en paroissent plus minces : enfin le troisième estomac est le moins grand et le plus mince; on n'y observe dans l'intérieur que de simples rides, et je l'ai presque

toujours trouvé plein de matières tout-à-fait digérées. Les intestins ne sont pas bien gros, mais très-longs; l'animal rend les matières en boule, à-peu-près comme celles du cheval ».

Je suis obligé de contredire ici ce qu'avance M. Bajon, et d'assurer en même temps que cet animal n'est point ruminant et n'a pas trois estomacs comme il le dit. Voici mes preuves. On nous avoit amené d'Amérique un tapir ou maïpouri vivant; il avoit bien supporté la mer, et étoit arrivé à vingt lieues de Paris, lorsque tout-à-coup il tomba malade et mourut; on ne perdit pas de temps à nous l'envoyer, et je priai M. Mertrud, habile chirurgien-démonstrateur en anatomie aux écoles du Jardin du roi, d'en faire l'ouverture, et d'examiner les parties intérieures : chose très-familière à M. Mertrud, puisque c'est lui qui a bien voulu disséquer, sous les yeux de M. Daubenton, de l'académie des siences, la

plupart des animaux dont nous avons donné les descriptions. M. Mertrud joint d'ailleurs à toutes les connoissances de l'art de l'anatomie, une grande exactitude dans ses opérations. De plus, cette dissection a, pour ainsi dire, été faite en ma présence, et M. Daubenton le jeune en a suivi toutes les opérations et en a rédigé les résultats; enfin M. de Sève, notre dessinateur, qui voit très-bien, y étoit aussi. Je ne rapporte ces circonstances que pour faire voir à M. Bajon que nous ne pouvons nous dispenser de le contredire sur un premier point très-essentiel, c'est qu'au lieu de trois estomacs, nous n'en avons trouvé qu'un seul dans cet animal; la capacité en étoit à la vérité fort ample et en forme d'une poche étranglée en deux endroits, mais ce n'étoit qu'un seul viscère, un estomac simple et unique, qui n'avoit qu'une simple issue dans le duodenum, et non pas trois esto-

macs distincts et séparés, comme le dit M. Bajon; cependant il n'est pas étonnant qu'il soit tombé dans cette méprise, puisque l'un des plus célèbres anatomistes de l'Europe, le docteur Tyson, de la société royale de Londres, s'est trompé en disséquant le *pécari* ou *tajacu* d'Amérique, duquel, au reste, il a donné une très-bonne description dans les Transactions philosophiques, n°. 153. Tyson assure, comme M. Bajon le dit du tapir, que le pécari a trois estomacs, tandis qu'il n'en a réellement qu'un seul, mais partagé à-peu-près comme celui du tapir, par deux étranglemens qui semblent, au premier coup-d'œil, en indiquer trois.

Il nous paroît donc certain que le tapir ou maïpouri n'a pas trois estomacs, et qu'il n'est point animal ruminant; car nous pouvons encore ajouter à la preuve que nous venons d'en donner, que jamais cet animal, qui est arrivé vivant jusqu'auprès de Paris, n'a

ruminé. Ses conducteurs ne le nourrissoient que de pain, de grain, &c. Mais cette méprise de M. Bajon, n'empêche pas que son mémoire ne contienne de très-bonnes observations ; l'on en va juger par la suite de cet extrait, dans lequel j'ai cru devoir interposer quelques faits qui m'ont été communiqués par des témoins oculaires.

« Le tapir ou maïpouri mâle, dit M. Bajon, est constamment plus grand et plus fort que la femelle, les poils de la crinière sont plus longs et plus épais. Le cri de l'un et de l'autre est précisément celui d'un gros sifflet ; le cri du mâle est plus aigu, plus fort et plus perçant que celui de la femelle ».

Une des femelles que M. Bajon a disséquées, avoit six pieds de longueur, et paroissoit n'avoir pas encore porté ; ses mamelles, au nombre de deux, n'étoient pas bien grosses, elles ressemblent en tout à celles de l'ânesse ou de la jument.

Les femelles entrent ordinairement en chaleur au mois de novembre et de décembre ; chaque mâle suit une femelle, et c'est-là le seul temps où l'on trouve de ces animaux ensemble. Lorsque deux mâles se rencontrent auprès de la même femelle, ils se battent et se blessent cruellement. Quand la femelle est pleine, le mâle la quitte et la laisse aller seule ; le temps de la gestation est de dix à onze mois, car on en voit de jeunes dès le mois de septembre. Pour mettre bas, la femelle choisit toujours un endroit élevé et un terrein sec.

Cet animal, bien loin d'être amphibie, comme quelques naturalistes l'ont dit, vit continuellement sur la terre, et fait constamment son gîte sur les collines, et dans les endroits les plus secs. Il est vrai qu'il fréquente les lieux marécageux ; mais c'est pour y chercher sa subsistance, et parce qu'il y trouve plus de feuilles et d'herbes que sur les terreins élevés. Comme il se



salit beaucoup dans les endroits marécageux, et qu'il aime la propreté, il va tous les matins et tous les soirs traverser quelque rivière ou se laver dans quelque lac. Malgré sa grosse masse; il nage parfaitement bien, et plonge aussi fort adroitement; mais il n'a pas la faculté de rester sous l'eau plus de temps que tout animal terrestre: aussi le voit-on à tout instant tirer sa trompe hors de l'eau pour respirer. Quand il est poursuivi par les chiens, il court aussi-tôt vers quelque rivière qu'il traverse promptemen pour tâcher de se soustraire à leur poursuite.

Il ne mange point de poisson, sa nourriture ordinaire sont des rejetons et des pousses tendres, et sur-tout des fruits tombés des arbres; c'est plutôt la nuit que le jour qu'il cherche sa nourriture, cependant il se promène le jour, sur-tout pendant la pluie; il a la vue et l'ouïe très-fines; au moindre mouvement qu'il entend, il s'enfuit et

fait un bruit considérable dans les bois. Cet animal très-solitaire, est fort doux et même assez timide; il n'y a pas d'exemple qu'il ait cherché à se défendre des hommes; il n'en est pas de même avec les chiens, il s'en défend très-bien, sur-tout quand il est blessé; il les tue même assez souvent, soit en les mordant, soit en les foulant aux pieds; lorsqu'il est élevé en domesticité, il semble être susceptible d'attachement. M. Bajon en a nourri un qu'on lui apporta jeune, et qui n'étoit encore pas plus gros qu'un mouton; il parvint à l'élever fort grand, et cet animal prit pour lui une espèce d'amitié: il le distinguoit à merveille au milieu de plusieurs personnes; il le suivoit comme un chien suit son maître, et paroissoit se plaire beaucoup aux caresses qu'il lui faisoit, il lui léchoit les mains; enfin il alloit seul se promener dans les bois, et quelquefois fort loin, et il ne manquoit jamais de

revenir tous les soirs d'assez bonne heure. On en a vu un autre également apprivoisé, se promener dans les rues de Cayenne, aller à la campagne en toute liberté, et revenir chaque soir; néanmoins, lorsqu'on voulut l'embarquer pour l'amener en Europe, dès qu'il fut à bord du navire, on ne put le tenir; il cassa des cordes très-fortes avec lesquelles on l'avoit attaché; il se précipita dans l'eau, gagna le rivage à la nage, et entra dans un fort de palétuviers, à une distance assez considérable de la ville; on le crut perdu, mais le soir même il se rendit à son gîte ordinaire. Comme on avoit résolu de l'embarquer, on prit de plus grandes précautions, qui ne réussirent que pendant un temps, car, environ moitié chemin de l'Amérique en France, la mer étant devenue fort orageuse, l'animal se mit de mauvaise humeur, brisa de nouveau ses liens, enfonça sa cabane, et se précipita dans

la mer, d'où on ne put le retirer.

L'hiver, pendant lequel il pleut presque tous les jours à Cayenne, est la saison la plus favorable pour chasser ces animaux avec succès.

« Un chasseur indien qui étoit à mon service, dit M. Bajon, alloit se poster au milieu des bois; il donnoit cinq à six coups d'un sifflet fait exprès, et qui imitoit très-bien leur cri; s'il s'en trouvoit quelqu'un aux environs, il répondoit tout de suite, et alors le chasseur s'acheminoit doucement vers l'endroit de la réponse, ayant soin de le faire répéter de temps en temps, et jusqu'à ce qu'il se trouvât à portée de tirer. L'animal, pendant la sécheresse de l'été, reste au contraire tout le jour couché; cet Indien alloit alors sur les petites hauteurs, et tâchoit d'en découvrir quelqu'un, et de le tuer au gîte: mais cette manière étoit bien plus stérile que la première. On se sert de lingots ou de très-grosses balles pour

les tirer, parce que leur peau est si dure, que le gros plomb ne fait que l'égratigner; et avec les balles et même les lingots, il est rare qu'on les tue du premier coup : on ne sauroit croire combien ils ont la vie dure. Leur chair n'est pas absolument mauvaise à manger; celle des vieux est coriace, et a un goût que bien des gens trouvent désagréable; mais celle des jeunes est meilleure, et a quelque rapport avec celle du veau ».

Au reste, le tapir, qui est le plus gros quadrupède de l'Amérique méridionale, ne se trouve que dans cette partie du monde. L'espèce ne s'est pas étendue au-delà l'isthme de Panama; et c'est probablement parce qu'il n'a pu franchir les montagnes de cet isthme; car la température du Mexique et des autres provinces adjacentes, auroit convenu à la nature de cet animal, puisque Samuel Wallis, et quelques autres voyageurs, disent en avoir

trouvé, ainsi que des lamas, jusque dans les terres du détroit de Magellan.

Espèce connue dans ce genre.

Le Tapir, *tapir Americanus.*

XLIIIe GENRE.

LE COCHON; *SUS*,

Caractère générique : quatre dents incisives supérieures, six inférieures.

LE COCHON, LE COCHON DE SIAM, ET LE SANGLIER.

Nous mettons ensemble le cochon, le cochon de Siam et le sanglier, parce que tous trois ne font qu'une seule et même espèce; l'un est l'animal sauvage, les deux autres sont l'animal domestique; et quoiqu'ils diffèrent par quelques marques extérieures, peut-être aussi par quelques habitudes, comme ces différences ne sont pas essen-

LE

R E.

S U S,

e dents in-
érieures.

DE SIAM,

cochon, le
lier, parce
une seule et
nimal sau-
nt l'animal
iffèrent par
ures, peut-
tudes, com-
pas essen-



Deseve del. *Racine Sculp.*

1. LE COCHON. 2. LE SANGLIER.

ti
v
n
de
er
pr
ti
n

pa
im
flu
de
im
du
go
vo
pr
mo
vo
soi
gr
gr
tat

tielles, qu'elles sont seulement relatives à leur condition, que leur naturel n'est pas même fort altéré par l'état de domesticité; qu'enfin ils produisent ensemble des individus qui peuvent en produire d'autres, caractère qui constitue l'unité et la constance de l'espèce, nous n'avons pas dû les séparer.

De tous les quadrupèdes, le cochon paroît être l'animal le plus brut; les imperfections de la forme semblent influer sur le naturel, toutes ses habitudes sont grossières, tous ses goûts sont immondes, toutes ses sensations se réduisent à une luxure furieuse et à une gourmandise brutale, qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente, et même sa progéniture au moment qu'elle vient de naître. Sa voracité dépend apparemment du besoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de son estomac; et la grossièreté de ses appétits, de l'hébétation des sens du goût et du toucher.

La rudesse du poil, la dureté de la peau, l'épaisseur de la graisse, rendent ces animaux peu sensibles aux coups: l'on a vu des souris se loger sur leur dos, et leur manger le lard et la peau sans qu'ils parussent le sentir. Ils ont donc le toucher fort obtus, et le goût aussi grossier que le toucher : leurs autres sens sont bons; les chasseurs n'ignorent pas que les sangliers voient, entendent et sentent de fort loin, puisqu'ils sont obligés, pour les surprendre, de les attendre en silence pendant la nuit, et de se placer au-dessous du vent, pour dérober à leur odorat les émanations qui les frappent de loin et toujours assez vivement pour leur faire sur-le-champ rebrousser chemin.

Cette imperfection dans les sens du goût et du toucher, est encore augmentée par une maladie qui les rend ladres, c'est-à-dire presque absolument insensibles, et de laquelle il faut peut-être moins chercher la première ori-

gine dans la texture de la chair ou de la peau de cet animal, que dans sa malpropreté naturelle, et dans la corruption qui doit résulter des nourritures infectes dont il se remplit quelquefois; car le sanglier, qui n'a point de pareilles ordures à dévorer, et qui vit ordinairement de grain, de fruits, de gland et de racines, n'est point sujet à cette maladie, non plus que le jeune cochon pendant qu'il tette: on ne la prévient même qu'en tenant le cochon domestique dans une étable propre, et en lui donnant abondamment des nourritures saines. Sa chair deviendra même excellente au goût, et le lard ferme et cassant, si, comme je l'ai vu pratiquer, on le tient pendant quinze jours ou trois semaines, avant de le tuer, dans une étable pavée et toujours propre, sans litière, en ne lui donnant alors pour toute nourriture que du grain de froment pur et sec, et ne le laissant boire que très-peu. On choisit pour

cela un jeune cochon d'un an, en bonne chair et à moitié gras.

La manière ordinaire de les engraisser, est de leur donner abondamment de l'orge, du gland, des choux, des légumes cuits, et beaucoup d'eau mêlée de son : en deux mois ils sont gras, le lard est abondant et épais, mais sans être bien blanc, et la chair, quoique bonne, est toujours un peu fade. On peut encore les engraisser avec moins de dépense dans les campagnes où il y a beaucoup de glands, en les menant dans les forêts pendant l'automne, lorsque les glands tombent, et que la châtaigne et la faîne quittent leurs enveloppes ; ils mangent également de tous les fruits sauvages, et ils engraissent en peu de temps, sur-tout si le soir, à leur retour, on leur donne de l'eau tiède mêlée d'un peu de son et de farine d'ivroie ; cette boisson les fait dormir et augmente tellement leur embonpoint, qu'on en a vu ne pouvoir

plus marcher, ni presque se remuer. Ils engraissent aussi beaucoup plus promptement en automne, dans le temps des premiers froids, tant à cause de l'abondance des nourritures, que parce qu'alors la transpiration est moindre qu'en été.

On n'attend pas, comme pour le reste du bétail, que le cochon soit âgé pour l'engraisser : plus il vieillit, plus cela est difficile, et moins sa chair est bonne. La castration, qui doit toujours précéder l'engrais, se fait ordinairement à l'âge de six mois, au printemps ou en automne, et jamais dans le temps des grandes chaleurs ou des grands froids, qui rendroient également la plaie dangereuse ou difficile à guérir ; car c'est ordinairement par incision que se fait cette opération, quoiqu'on la fasse aussi quelquefois par une simple ligature, comme nous l'avons dit au sujet des moutons. Si la castration a été faite au printemps, on les met à

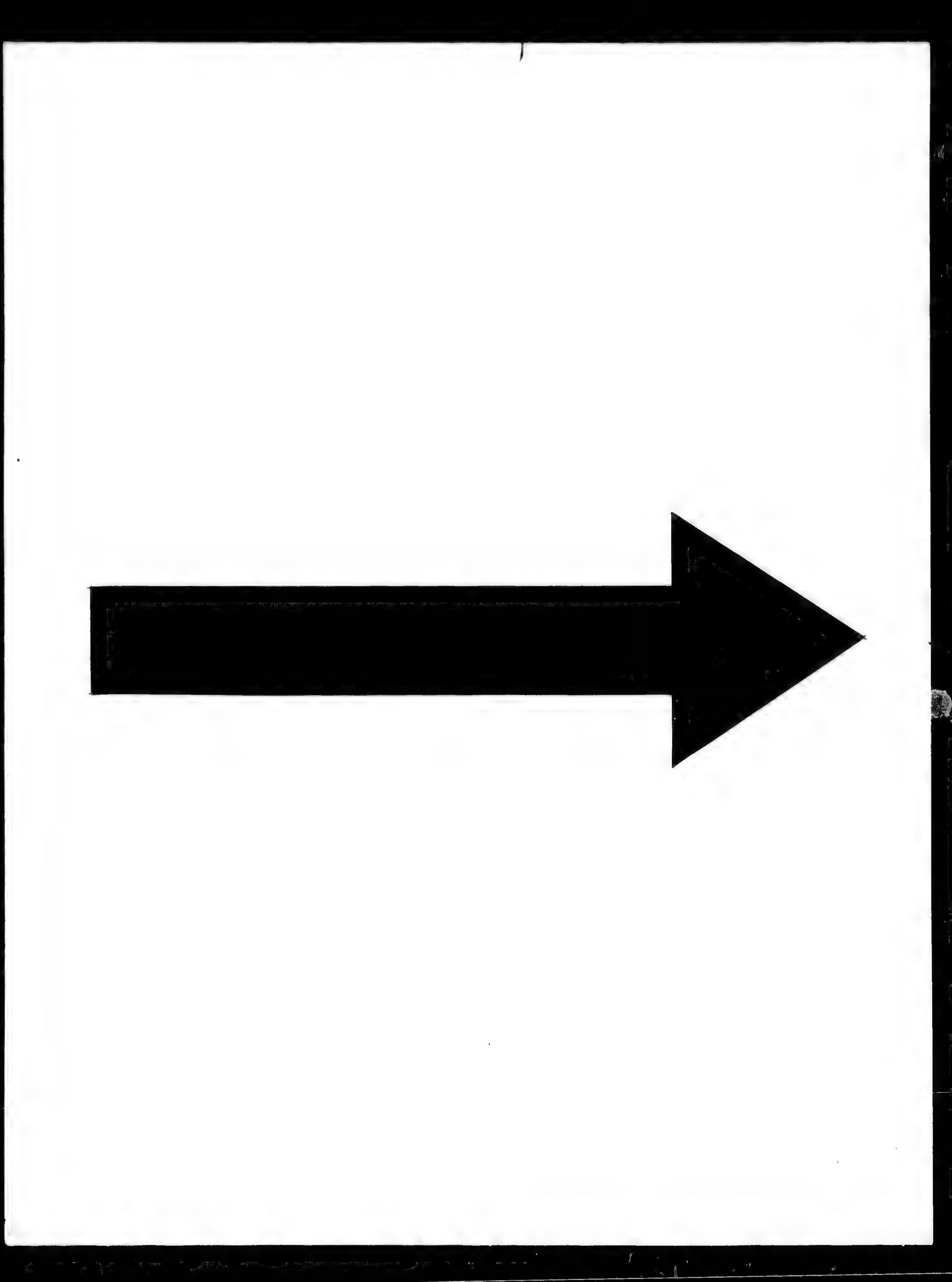
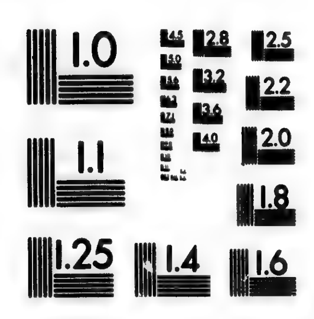


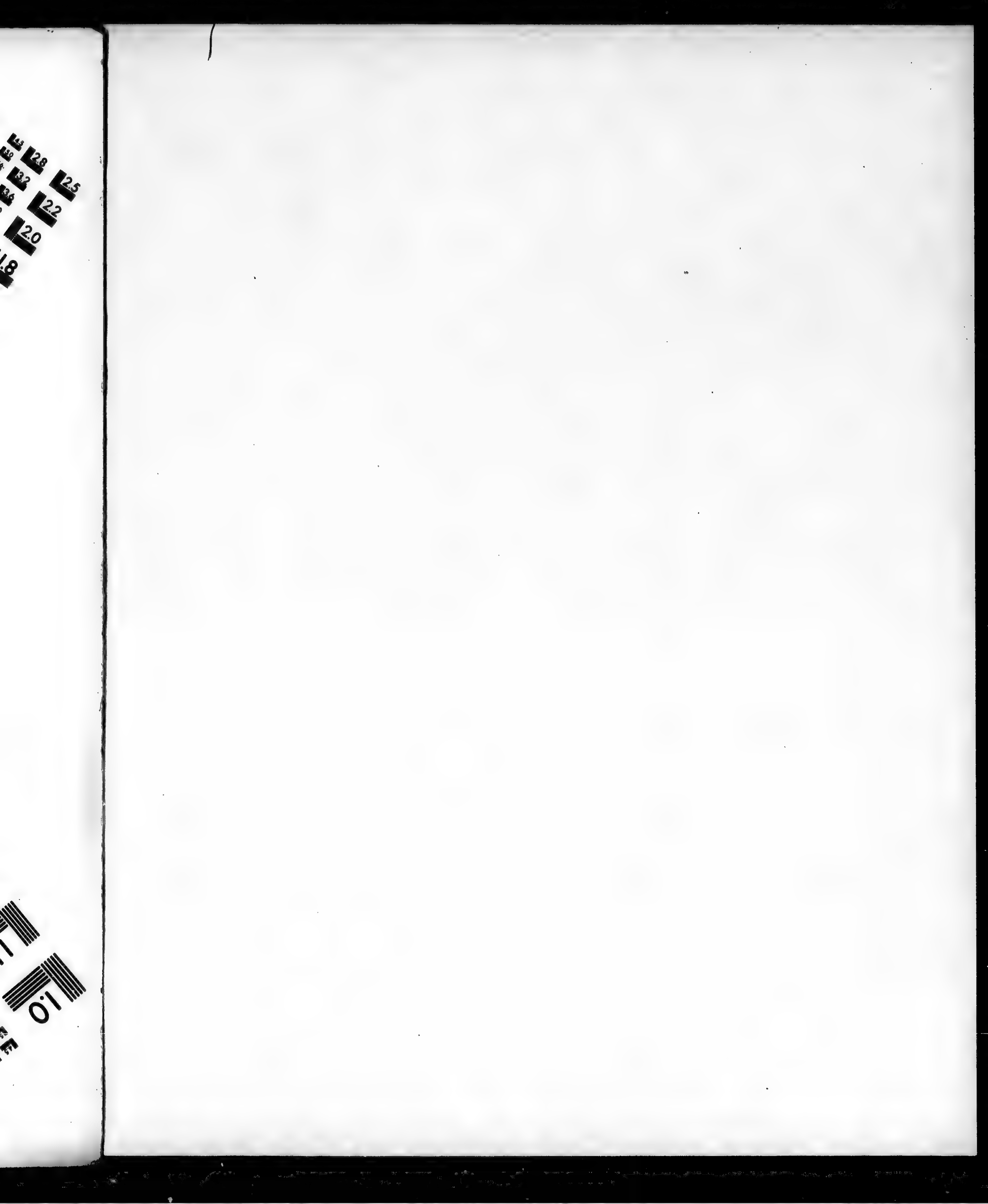
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



l'engrais dès l'automne suivante, et il est assez rare qu'on les laisse vivre deux ans ; cependant ils croissent encore beaucoup pendant la seconde, et ils continueroient de croître pendant la troisième, la quatrième, la cinquième, &c. année. Ceux que l'on remarque parmi les autres par la grandeur et la grosseur de leur corpulence, ne sont que des cochons plus âgés, que l'on a mis plusieurs fois à la glandée. Il paroît que la durée de leur accroissement ne se borne pas à quatre ou cinq ans : les *verrats* ou *cochons mâles*, que l'on garde pour la propagation de l'espèce, grossissent encore à cinq ou six ans ; et plus un sanglier est vieux, plus il est gros, dur et pesant.

La durée de la vie d'un sanglier peut s'étendre jusqu'à vingt-cinq ou trente ans. Aristote dit vingt ans pour les cochons en général, et il ajoute que les mâles engendrent et que les femelles produisent jusqu'à quinze. Ils peu-

vent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou d'un an ; mais il vaut mieux attendre qu'ils aient dix-huit mois ou deux ans. La première portée de la truie n'est pas nombreuse, les petits sont foibles, et même imparfaits, quand elle n'a pas un an. Elle est en chaleur, pour ainsi dire, en tout temps ; elle recherche les approches du mâle, quoiqu'elle soit pleine, ce qui peut passer pour un excès parmi les animaux, dont la femelle, dans presque toutes les espèces, refuse le mâle aussi-tôt qu'elle a conçu. Cette chaleur de la truie, qui est presque continuelle, se marque cependant par des accès et aussi par des mouvemens immodérés, qui finissent toujours par se vautrer dans la boue ; elle porte quatre mois, met bas au commencement du cinquième, et bientôt elle recherche le mâle, devient pleine une seconde fois, et produit par conséquent deux fois l'année. La laie, qui ressemble à tous au-

tres égards à la truie, ne porte qu'une fois l'an, apparemment par la disette de nourriture, et par la nécessité où elle se trouve d'alaiter et de nourrir pendant long-temps tous les petits qu'elle a produits; au lieu qu'on ne souffre pas que la truie domestique nourrisse tous ses petits pendant plus de quinze jours ou trois semaines : on ne lui en laisse alors que huit ou neuf à nourrir, on vend les autres : à quinze jours ils sont bons à manger; et comme l'on n'a pas besoin de beaucoup de femelles, et que ce sont les cochons coupés qui rapportent le plus de profit, et dont la chair est la meilleure, on se défait des cochons de lait femelles, et on ne laisse à la mère que deux femelles avec sept ou huit mâles.

Le mâle qu'on choisit pour propager l'espèce, doit avoir le corps court, ramassé, et plutôt carré que long, la tête grosse, le groin court et camus, les oreilles grandes et pendantes, les

yeux petits et ardens, le cou grand et épais, le ventre avalé, les fesses larges, les jambes courtes et grosses, les soies épaisses et noires : les cochons blancs ne sont jamais aussi forts que les noirs. La truie doit avoir le corps long, le ventre ample et large, les mamelles longues : il faut qu'elle soit aussi d'un naturel tranquille et d'une race féconde. Dès qu'elle est pleine, on la sépare du mâle qui pourroit la blesser ; et lorsqu'elle met bas, on la nourrit largement, on la veille pour l'empêcher de dévorer quelques-uns de ses petits, et l'on a grand soin d'en éloigner le père, qui les ménageroit encore moins. On la fait couvrir au commencement du printemps, afin que les petits naissant en été, aient le temps de grandir, et de se fortifier, et d'engraisser avant l'hiver ; mais lorsque l'on veut la faire porter deux fois par an, on lui donne le mâle au mois de novembre, afin qu'elle mette bas

au mois de mars, et on la fait couvrir une seconde fois au commencement de mai. Il y a même des truies qui produisent régulièrement tous les cinq mois. La laie qui, comme nous l'avons dit, ne produit qu'une fois par an, reçoit le mâle au mois de janvier ou de février, et met bas en mai et juin; elle alaite ses petits pendant trois ou quatre mois, elle les conduit, elle les suit, et les empêche de se séparer ou de s'écarter, jusqu'à ce qu'ils aient deux ou trois ans; et il n'est pas rare de voir des laies accompagnées en même temps de leurs petits de l'année et de ceux de l'année précédente. On ne souffre pas que la truie domestique alaite ses petis pendant plus de deux mois; on commence même au bout de trois semaines, à les mener aux champs avec la mère, pour les accoutumer peu à peu à se nourrir comme elle: on les sèvre cinq semaines après et on leur donne soir et matin du petit-lait mêlé

de son, ou seulement de l'eau tiède avec des légumes bouillis.

Ces animaux aiment beaucoup les vers de terre et certaines racines, comme celles de la carrotte sauvage; c'est pour trouver ces vers et pour couper ces racines qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir. Le sanglier, dont la hure est plus longue et plus forte que celle du cochon, fouille plus profondément; il fouille aussi presque toujours en ligne droite dans le même sillon, au lieu que le cochon fouille çà et là, et plus légèrement. Comme il fait beaucoup de dégât, il faut l'éloigner des terreins cultivés, et ne le mener que dans les bois et sur les terres qu'on laisse reposer.

On appelle en terme de chasse, *bêtes de compagnie*, les sangliers qui n'ont pas passé trois ans, parce que jusqu'à cet âge ils ne se séparent pas les uns des autres, et qu'ils suivent tous leur mère commune: ils ne vont seuls que

quand ils sont assez forts pour ne plus craindre les loups. Ces animaux forment donc d'eux-mêmes des espèces de troupes, et c'est de-là que dépend leur sûreté : lorsqu'ils sont attaqués, ils résistent par le nombre, ils se secourent, se défendent; les plus gros font face en se pressant en rond les uns contre les autres, et en mettant les plus petits au centre. Les cochons domestiques se défendent aussi de la même manière, et l'on n'a pas besoin de chiens pour les garder; mais comme ils sont indociles et durs, un homme agile et robuste n'en peut guère conduire que cinquante. En automne et en hiver, on les mène dans les forêts où les fruits sauvages sont abondans; l'été on les conduit dans des lieux humides et marécageux, où ils trouvent des vers et des racines en quantité ; et au printemps on les laisse aller dans les champs et sur les terres en friches: on les fait sortir deux fois par jour de-

puis le mois de mars jusqu'au mois d'octobre; on les laisse paître depuis le matin, après que la rosée est dissipée, jusqu'à dix heures, et depuis deux heures après midi jusqu'au soir. En hiver, on ne les mène qu'une fois par jour dans les beaux temps : la rosée, la neige et la pluie leur sont contraires. Lorsqu'il survient un orage ou seulement une pluie fort abondante, il est assez ordinaire de les voir déserter le troupeau les uns après les autres, et s'enfuir en courant, toujours criant jusqu'à la porte de leur étable : les plus jeunes sont ceux qui crient le plus et le plus haut; ce cri est différent de leur grognement ordinaire, c'est un cri de douleur semblable au premier cri qu'ils jettent lorsqu'on les garrotte pour les égorger. Le mâle crie moins que la femelle. Il est rare d'entendre le sanglier jeter un cri, si ce n'est lorsqu'il se bat et qu'un autre le blesse; la laie crie plus souvent : et

quand ils sont surpris et effrayés subitement, ils soufflent avec tant de violence, qu'on les entend à une grande distance.

Quoique ces animaux soient fort gourmands, ils n'attaquent ni ne dévorent pas, comme les loups, les autres animaux; cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue : on a vu des sangliers manger de la chair de cheval, et nous avons trouvé dans leur estomac de la peau de chevreuil et des pattes d'oiseaux; mais c'est peut-être plutôt nécessité qu'instinct. Cependant on ne peut nier qu'ils ne soient avides de sang et de chair sanguinolente et fraîche, puisque les cochons mangent leurs petits et même des enfans au berceau : dès qu'ils trouvent quelque chose de succulent, d'humide, de gras, et d'onctueux, ils le lèchent et finissent bientôt par l'avaler. J'ai vu plusieurs fois un troupeau entier de ces animaux s'arrêter à leur retour des

champs, autour d'un monceau de terre glaise nouvellement tirée; tous léchoient cette terre qui n'étoit que très-légèrement onctueuse, et quelques-uns en avaloient une assez grande quantité. Leur gourmandise est, comme l'on voit, aussi grossière que leur naturel est brutal; ils n'ont aucun sentiment bien distinct, les petits reconnoissent à peine leur mère, ou du moins sont fort sujets à se méprendre, et à teter la première truie qui leur laisse saisir ses mamelles. La crainte et la nécessité donnent apparemment un peu plus de sentiment et d'instinct aux cochons sauvages, il semble que les petits soient fidèlement attachés à leur mère qui paroît être aussi plus attentive à leurs besoins que ne l'est la truie domestique. Dans le temps du rut, le mâle cherche, suit la femelle, et demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais, les plus solitaires et les plus reculés. Il est alors

plus farouche que jamais, et il devient même furieux lorsqu'un autre mâle veut occuper sa place; ils se battent, se blessent et se tuent quelquefois. Pour la laie, elle ne devient furieuse que quand on attaque ses petits; et en général, dans presque tous les animaux sauvages, le mâle devient plus ou moins féroce lorsqu'il cherche à s'accoupler, et la femelle, lorsqu'elle a mis bas.

On chasse le sanglier à force ouverte, avec des chiens, ou bien on le tue par surprise pendant la nuit au clair de la lune : comme il ne fuit que lentement, qu'il laisse une odeur très-forte, qu'il se défend contre les chiens et les blesse toujours dangereusement, il ne faut pas les chasser avec les bons chiens courans destinés pour le cerf et le chevreuil; cette chasse leur gâteroit le nez, et les accoutumeroit à aller lentement : des mâtins un peu dressés suffisent pour la chasse du sanglier. Il ne faut attaquer que les plus vieux, on

les connoît aisément aux traces : un jeune sanglier de trois ans est difficile à forcer, parce qu'il court très-loin sans s'arrêter, au lieu qu'un sanglier plus âgé ne fuit pas loin, se laisse chasser de près, n'a pas grand'peur des chiens, et s'arrête souvent pour leur faire tête. Le jour, il reste ordinairement dans sa bauge, au plus épais et dans le plus fort du bois; le soir, à la nuit, il en sort pour chercher sa nourriture : en été, lorsque les grains sont mûrs, il est assez facile de le surprendre dans les blés et dans les avoines où il fréquente toutes les nuits. Dès qu'il est tué, les chasseurs ont grand soin de lui couper les *suites*, dont l'odeur est si forte que si l'on passe seulement cinq ou six heures sans les ôter toute la chair en est infectée. Au reste, il n'y a que la hure qui soit bonne dans un vieux sanglier; au lieu que toute la chair du marcassin, et celle du jeune sanglier qui n'a pas encore un an, est délicate,

et même assez fine. Celle du verrat ou cochon domestique mâle, est encore plus mauvaise que celle du sanglier; ce n'est que par la castration et l'engrais qu'on la rend bonne à manger. Les anciens étoient dans l'usage de faire la castration aux jeunes marcassins qu'on pouvoit enlever à leur mère, après quoi on les reportoit dans les bois : ces sangliers coupés grossissent beaucoup plus que les autres, et leur chair est meilleure que celle des cochons domestiques.

Pour peu qu'on ait habité la campagne, on n'ignore pas les profits qu'on tire du cochon; sa chair se vend à-peu-près autant que celle du bœuf, le lard se vend au double, et même au triple; le sang, les boyaux, les viscères les pieds, la langue, se préparent et se mangent : le fumier du cochon est plus froid que celui des autres animaux, et l'on ne doit s'en servir que pour les terres trop chaudes et trop sèches. La

graisse des intestins et de l'épiploon qui est différente du lard, fait le saint-doux et le vieux-oing. La peau a ses usages; on en fait des cribles, comme l'on fait aussi des vergettes, des brosses, des pinceaux avec les soies. La chair de cet animal prend mieux le sel, le salpêtre, et se conserve salée plus long-temps qu'aucune autre.

Cette espèce, quoiqu'abondante et fort répandue en Europe, en Afrique et en Asie, ne s'est point trouvée dans le continent du Nouveau-Monde; elle y a été transportée par les Espagnols, qui ont jeté des cochons noirs dans le continent, et dans presque toutes les grandes îles de l'Amérique; ils se sont multipliés, et sont devenus sauvages en beaucoup d'endroits: ils ressemblent à nos sangliers, ils ont le corps plus court, la hure plus grosse, et la peau plus épaisse que les cochons domestiques, qui, dans les climats chauds, sont tous noirs comme les sangliers.

Par un de ces préjugés ridicules que la seule superstition peut faire subsister, les Mahométans sont privés de cet animal utile; on leur a dit qu'il étoit immonde; ils n'osent donc ni le toucher ni s'en nourrir. Les Chinois, au contraire, ont beaucoup de goût pour la chair du cochon; ils en élèvent de nombreux troupeaux, c'est leur nourriture la plus ordinaire, et c'est ce qui les a empêchés, dit-on, de recevoir la loi de Mahomet. Ces cochons de la Chine, qui sont aussi ceux de Siam et de l'Inde, sont un peu différens de ceux de l'Europe; ils sont plus petits, ils ont les jambes beaucoup plus courtes; leur chair est plus blanche et plus délicate : on les connoît en France, et quelques personnes en élèvent; ils se mêlent et produisent avec les cochons de la race commune. Les Nègres élèvent aussi une grande quantité de cochons; et quoiqu'il y en ait peu chez les Maures, et dans tous les pays ha-

bités par les Mahométans, on trouve en Afrique et en Asie des sangliers aussi abondamment qu'en Europe.

LE COCHON DE GUINÉE.

Quoique cet animal diffère du cochon ordinaire par quelques caractères assez marqués, je présume néanmoins qu'il est de la même espèce, et que ces différences ne sont que des variétés produites par l'influence du climat, nous en avons l'exemple dans le cochon de Siam, qui diffère aussi du cochon d'Europe, et qui cependant est certainement de la même espèce, puisqu'ils se mêlent et produisent ensemble; le cochon de Guinée est à-peu-près de la même figure que notre cochon et de la même grosseur que le cochon de Siam, c'est-à-dire plus petit que notre sanglier ou que notre cochon; il est originaire de Guinée, et a été transporté au Brésil, où il s'est mul-

tiplié comme dans son pays natal ; il y est domestique et tout-à-fait privé ; il a le poil court, roux et brillant ; il n'a point de soies, pas même sur le dos ; le cou seulement et la croupe près de l'origine de la queue sont couverts de poils un peu plus longs que ceux du reste du corps ; il n'a pas la tête si grosse que le cochon d'Europe, et il en diffère encore par la forme des oreilles qu'il a très-longues, très-pointues et couchées en arrière le long du cou ; sa queue est aussi beaucoup plus longue, elle touche presque à terre, et elle est sans poil jusqu'à son extrémité : au reste, cette race de cochon, qui, selon Marcgrave, est originaire de Guinée, se trouve aussi en Asie et particulièrement dans l'île de Java, d'où il paroît qu'elle a été transportée au Cap de Bonne-Espérance par les Hollandais.

LE SANGLIER D'AFRIQUE.

Il y a dans les terres du Cap-Verd et du Cap de Bonne Espérance un autre *cochon* ou *sanglier*, qui par le nombre des dents et par l'énormité des deux défenses de la mâchoire supérieure, nous paroît être d'une race et peut-être même d'une espèce différente de tous les autres cochons, et s'approcher un peu du babiroussa : ses défenses du dessus ressemblent plus à des cornes d'ivoire qu'à des dents, elles ont un demi-pied de longueur et cinq pouces de circonférence à la base, et elles sont courbées et recourbées à-peu-près comme les cornes d'un taureau : ce caractère seul ne suffiroit pas pour qu'on dût regarder ce sanglier comme une espèce particulière; mais ce qui semble fonder cette présomption, c'est qu'il diffère encore de tous les autres cochons par la longue ouverture de ses narines, par la grande largeur et la for-

me de ses mâchoires, et par le nombre et la figure des dents mâchelières.

« Notre sanglier Africain, dit M. Allamand, ressemble à celui d'Europe par le corps, mais il en diffère par la tête, qui est d'une grosseur monstrueuse; ce qui frappe d'abord les yeux, ce sont deux énormes défenses qui sortent de chaque côté de la mâchoire supérieure, et qui sont dirigées presque perpendiculairement en haut. Elles ont près de sept pouces de longueur, et se terminent en une pointe émoussée. Deux semblables dents, mais plus petites, et sur-tout plus minces dans leur côté intérieur, sortent de la mâchoire inférieure, et s'appliquent exactement au côté extérieur des défenses supérieures, quand la gueule est fermée : ce sont là de puissantes armes dont il peut se servir utilement dans le pays qu'il habite, où il est vraisemblablement exposé souvent aux attaques des bêtes carnassières.

» Sa tête est fort large et plate pardevant ; elle se termine en un ample boutoir, d'un diamètre presque égal à la largeur de la tête, et d'une dureté qui approche de celle de la corne : il s'en sert comme nos cochons pour creuser la terre ; ses yeux sont petits et placés sur le devant de la tête, de façon qu'il ne peut guère voir de côté, mais seulement devant soi ; ils sont moins distans l'un de l'autre et des oreilles que dans le sanglier européen : au-dessous est un enfoncement de la peau, qui forme une espèce de sac très-ridé ; ses oreilles sont fort garnies de poil en dedans. Un peu plus bas, presque à côté des yeux, la peau s'élève et forme deux excroissances qui, vues d'une certaine distance, ressemblent tout-à-fait à deux oreilles ; elles en ont la figure et la grandeur, et sans être fort mobiles, elles forment presque un même plan avec le devant de la tête ; au-dessous, entre ces excrois-

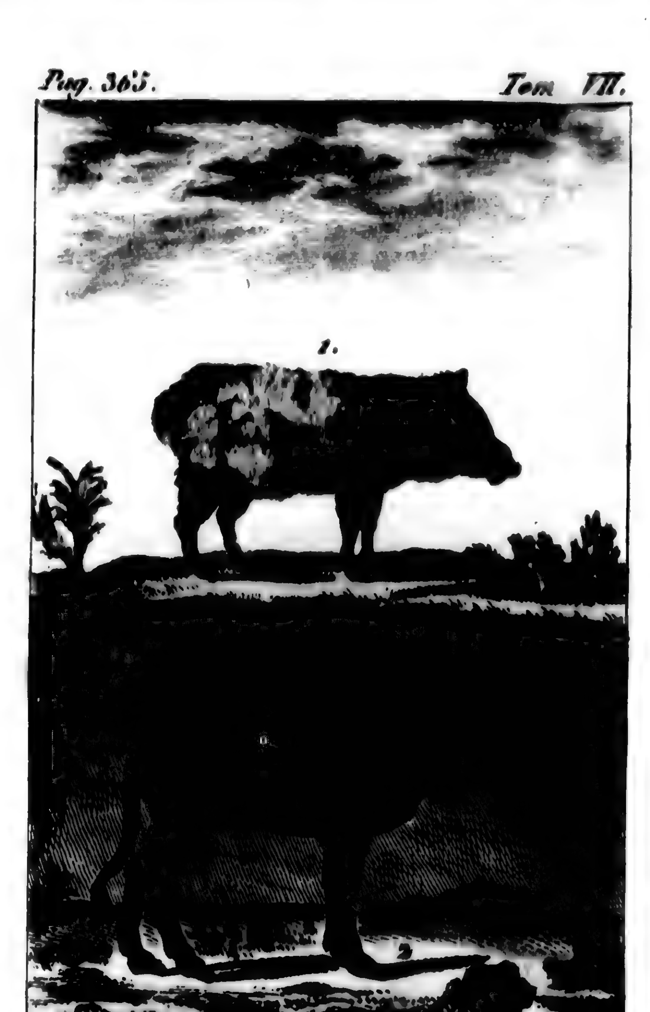
sances et les défenses, il y a une grosse verrue à chaque côté de la tête : on comprend aisément qu'une telle configuration doit donner à cet animal une physionomie très-singulière. Quand on le regarde de front, on croit voir quatre oreilles sur une tête, qui ne ressemble à celle d'aucun autre animal connu, et qui inspire de la crainte par la grandeur de ces défenses. MM. Pallas et Volmaër, qui en ont donné une bonne description, disent qu'il étoit fort doux et très-apprivoisé quand il arriva en Hollande ; comme il avoit été plusieurs mois sur un vaisseau, et qu'il avoit été pris assez jeune, il étoit presque devenu domestique ; cependant si on le poursuivoit, et s'il ne connoissoit pas les gens, il se retiroit lentement en arrière, en présentant le front d'un air menaçant, et ceux-là même qu'il voyoit tous les jours devoient s'en défier. L'homme à qui la garde en étoit confiée en a fait une triste expérience :

cet animal se mit un jour de mauvaise humeur contre lui, et, d'un coup de ses défenses, il lui fit une large blessure à la cuisse, dont il mourut le lendemain. Pour prévenir de pareils accidens dans la suite, on fut obligé de l'ôter de la ménagerie, et de le tenir dans un endroit renfermé, où personne ne pouvoit en approcher. Il est mort au bout d'une année, et sa dépouille se voit dans le cabinet d'Histoire Naturelle du prince d'Orange. Celui qui l'a remplacé, et qui est actuellement dans la même ménagerie, est encore fort jeune; ses défenses n'ont guère plus de deux pouces de longueur. Quand on le laisse sortir du lieu où on le renferme, il témoigne sa joie par des bonds et des sauts, et en courant avec beaucoup plus d'agilité que nos cochons; il tient alors sa queue élevée et fort droite. C'est pour cela sans doute que les habitans du Cap lui ont donné le nom de *hartlooper*, ou de coureur.

» On ne peut pas douter que cet animal ne fasse un genre très-distinct de ceux qui ont été connus jusqu'à présent dans la race des cochons : quoiqu'il leur ressemble par le corps, le défaut de dents incisives et la singulière configuration de sa tête sont des caractères distinctifs trop marqués pour qu'on puisse les attribuer aux changemens opérés par le climat, et cela d'autant plus qu'il y a en Afrique des cochons qui ne diffèrent en rien des nôtres, que par la taille qui est plus petite. Ce qui confirme ce que je dis ici, c'est qu'il ne paroît pas qu'il puisse multiplier avec nos cochons. Du moins a-t-on lieu de le présumer par l'expérience qu'on en a faite. On lui donna une truie de Guinée ; après qu'il l'eut flairée pendant quelque temps, il la poursuivit jusqu'à ce qu'il la tînt dans un endroit d'où elle ne pouvoit pas s'échapper, et là il l'éventra d'un coup de dents. Il ne fit pas meilleur accueil

LLE

ue cet ani-
distinct de
squ'à pré-
: quoiqu'il
, le défaut
lière con-
des carac-
ués pour
x change-
, et cela
frique des
en des nô-
st plus pe-
je dis ici,
u'il puisse
Du moins
par l'expé-
lui donna
qu'il l'eut
mps, il la
a tînt dans
oit pas s'é-
d'un coup
eur accueil



Desève del. Racine Sculp.

1. LE PECARI. 2. LE BABIROUSSA.

Tom VII.

rine Sculp.

USSA.

à une truie ordinaire qu'on lui présenta quelque temps après ; il la maltraita si fort, qu'il fallut bientôt la retirer pour lui sauver la vie.

LE PECARI, OU LE TAJACU.

L'ESPÈCE du pecari est une des plus nombreuses et des plus remarquables parmi les animaux du Nouveau-Monde. Le pecari ressemble, au premier coup-d'œil, à notre sanglier ou plutôt au cochon de Siam qui, comme nous l'avons dit, n'est, ainsi que notre cochon domestique, qu'une variété du sanglier ou cochon sauvage; aussi le pecari a-t-il été appelé *sanglier* ou *cochon d'Amérique* : cependant il est d'une espèce particulière, et qui ne peut se mêler avec celle de nos sangliers ou cochons, comme nous nous en sommes assurés par des essais réitérés, ayant nourri et gardé pendant plus de deux ans un pecari avec des truies sans qu'il ait rien

produit. Il diffère encore du cochon par plusieurs caractères essentiels, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur ; il est de moindre corpulence et plus bas sur ses jambes ; il a l'estomac et les intestins différemment conformés ; il n'a point de queue, ses soies sont beaucoup plus rudes que celles du sanglier, et enfin il a sur le dos, près de la croupe, une fente de deux ou trois lignes de largeur qui pénètre à plus d'un pouce de profondeur, par laquelle suinte une humeur ichoreuse fort abondante et d'une odeur très-désagréable : c'est de tous les animaux le seul qui ait une ouverture dans cette région du corps, les civettes, le blaireau, la genette, ont le réservoir de leur parfum au-dessous des parties de la génération ; l'ondatra, ou rat musqué de Canada, le musc ou chevreuil de musc, l'ont sous le ventre. La liqueur qui sort de cette ouverture, que le pecari a sur le dos, est fournie par de grosses glandes que

M. Daubenton a décrites avec soin, aussi bien que toutes les autres singularités de conformation qui se trouvent dans cet animal : on en voit aussi une bonne description faite par Tyson dans les Transactions philosophiques. Je ne m'arrêterai pas à exposer en détail les observations de ces deux habiles anatomistes, et je remarquerai seulement que le docteur Tyson s'étoit trompé en assurant que cet animal avoit trois estomacs, ou, comme le dit Ray, un gésier et deux estomacs. M. Daubenton démontre clairement qu'il n'a qu'un seul estomac, mais partagé par deux étranglemens qui en font paroître trois ; qu'il n'y a qu'une seule de ces trois poches qui ait une issue de sortie ou pylore, et que par conséquent on ne doit regarder les deux autres poches que comme des appendices, ou plutôt des portions du même estomac, et non pas comme des estomacs différens.

Le pecari pourroit devenir animal

domestique comme le cochon ; il est à-peu-près du même naturel ; il se nourrit des mêmes alimens ; sa chair, quoique plus sèche et moins chargée de lard que celle du cochon, n'est pas mauvaise à manger ; elle deviendroit meilleure par la castration : lorsqu'on veut manger de cette viande, il faut avoir grand soin d'enlever au mâle non-seulement les parties de la génération, comme l'on fait au sanglier, mais encore toutes les glandes qui aboutissent à l'ouverture du dos dans le mâle et dans la femelle ; il faut même faire ces opérations au moment qu'on met à mort l'animal ; car si l'on attend seulement une demi-heure, sa chair prend une odeur si forte qu'elle n'est plus mangeable.

Les pecaris sont très-nombreux dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale ; ils vont ordinairement par troupes, et sont quelquefois deux ou trois cents ensemble ; ils ont le même

instinct que les cochons pour se défendre, et même pour attaquer ceux sur-tout qui veulent ravir leurs petits; ils se secourent mutuellement, ils enveloppent leurs ennemis, et blessent souvent les chiens et les chasseurs. Dans leur pays natal, ils occupent plutôt les montagnes que les lieux bas ; ils ne cherchent pas les marais et la fange comme nos sangliers ; ils se tiennent dans les bois où ils vivent de fruits sauvages, de racines, de graines ; ils mangent aussi les serpens, les crapauds, les lézards qu'ils écorchent auparavant avec leurs pieds : ils produisent en grand nombre, et peut-être plus d'une fois par an ; les petits suivent bientôt leur mère, et ne s'en séparent que quand ils sont adultes. On les apprivoise, ou plutôt on les prive aisément en les prenant jeunes ; ils perdent leur férocité naturelle, mais sans se dépouiller de leur grossièreté, car ils ne connoissent personne, ne s'attachent point à

ceux qui les soignent ; seulement ils ne font pas de mal, et l'on peut, sans inconvéniens, les laisser aller et venir en liberté ; ils ne s'éloignent pas beaucoup, reviennent d'eux-mêmes au gîte, et n'ont de querelle qu'auprès de l'auge ou de la gamelle, lorsqu'on la leur présente en commun : ils ont un grognement de colère plus fort et plus dur que celui du cochon ; mais on les entend très-rarement crier ; ils soufflent aussi comme le sanglier lorsqu'on les surprend et qu'on les épouvante brusquement ; leur haleine est très-forte, leur poil se hérisse lorsqu'ils sont irrités ; il est si rude qu'il ressemble plutôt aux piquans du hérisson qu'aux soies du sanglier.

L'espèce du pecari s'est conservée sans altération, et ne s'est point mêlée avec celle du *cochon marron* ; c'est ainsi qu'on appelle le cochon d'Europe transporté et devenu sauvage en Amérique. Ces animaux se rencontrent dans les

bois, et vont même de compagnie sans qu'il en résulte rien ; il en est de même du cochon de Guinée qui s'est aussi multiplié en Amérique, après y avoir été transporté d'Afrique. Le cochon d'Europe, le cochon de Guinée et le pecari sont trois espèces qui paroissent être fort voisines, et qui cependant sont distinctes et séparées les unes des autres, puisqu'elles subsistent toutes trois dans le même climat sans mélange et sans altération : notre sanglier est le plus fort, le plus robuste et le plus redoutable des trois ; le pecari, quoiqu'assez féroce, est plus foible, plus pesant et plus mal armé ; ces grandes dents tranchantes qu'on appelle *défenses*, sont beaucoup plus courtes que dans le sanglier ; il craint le froid, et ne pourroit subsister sans abri dans notre climat tempéré, comme notre sanglier ne peut lui-même subsister dans les climats trop froids : ils n'ont pu ni l'un ni l'autre passer d'un conti-

nent à l'autre par les terres du nord; ainsi l'on ne doit pas regarder le pecari comme un cochon d'Europe dégénéré ou dénaturé sous le climat d'Amérique, mais comme un animal propre et particulier aux terres méridionales de ce nouveau continent.

M. de la Borde dit, dans ses observations, qu'il y a deux espèces de pecari à Cayenne, bien distinctes, et qui ne se mêlent ni ne s'acccouplent ensemble. La plus grosse espèce, dit-il, a le poil de la mâchoire blanc, et des deux côtés de la mâchoire il y a une tache ronde de poils blancs, de la grandeur d'un pétit écu; le reste du corps est noir: l'animal pèse environ cent livres. La plus petite espèce a le poil roux, et ne pèse ordinairement que soixante livres.

C'est la grande espèce dont nous avons donné la description et les figures: et à l'égard de la petite espèce, nous ne croyons pas que cette différence dans la couleur du poil et la gran-

deur du corps, dont parle M. de la Borde, puisse être autre chose qu'une variété produite par l'âge ou par quelqu'autre circonstance accidentelle.

M. de la Borde dit néanmoins que ceux de la plus grande espèce ne courent pas, comme ceux de la petite, après les chiens et les hommes; il ajoute que les deux espèces habitent les grands bois, qu'ils vont par troupes de deux ou trois cents. Dans le temps des pluies, ils habitent les montagnes, et lorsque le temps des pluies est passé, on les trouve constamment dans les endroits bas et marécageux. Ils se nourrissent de fruits, de grains, de racines, et fouillent aussi les endroits boueux pour en tires des vers et des insectes. On les chasse sans chiens et en les suivant à la piste. On peut les tirer aisément et en tuer plusieurs, car ces animaux au lieu de fuir se rassemblent, et donnent quelquefois le temps de recharger et de tirer plusieurs coups de suite. Ce-

pendant ils poursuivent les chiens et quelquefois les hommes : il raconte qu'étant un jour à la chasse de ces animaux avec plusieurs autres personnes et un seul chien qui s'étoit à leur aspect réfugié entre les jambes de son maître, sur un rocher où tous les chasseurs étoient montés pours se mettre en sûreté ; ils n'en furent pas moins investis par la troupe de ces cochons, et qu'ils ne cessèrent de faire feu sans pouvoir les forcer à se retirer, qu'après en avoir tué un grand nombre. Cependant, dit-il, ces animaux s'enfuient lorsqu'ils ont été chassés plusieurs fois. Les petits que l'on prend à la chasse s'apprivoisent aisément ; mais ils ne veulent pas suivre les autres cochons domestiques, et ne se mêlent jamais avec eux. Dans leur état de liberté, ils se tiennent souvent dans les marécages et traversent quelquefois les grandes rivières, ils font beaucoup de ravages dans les plantations ; leur chair, dit-

il, est de meilleur goût, mais moins tendre que celle des cochons domestiques, elle ressemble à celle du lièvre, et n'a ni lard ni graisse. Ils ne font que deux petits, mais ils produisent dans toutes les saisons. Il faut avoir soin, lorsqu'on les tue, d'ôter la glande qu'ils ont sur le dos; cette glande répand une odeur fétide qui donneroit un mauvais goût à la viande.

M. de la Borde parle d'une autre espèce de cochon qui se nomme *patira,* et qui se trouve également dans le continent de la Guiane : je vais rapporter ce qu'il en dit, quoique j'avoue qu'il soit difficile d'en tirer aucune conséquence; je le cite dans la vue que M. de la Borde lui-même ou quelqu'autre observateur pourra nous donner des renseignemens plus précis, et des descriptions un peu plus détaillées.

« Le patira est de la grosseur du pecari de la petite espèce; il en diffère par une ligne de poils blancs qu'il a

tout le long de l'épine du dos, depuis le cou jusqu'à la queue.

» Il vit dans les grands bois, dont il ne sort point : ces animaux ne vont jamais en nombreuses troupes, mais seulement par familles. Ils sont cependant très-communs, ne quittent pas leur pays natal. On les chasse avec des chiens, ou même sans chiens si l'on ne veut pas s'en servir. Quand les chiens les poursuivent, ils tiennent ferme, et se défendent courageusement. Ils se renferment dans des trous d'arbres ou dans des creux en terre que les tatous-cabassons ont creusés, mais ils y entrent à reculons et autant qu'ils peuvent y tenir, et si peu qu'on les agace, ils sortent tout de suite. Et, pour les prendre à leur sortie, on commence par faire une enceinte avec du branchage ; ensuite un des chasseurs se porte sur le trou, une fourche à la main pour les saisir par le cou à mesure

qu'un autre chasseur les fait sortir, et les tue avec un sabre.

» S'il n'y en a qu'un dans un trou, et que le chasseur n'ait pas le temps de le prendre, il en bouche la sortie et est sûr de retrouver le lendemain son gibier. Sa chair est bien supérieure à celle des autres cochons; on les apprivoise aisément lorsqu'on les prend petits, mais ils ne peuvent souffrir les chiens qu'ils attaquent à tous momens. Ils ne font jamais plus de deux petits à-la-fois, et toutes les saisons de l'année sont propres à leur génération. Ils se tiennent toujours dans des marécages, à moins qu'ils ne soient tout à-fait inondés.

» Le poil du patira n'est pas si dur que celui du sanglier ou même du cochon domestique; ce poil est, comme celui du pecari, doux et pliant. Les patiras suivent leur maître lorsqu'ils sont apprivoisés; ils se laissent manier par ceux qu'ils connoissent, et mena-

cent de la tête et des dents ceux qu'ils ne connoissent pas ».

LE BABIROUSSA.

Quoique nous n'ayons au Cabinet du roi que la tête de cet animal, il est trop remarquable pour que nous puissions le passer sous silence. Tous les naturalistes l'ont regardé comme une espèce de cochon, et cependant il n'en a ni la tête, ni la taille, ni les soies, ni la queue; il a les jambes plus hautes et le museau moins long, il est couvert d'un poil court et doux comme de la laine, et sa queue est terminée par une touffe de cette laine; il a aussi le corps moins lourd et moins épais que le cochon; son poil est gris mêlé de roux et d'un peu de noir; ses oreilles sont courtes et pointues: mais le caractère le plus remarquable et qui distingue le babiroussa de tous les autres animaux, ce sont quatre énormes

défenses ou dents canines, dont les deux moins longues sortent, comme celles des sangliers, de la mâchoire inférieure; et les deux autres, qui sont beaucoup plus grandes, partent de la mâchoire supérieure en perçant les joues, ou plutôt les lèvres du dessus, et s'étendent en courbe jusqu'au-dessous des yeux; et ces défenses sont d'un très-bel ivoire, plus net, plus fin, mais moins dur que celui de l'éléphant.

La position et la direction de ces deux défenses supérieures qui percent le museau du babiroussa, et qui d'abord se dirigent droit en haut, et ensuite se recourbent en cercle, ont fait penser à quelques physiciens, même habiles, tels que Grew, que ces défenses ne devoient point être regardées comme des dents, mais comme des cornes; ils fondoient leur sentiment sur ce que toutes les alvéoles des dents de la mâchoire supérieure ont, dans tous les animaux, l'ouverture tournée en bas;

que dans le babiroussa comme dans les autres, la mâchoire supérieure a toutes ses alvéoles tournées en bas, tant pour les mâchelières que pour les incisives, tandis que les seules alvéoles de ces deux grandes défenses sont au contraire tournées en haut, et il concluoit de-là que le caractère essentiel de toutes les dents de la mâchoire supérieure étant de se diriger en bas, on ne pouvoit pas mettre ces défenses qui se dirigent en haut au nombre des dents, et qu'il falloit les regarder comme des cornes; mais ces physiciens se sont trompés: la position ou la direction ne sont que des circonstances de la chose et n'en font pas l'essence; ces défenses, quoique situées d'une manière opposée à celle des autres dents, n'en sont pas moins des dents: ce n'est qu'une singularité dans la direction qui ne peut changer la nature de la chose, ni d'une vraie dent canine en faire une fausse corne d'ivoire.

Ces énormes et quadruples défenses donnent à ces animaux un air formidable ; cependant ils sont peut-être moins dangereux que nos sangliers ; ils vont de même en troupes, et ont une odeur forte qui les décèle et fait que les chiens les chassent avec succès ; ils grognent terriblement, se défendent et blessent des défenses de dessous, car celles du dessus leur nuisent plutôt qu'elles ne servent : quoique grossiers et féroces comme les sangliers, ils s'apprivoisent aisément, et leur chair, qui est très-bonne à manger, se corrompt en assez peu de temps : comme ils ont aussi le poil fin et la peau mince, ils ne résistent pas à la dent des chiens, qui les chassent de préférence aux sangliers et en viennent facilement à bout. Ils s'accrochent à des branches avec les défenses d'en haut, pour reposer leur tête ou pour dormir debout. Cette habitude leur est commune avec l'éléphant, qui, pour dor-

mir sans se coucher, soutient sa tête en mettant le bout de ses défenses dans des trous qu'il creuse à cet effet dans le mur de sa loge.

Le babiroussa diffère encore du sanglier par ses appétits naturels ; il se nourrit d'herbes et de feuilles d'arbres, et ne cherche point à entrer dans les jardins pour manger des légumes, au lieu que dans le même pays, le sanglier vit de fruits sauvages, de racines, et dévaste souvent les jardins. D'ailleurs, ces animaux qui vont également en troupes, ne se mêlent jamais ; les sangliers vont d'un côté et les babiroussas de l'autre ; ceux-ci marchent plus légèrement, ils ont l'odorat très-fin, et se dressent souvent contre des arbres pour éventer de loin les chiens et les chasseurs ; lorsqu'ils sont poursuivis long-temps et sans relâche, ils courent se jeter à la mer, où nageant avec autant de facilité que des canards, et se plongeant de même, ils échap-

pent très-souvent aux chasseurs, car ils nagent très-long-temps, et vont quelquefois à d'assez grandes distances et d'une île à une autre.

Au reste, le babiroussa se trouve non-seulement à l'île de Bouro ou Boreo, près d'Amboine, mais encore dans plusieurs autres endroits de l'Asie méridionale et de l'Afrique, comme aux Célèbes, à Estrila, au Sénégal, à Madagascar; car il paroît que les sangliers de cette île dont parle Flaccourt et dont il dit *que les mâles principalement ont deux cornes à côté du nez*, sont des babiroussas. Nous n'avons pas été à portée de nous assurer que la femelle manque en effet de ces deux défenses si remarquables dans le mâle: la plupart des auteurs qui ont parlé de ces animaux, semblent s'accorder sur ce fait, que nous ne pouvons ni confirmer ni détruire.

Espèces connues dans ce genre.

Le Cochon, ou Sanglier, *sus Scrofa.*
Le Cochon de Guinée, *sus Porcus.*
Le Pecari, *sus Tajassu.*
Le Sanglier d'Afrique, *sus Africanus.*
Le Babiroussa, *sus Babyrussa.*

FIN DU TOME SEPTIÈME.